

La Tribu rouge des Kargois

Lord, Jeffrey

VISIT...

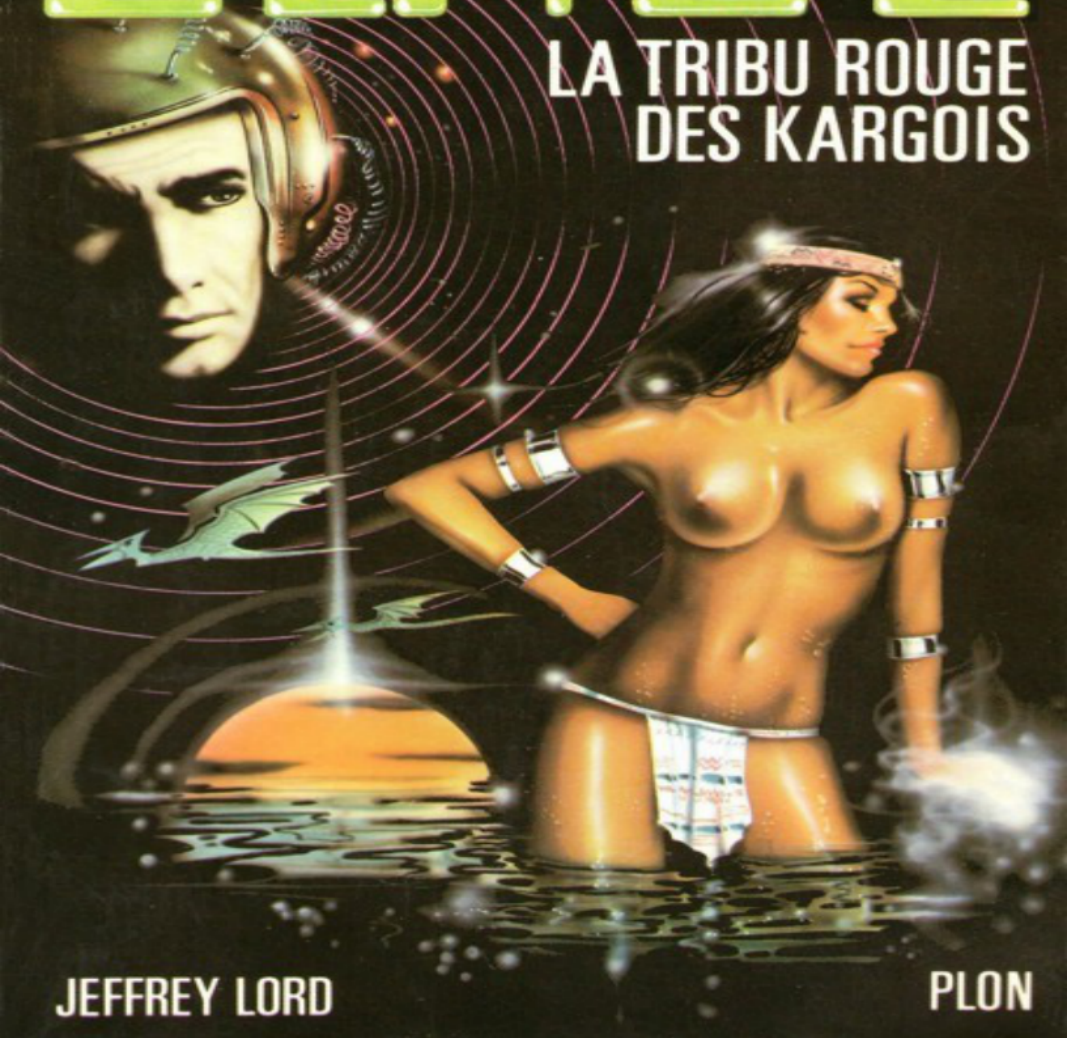
LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS 25

PRESENTE

BLADE

**LA TRIBU ROUGE
DES KARGOIS**



JEFFREY LORD

PLON

JEFFREY LORD

BLADE

LA TRIBU ROUGE DES KARGOIS

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original

THE TORIAM PEARLS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

1977 by Lyle Kenyon Engel
© Librairie PLON/GECEP 1981
pour la traduction française.
I.S.B.N. 2-259-00732-5
ISSN : 0395 – 7780

(Édition originale : I.S.B.N. 0-523-40-111-0
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK)

CHAPITRE PREMIER

Un brouillard gris enveloppait le chemin en pente, à moins de cent mètres. Le grand marcheur musclé continua de descendre à la même allure régulière. Il portait un lourd paquetage sur le dos, il avait un long bâton, à la main, et ses cheveux en broussaille comme sa barbe naissante indiquaient qu'il allait par les chemins depuis des jours, sinon des semaines.

Il y avait en effet quatorze jours que Richard Blade parcourait les Highlands d'Écosse en vivant à la dure, dormant peu et mangeant moins encore, de plus en plus fatigué mais aussi de plus en plus heureux. À présent, il couvrait les derniers kilomètres aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Physiquement, il était épuisé mais moralement il se sentait plus fort et tout prêt à affronter ce monde et bien d'autres.

Car Richard Blade était un homme qui devait affronter bien des mondes. Il était le seul de la terre entière à pouvoir voyager dans d'autres dimensions et en revenir sain et sauf, le corps comme d'esprit. Même pour lui, ce n'était pas facile. Si Blade n'avait possédé une parfaite combinaison de qualités physiques et mentales, il serait depuis longtemps couché dans une tombe au fond de quelque autre dimension, bien loin au-delà de l'infini.

En fait, si Blade n'avait présenté cette combinaison parfaite, nul n'aurait jamais connu l'existence de ces lointaines dimensions. Lord Leighton, le cerveau scientifique le plus original et le plus inventif de Grande-Bretagne, avait tenté une expérience : relier un cerveau humain à un ordinateur pour créer un génie. Le cerveau humain qu'il choisit fut celui de Richard Blade.

Et l'accident se produisit. Au lieu de devenir instantanément le génie surdoué prévu, Richard Blade disparut entièrement de la terre. Il reparut dans un étrange pays violent et primitif, où il dut faire appel à toute sa force et à toute son astuce pour survivre. Il y parvint tant bien que mal et, avec le temps, Lord Leighton réussit à inverser le mécanisme de l'ordinateur et à le ramener en Grande-Bretagne.

C'était un accident mais que l'on pouvait répéter à l'infini, tant qu'il y aurait un être capable de voyager dans ce que l'on appelait la Dimension X et en revenir en bon état avec toute sa tête. Jusqu'à présent, il n'y avait que Richard Blade, pour cela.

Le Projet Dimension X reposait en équilibre précaire sur la vie d'un seul homme. Normalement, une entreprise aussi vulnérable n'aurait jamais pu prendre l'ampleur du Projet Dimension X. En Grande-Bretagne, les crédits pour la recherche ne poussaient pas sur les arbres, comme on devait le rappeler fréquemment à Lord Leighton.

Mais l'affaire n'était pas ordinaire. Perfectionnée, développée, elle pourrait permettre au pays de puiser à volonté dans les ressources de la Dimension X. Serait-ce alors le commencement d'un nouvel empire britannique, s'étendant dans l'inconnu le plus lointain au lieu de couvrir simplement la terre ? Peut-être. En tout cas, c'était un rêve magnifique.

Ainsi, le Projet Dimension X devait continuer, qu'il ait un homme ou cent à envoyer en exploration. En attendant, le secret de la découverte devait être gardé à n'importe quel prix de mensonges, d'argent ou de vies humaines. Il était facile d'imaginer ce que les ennemis de la Grande-Bretagne feraient du secret de la Dimension X. Et presque aussi facile de penser que certains de ses amis pourraient se transformer soudain en ennemis si ce secret était divulgué.

Le Projet Dimension X continuerait donc, et Richard Blade repartirait inlassablement, pour affronter de nouveaux mondes de cauchemar. Il était ainsi parti vingt-quatre fois, il avait visité vingt-quatre mondes étranges et vingt-quatre fois il était revenu.

Mais depuis quelques mois, il se demandait s'il en serait encore capable.

Alors un beau jour il avait enfilé ses plus vieux vêtements, avait endossé un sac de montagne et il était parti parcourir à pied les Highlands d'Écosse. Il avait choisi une région où les habitations étaient rares et les téléphones pratiquement inexistants. Il lui fallut donc encore plusieurs heures de marche avant de se retrouver sur une vraie route, et encore deux heures dans le crépuscule brumeux pour arriver à l'auberge de campagne où le patron et sa femme l'attendaient, avec un bain chaud, des vêtements propres, du bon whisky et un repas assez copieux pour deux hommes de bel appétit. Plus un téléphone pour appeler Londres.

— Bonsoir, Richard, dit la voix au bout du fil, une voix cultivée, posée et d'un calme déconcertant.

L'homme que l'on appelait J se faisait vieux, très vieux, mais personne ne l'aurait jamais deviné en l'entendant au téléphone.

— Bonsoir, monsieur, répondit Blade. Je suis descendu des collines.

— Parfait. Dans combien de temps pouvez-vous être à Londres ?

— Sa Seigneurie vous souffle encore dans le cou ?

— Pas précisément. Mais je serais plus heureux si je vous avais sous la main.

— Je peux facilement être à votre disposition dans deux jours. J'espère que Sa Seigneurie pourra attendre jusque-là, non ?

— Certainement, assura J. Je suis enchanté d'apprendre que vous rentrez.

Sa voix n'était plus tout à fait aussi calme, et celle de Blade ne le fut pas non plus quand il répondit :

— Je serai ravi de retrouver Londres, monsieur. Bonne nuit.

CHAPITRE II

Quatre hommes de la Branche Spéciale en costume foncé interceptèrent Blade quand il s'approcha de l'entrée secrète du complexe souterrain, sous la Tour de Londres. Ils vérifièrent son identité et l'examinèrent avec soin. Aucun ne savait exactement ce qu'il était, mais tous savaient que c'était un homme autorisé à pénétrer à son gré dans le complexe.

Blade entra dans le bâtiment qui dissimulait le haut de la cage d'ascenseur, un ancien magasin de poudre datant du XVIII^e siècle. La porte de bois vermoulu était doublée d'une plaque d'acier de huit centimètres d'épaisseur qui glissait sur le mur quand on appuyait sur un bouton. Une lumière crue illuminait l'intérieur blanchi à la chaux, que des systèmes électroniques surveillaient en permanence. Un autre bouton permettait d'inonder l'intérieur de gaz lacrymogène.

J attendait Blade devant l'ascenseur. Ils se serrèrent la main en silence. Les paroles étaient superflues, le sourire de J et la fermeté de sa poignée de main assez éloquentes. Il se retourna pour appuyer sur un bouton encastré. Un pan de mur glissa, révélant la porte de bronze de l'ascenseur. Elle s'ouvrit avec un imperceptible bourdonnement et Blade entra avec J dans la cabine.

Ils en ressortirent quelques secondes plus tard à soixante mètres sous la Tour de Londres. Le corridor principal du complexe du Projet s'allongeait devant eux, entièrement désert. Parfois Lord Leighton en personne les attendait, mais pas ce jour-là.

Si le couloir était vide, il était bruyant et bien gardé. Il résonnait d'un lointain bruit de machinerie, du crépitement de machines à écrire et de terminaux d'ordinateurs, de pas légers et de murmures de voix. Des systèmes électroniques et des censeurs le surveillaient en permanence. Tous les quelques mètres, des portes d'acier s'ouvraient automatiquement. Comme la coque d'un bâtiment de guerre, le complexe était divisé en compartiments étanches qui pouvaient être scellés en une seconde contre toute attaque. Pris au piège et immobilisés, les assaillants n'en auraient plus pour longtemps.

En passant de salle en salle, Blade eut l'impression que chaque centimètre de sol était occupé par un appareil. Il serait bientôt temps d'ajouter une nouvelle salle au complexe.

Blade se demanda si l'on trouverait l'argent. Le Projet

Dimension X ne pouvait compter sur les crédits normaux attribués par le Parlement à la recherche et au développement. Il dépendait des Fonds Spéciaux du Premier ministre et de la vente de ce que Blade pouvait rapporter de la Dimension X. S'il s'agissait d'or ou de bijoux, pas de problème. Mais souvent c'était des matériaux ou des instruments qui résistaient à tous les efforts des savants pour les analyser et les reproduire. Parfois, ce n'était que la connaissance de quelque chose dépassant de plusieurs siècles l'état actuel de la science dans la dimension normale. Ces passionnantes découvertes étaient invariablement inutilisables, sans les millions de livres consacrées au développement et à la recherche.

Les deux hommes arrivèrent enfin à la salle principale. Au-delà se trouvait le cœur du Projet, l'immense maître-ordinateur qui projetait Blade dans la Dimension X et l'en ramenait. Jusqu'ici, il n'y avait jamais manqué.

Lord Leighton était sûr qu'il continuerait de le faire aussi fidèlement. Blade espérait que le savant ne se trompait pas. Sans aucun doute, le vieux monsieur faisait de son mieux. Il ne se souciait de rien ni de personne en dehors de la science et l'avouait sans vergogne. Mais il se souciait tout de même de ce qui arriverait à Richard Blade. C'était certain, encore que Blade soupçonnait que Lord L préférerait être brûlé vif plutôt que de le reconnaître.

La porte coulisssa sans bruit quand Blade et J s'en approchèrent. Pour une fois. Lord Leighton ne trottinait pas autour de son ordinateur en effectuant des vérifications de dernière minute. Il était calmement assis sur une chaise devant le grand panneau de commandes, une tasse de thé dans une main et un numéro bien feuilleté du *British Journal of Computer Research* dans l'autre. Avec sa blouse blanche tachée et fripée et son pantalon noir élimé, il avait plutôt l'air du concierge que du maître des lieux.

J contempla le savant d'un air amusé.

— Ma parole, Leighton, seriez-vous fatigué ?

Les gros sourcils du savant se haussèrent.

— Pas du tout mais tout est prêt, la séquence principale entamée. Il serait tout à fait superflu de faire autre chose avant que Richard soit là. Je ne suis tout de même pas de ces types qui éprouvent le besoin de manifester leur énergie en courant en tous sens pour rien.

C'était vrai. Leighton avait bien d'autres occasions de démontrer son énergie. Il en possédait à revendre, une énergie phénoménale si l'on considérait qu'il avait plus de quatre-vingts ans, des jambes déformées depuis l'enfance par la polio, et un dos bossu. Des hommes ayant la moitié de son âge avaient bien du mal à suivre sa journée de

travail quotidienne.

C'était maintenant à Blade de jouer. Il passa entre les gigantesques pupitres gris métallisés de l'ordinateur pour entrer dans le petit vestiaire taillé à même le roc. Il s'y déshabilla, s'enduisit tout le corps d'une pommade noire nauséabonde pour se protéger des brûlures des électrodes et se ceignit d'un pagne. Ce pagne n'était qu'un simple geste. Il arrivait toujours dans la Dimension X nu comme un ver, parfois avec des résultats embarrassants.

Puis il revint vers le centre de la salle où se trouvait une cabine de verre avec un fauteuil métallique sur un tapis de caoutchouc. Le siège semblait conçu pour exécuter des condamnés à mort plutôt que pour propulser Blade dans l'inconnu.

Il s'y installa, s'adossa contre le coussin de caoutchouc froid et allongea les jambes, en s'appliquant à respirer profondément et régulièrement, pour se saturer d'oxygène et se détendre le plus possible. J abaissa le petit strapontin qui lui était réservé et s'y assit.

Lord Leighton se leva alors avec une vivacité et une grâce surprenantes pour un homme de son âge et de sa condition physique. Il marqua soigneusement sa page dans la revue, la posa sur la chaise, la tasse à thé par-dessus, et se dirigea vers Blade.

Dans la cabine il s'anima et courut tout autour du fauteuil avec l'agilité d'un derviche tourneur. Sur chaque partie du corps de Blade il fixa des électrodes de métal à tête de cobra. De chacune partait un fil la reliant à l'ordinateur. Le savant avait dit un jour à Blade qu'il n'y en avait que cent seize. Mais en se regardant, Blade eut du mal à croire qu'il n'y en avait pas trois fois plus.

Enfin, toutes les électrodes furent en place. Leighton fit une dernière inspection, démêla un fil violet d'un fil jaune, déplaça une électrode de quelques centimètres sur une cuisse, colla un bout de sparadrap supplémentaire sur une autre, puis il recula pour admirer son travail, en s'essuyant les mains sur sa blouse.

Retournant au panneau principal, il examina tous les voyants clignotants, une main au-dessus de la grande manette rouge. Il attendit que la danse familière des lumières lui annonçât que la séquence finale était terminée et l'ordinateur prêt à faire son travail. Puis la main noueuse aux longs doigts s'abattit et abaissa la manette jusqu'au bas de la fente.

La salle, l'ordinateur, les deux hommes qui observaient, la cabine elle-même disparurent autour de Blade en un clin d'œil. Un nouveau clin d'œil et une énorme falaise de pierre crevassée bleu-gris se dressa devant lui et le domina. Il était toujours dans le fauteuil mais celui-ci reposait maintenant sur du sable jaune.

Blade renversa la tête en arrière mais ne put voir le sommet de la falaise. La paroi gris-bleu disparaissait dans un ciel nuageux. On aurait dit que la pierre elle-même se transformait en nuage, se fondait en brume.

Soudain, Blade sentit la terre trembler sous lui, de plus en plus violemment, de côté et d'autre et puis de bas en haut. Le sable s'éleva en nuages tout autour de lui. Il ferma les yeux mais il sentit les grains crisser entre ses dents. La terre trembla de nouveau, et la secousse plus violente encore dura plus longtemps. Le sable s'éleva en un tourbillon jaune qui cacha tout. Blade perdit connaissance, tout devint noir ; un froid terrible l'enveloppa et, dans le vide effroyable du néant, ses molécules s'envolèrent comme des météores.

CHAPITRE III

Lentement, Blade s'aperçut que ses molécules ne dansaient plus dans l'immense gouffre noir. Il les sentit se rassembler dans son corps et dans son esprit. Puis, petit à petit, cet esprit et ce corps commencèrent à prendre conscience d'autre chose que du vide.

Sa tête lui faisait aussi mal que si elle avait été cassée en morceaux et recollée à la va-comme-je-te-pousse. Chaque palpitation transmettait une vague de douleur dans tout son corps, si bien que tous ses os semblaient se secouer au rythme du martèlement du crâne.

Il ne bougea pas, et d'autres sensations vinrent s'ajouter à la migraine. Il y avait de l'humidité sous lui et autour de lui mais pas sur sa figure. Une partie de cette humidité était collante, comme de la vase épaisse. Le reste ressemblait plus à de l'eau tiède boueuse.

Avec précaution, Blade ouvrit les yeux et s'assit, puis, appuyé sur les mains, il attendit que son mal de tête se dissipe un peu. Enfin, il regarda autour de lui.

Il était au sommet d'une pente à demi submergée, couverte de boue noire et d'herbe morte, jaunie. L'eau recouvrait ses jambes. Sous lui, la vase l'aspirait et chuintait désagréablement chaque fois qu'il bougeait. Lentement, il ramena ses jambes pour se mettre debout. Pendant une seconde, il eut la détestable impression que la boue allait le retenir prisonnier mais, finalement, il parvint à se relever.

Tout autour de lui, il vit une grande étendue d'eau nauséabonde, avec ici et là des monticules comme celui où il se trouvait, ou des arbres morts. Il aperçut des cadavres d'animaux, des plaques de feuilles mortes, des morceaux de bois trop droits pour être naturels, mais rien de vivant. Il crut contempler un pays émergeant à peine d'un déluge universel, ou disparaissant peut-être lentement sous les eaux. Partout où il se tournait, il n'apercevait aucune terre s'élevant de plus de cinquante centimètres au-dessus de la surface.

À l'ouest, l'énorme boule rutilante du soleil couchant commençait à plonger sous l'horizon. Blade remarqua pour la première fois les incroyables couleurs du ciel. Le soleil lui-même était d'une couleur d'orange sanguine avec des traînées d'or et de pourpre. De longues écharpes cramoisies, violettes et saumon s'étiraient sur l'horizon en couches successives s'élevant vers le zénith. Et il vit d'autres couleurs moins communes, un sombre acajou à reflets rouges, un vert

chatoyant. Les rares nuages se teintaient de bleu et de rose, mais pas d'un rose délicat de pêche, plutôt d'une couleur presque sanglante de chair à vif. Et sous tout cela tournoyaient des dizaines d'autres nuances d'or et d'orangé. Le ciel était si beau qu'il faisait presque peur.

Blade contempla le couchant jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que ce déploiement de couleurs devenait hypnotique. Il dut faire un effort pour baisser les yeux sur la ligne d'horizon. Elle ondulait, avec des bosses et des creux, noire contre le ciel flamboyant. Ce n'était pas grand-chose – peut-être simplement une chaîne de collines moins profondément immergées que le reste de la terre – mais tout de même plus que ce qu'il pouvait voir dans toute autre direction. S'il y avait un terrain sec quelque part en vue, il se trouvait tout là-bas, du côté de ce coucher de soleil impossible et monstrueusement beau.

Blade ne perdit pas de temps. Il ne savait pas quelle distance il aurait à parcourir et soupçonnait que l'obscurité tomberait vite, une fois le soleil couché. Il monta et descendit par l'autre versant de son monticule. Il n'avait pas fait cent mètres que l'eau lui arrivait aux genoux. Il attrapa une branche flottante et s'en servit pour tâter le fond devant lui. Encore deux cents mètres et l'eau atteignit sa taille. Quelques mètres de plus et il trouva plus facile de nager.

Blade adopta une cadence régulière, qu'il savait pouvoir conserver toute la nuit et une grande partie du lendemain s'il le fallait. Toutes les quelques minutes, il s'arrêtait et nageait sur place en regardant autour de lui pour s'orienter. Il ne lui manquerait plus que de nager en rond dans les ténèbres quand la nuit recouvrirait le marécage. À chaque fois qu'il regardait, la ligne onduleuse était toujours là. Au moins, ce n'était pas une illusion d'optique.

Il continua de nager et il avait couvert à peu près un kilomètre et demi quand ses pieds touchèrent de la vase collante. Quelques brasses de plus et il put de nouveau marcher. Bientôt, il n'eut de l'eau plus qu'aux genoux. Il passa devant un bouquet d'arbres conservant quelques feuilles vertes. Deux ou trois oiseaux pépiaient gaiement dans les branches en s'installant pour la nuit. Ce chant ranima Blade. C'était la première manifestation de vie qu'il voyait ou entendait dans une dimension qui ne paraissait faite que d'eau, de boue et d'un ciel flamboyant insolite.

Il marcha sur une centaine de mètres, et puis toute lueur disparut du ciel ainsi que la terre sous ses pieds. Il se remit à nager, en levant les yeux pour voir s'il y aurait des étoiles qui le guideraient. Il n'y en avait aucune et pas de lune non plus. Heureusement, Blade possédait un sens de l'orientation remarquable. Il concentra tout son esprit et son corps sur ses mouvements, pour nager en ligne droite.

Combien de temps il nagea dans cet état de concentration totale et quelle distance il parcourut, Blade ne le sut jamais. Enfin, il aperçut la terre s'élever devant lui, assez noire pour être visible même au-dessus de l'eau noire. Il perçut aussi autre chose de moins plaisant. Il n'était plus seul dans l'eau. Quelque chose d'énorme nageait derrière lui. Il entendait le clapotis de l'eau, un plouf occasionnel, une respiration lente.

Blade lutta contre l'idée qu'en tournant la tête il provoquerait l'assaut de la créature, s'arrêta et regarda derrière lui. Il vit une large tête s'élever à la surface, surmontée d'une crête osseuse. Deux yeux brillaient faiblement de chaque côté d'un long museau. Le museau se redressa et Blade entendit un nouveau souffle. Il vit aussi la mâchoire de la créature s'ouvrir pour exhiber deux rangées de dents. Il fut soulagé de voir que ces dents étaient larges et plates, pas longues et pointues. Malgré sa taille, la créature était herbivore. Par conséquent, elle ne verrait pas en lui un repas.

Mais elle s'intéressait quand même à lui et paraissait mesurer plus de douze mètres. Quelque chose d'aussi énorme risquait d'être dangereux, par curiosité ou même par esprit badin. Il se retourna et se remit à nager. Derrière lui, il entendit la respiration et les mouvements de la créature qui le suivait.

L'homme nu et la bête écailleuse s'approchaient lentement de la terre. Blade prenait grand soin de nager en souplesse, sans aucun mouvement brusque que la créature pourrait mal interpréter. Les dents étaient peut-être émoussées mais les mâchoires assez puissantes pour lui briser les os si jamais elles se refermaient sur lui.

Après de trop longues minutes, Blade sentit de nouveau de la vase sous ses pieds. Il savait qu'il pouvait avancer plus vite en nageant, alors il continua, en résistant à la tentation de forcer l'allure et de sortir de l'eau. La créature pouvait être amphibie, capable de le suivre sur les hauts-fonds et peut-être même sur la terre ferme.

Enfin l'eau ne fut plus assez profonde pour nager. Blade s'arrêta et se retourna, appuyé sur les genoux et les mains, avec seule la tête hors de l'eau pour regarder la bête. Elle était toujours à ses trousses, submergée jusqu'aux yeux, apparemment arrêtée.

Lentement, Blade se releva. Encore plus lentement il se tourna vers la terre et se mit en marche, en essayant de ne pas faire de bruit ni même de vagues. Plus qu'une dizaine de pas, et il serait hors de l'eau. Un, deux, trois, quatre...

Au cinquième, le pied droit de Blade retomba sur une racine submergée. Avant qu'il ne puisse réagir, elle céda sous son poids, et il tomba lourdement avec un grand plouf.

Il eut l'impression que ce plouf retentissait comme une explosion. Il était certainement assez bruyant pour être entendu par la créature. Elle poussa une sorte de rugissement sifflant puis ce furent de formidables éclaboussures tandis que le corps énorme se remettait en mouvement.

Blade courut dans les quelques derniers mètres d'eau qu'il franchit en quelques secondes, en soulevant des gerbes d'écume comme un hors-bord. Ses pieds foulèrent de la boue séchée et de l'herbe humide. Derrière lui, la créature poussa un nouveau rugissement sifflant. Blade continua de courir. Même si elle ne pouvait le suivre sur la terre, ce long cou pouvait porter loin.

Un buisson se dressa devant lui et il sauta par-dessus. Il atterrit sur une grosse branche moussue qui roula sous son poids et le fit tomber. Une épaisse couche de feuilles mortes amortit sa chute. Alors qu'il se relevait, la créature se jeta dans la vase avec un bruit giclant et mou. Un mini raz de marée inonda la terre, atteignant presque Blade. La bête gronda de surprise en se retrouvant à terre et rugit encore plus fort en s'apercevant qu'elle était embourbée dans la vase. Elle se mit à se débattre avec frénésie. Sa queue faisait bouillonner l'eau et sa tête tapait autour d'elle, ici, là, partout, les mâchoires claquant rageusement.

Maintenant qu'il pouvait la voir tout entière, Blade s'aperçut qu'elle n'avait pas de pattes, rien que des nageoires se terminant en longs ergots osseux. Ils devaient être certainement utiles pour déraciner des plantes aquatiques et frapper des rivaux ou des ennemis, mais ce n'était pas cela qui ferait marcher la bête sur la terre.

Blade tourna le dos à la créature échouée et repartit vers l'intérieur. Il espérait qu'elle arriverait à se désembourber. Elle ne lui avait rien fait, dans le fond, alors il n'avait aucune raison de souhaiter sa mort. Il ne voulait pas non plus que les efforts de la bête pour se remettre à flot attirent des visiteurs importuns, animaux ou humains.

Apparemment, elle réussit. Quoi qu'il en soit, les rugissements et les ploufs se turent assez vite. Des arbres se dressaient maintenant autour de Blade, de plus en plus denses. Il comprit qu'il avait abordé sur une assez grande étendue de terre ferme, pas seulement les crêtes de quelques collines. Dans ce cas, il était temps de s'arrêter pour la nuit. Il était fatigué, il avait soif, et toute exploration devait attendre le jour.

Il choisit un arbre et grimpa jusqu'à la première fourche. La base de deux énormes branches formait une assez large plate-forme. Il aurait dormi plus confortablement par terre mais il ne tenait pas à courir ce risque. Les grandes créatures mal intentionnées de cette dimension n'étaient sans doute pas toutes des herbivores aquatiques.

Il se tourna et se retourna, cherchant une position dans laquelle ses jambes ne pendraient pas et où rien de pointu ne s'enfoncerait douloureusement dans sa peau découverte. L'arbre était plus grand que ses voisins et entre les feuilles, Blade apercevait la forêt qui s'étendait dans toutes les directions. Au nord et à l'ouest, il y avait des montagnes, des sommets déchiquetés, un mince plumet argenté de vapeur ou de fumée, et aussi quelque chose qui figea Blade.

Dans l'ombre, au flanc d'une colline, un petit cercle de lumière orange clignotait. Il était impossible de savoir ce que c'était ni de juger de la distance. Cela pouvait être de l'activité volcanique, mais Blade avait vu des cercles de feux de camp qui de loin ressemblaient à s'y méprendre à ces lueurs-là.

Il regarda plus attentivement ; la nuit n'était pas absolue derrière cette colline et ses deux voisines. Une lueur faible, diffuse, vaguement orangée, semblait se répandre le long de cette partie de l'horizon. D'autres feux de camp ? Les feux de camp d'une armée dont les éclaireurs pouvaient être vus sur ce versant ?

Blade se cala fermement en place. Il n'irait nulle part cette nuit, même si une ville d'or massif s'étendait sous cette lointaine lueur. Il connaissait la valeur d'un corps reposé, d'une tête claire et de la lumière du jour, pour l'aider à explorer.

CHAPITRE IV

Blade se réveilla avec un soleil pâle dans les yeux et un monumental tumulte à ses oreilles. On aurait dit une ruche d'abeilles en colère, une tribu de singes et tout un stade en délire à la fin d'un championnat de football confondus dans un rugissement, un glapissement et un bourdonnement assourdissants.

Blade se redressa, étira ses muscles ankylosés et commença à descendre de son arbre. À trois mètres du sol il s'arrêta et remonta précipitamment.

Un troupeau d'animaux bas sur pattes, au large groin et au pelage gris-brun, passait au pied de l'arbre, en grognant, en grondant et en se bousculant. Le plus petit devait peser cent kilos, et tous avaient de longues défenses jaune sale. Blade monta avec précaution jusqu'à la plus haute branche et attendit que la horde passe. Si ces bêtes avaient aussi mauvais caractère que mauvaise mine, il ne tenait pas à les affronter à mains nues.

La horde semblait n'avoir pas de fin. Les animaux passèrent en trottant par centaines, leurs grognements et le martèlement de leurs sabots couvrant tous les autres bruits de la forêt.

Soudain, six ou sept longues silhouettes jaunes à rayures foncées jaillirent des fourrés ou tombèrent d'un arbre. Chacun des assaillants choisit une victime du troupeau, sauta sur son dos et lui trancha le cou d'un seul coup de dents. Certains des plus vieux sangliers se retournèrent pour faire front mais ils furent emportés par le flot grognant et piaillant de tous les autres, pris de panique. La horde disparut dans un monstrueux tonnerre de sabots, de branches piétinées et de buissons écrasés. Elle laissait derrière elle bon nombre de camarades assommés et piétinés ainsi que la demi-douzaine attaqués par les fauves rayés.

Ces derniers s'installaient maintenant pour leur repas. Ils avaient la taille et la forme de léopards, avec de grandes oreilles droites et des rayures bleu foncé au lieu de taches. Blade attendit qu'ils soient uniquement préoccupés de leur carnage, puis il descendit de l'autre côté de l'arbre, le plus discrètement possible, et prit ses jambes à son cou.

Il courut jusqu'à ce qu'il soit sûr d'être hors de vue, de flair et d'ouïe des félins à rayures bleues. Puis il se mit au pas, en regardant

de tous côtés, guettant des assaillants possibles ou des armes. Il essayait de se diriger vers le nord-ouest, où il avait vu les lumières dans la nuit.

Au bout d'une heure, le ciel couvert se dégagea et le soleil apparut. Maintenant, Blade pouvait s'orienter chaque fois qu'il débouchait dans une clairière. À perte de vue, les fourrés étaient piétinés ou mangés. De petits arbres étaient totalement dépouillés de leur écorce jusqu'à près de deux mètres de haut. Les restes des diverses victimes des bêtes de proie gisaient partout, des ossements, des squelettes, des charognes puantes attirant des nuages d'affreux insectes bleu-vert. Par endroits, l'odeur de décomposition était telle que Blade devait se fourrer des feuilles dans le nez pour ne pas la sentir.

La montée des eaux semblait avoir chassé les animaux devant elle. Une population animale s'entassait maintenant dans la forêt, livrant un combat à mort pour sa nourriture et son espace vital, et les bêtes devaient être d'autant plus nerveuses et belliqueuses.

Blade finit par découvrir un arbuste épineux intact et cassa une longue branche. Elle ne pourrait guère le protéger contre quelque chose de plus gros qu'un chat de gouttière, mais il pouvait au moins chasser les insectes et les serpents.

Les insectes devenaient de plus en plus nombreux autour de Blade alors que le soleil montait et que la sueur ruisselait sur son corps. Il mâchonnait des feuilles et marchait le plus possible à l'ombre. Dans la nuit, il avait failli se noyer dans une étendue d'eau imbuvable. Maintenant il mourait de soif au milieu d'une forêt apparemment sans eau.

Dans l'après-midi, des nuages cachèrent le soleil. Peu à peu ils devinrent plus lourds, plus sombres et un vent léger agita le feuillage. Le vent devint bourrasque et secoua les branches, puis courba les petits arbres. Blade le trouva délicieusement frais.

Puis le tonnerre gronda, de plus en plus fort. Les branches s'agitèrent plus follement et soudain une clarté fulgurante illumina la forêt. La foudre tomba. Quand les échos du claquement de tonnerre se turent, Blade entendit les craquements et la chute d'un arbre. Puis tous les autres bruits furent couverts quand le ciel s'ouvrit comme les portes d'une écluse et déversa des torrents de pluie.

L'eau cribla la peau nue de Blade comme de la grêle. Il rejeta sa tête en arrière, la bouche grande ouverte, ferma les yeux et but, but et but. Il sentait la pluie le laver de toute la sueur, de la terre et des corps écrasés d'innombrables insectes.

Il but jusqu'à plus soif, puis il se remit en marche. Le déluge se

calma un peu, devint une pluie persistante fouettée par le vent. La foudre tombait çà et là, des éclairs fulguraient, le tonnerre grondait. Blade devait marcher la tête en l'air, pour éviter de recevoir des branches ou même un arbre sur la tête.

Il pleuvait encore quand il déboucha de la forêt et n'aperçut que de petits arbustes et des buissons bas. Il cligna des yeux, levant une main pour les abriter de la pluie. À cent mètres, le terrain s'aplanissait, uniquement couvert d'une herbe couchée par le vent, et disparaissait sous le rideau gris de l'averse.

Blade resta à l'abri des arbres en attendant la fin du déluge. Au bout d'une heure, ce fut comme si une série de rideaux se levaient. À chacun, Blade pouvait voir quelques centaines de mètres de plus dans le crépuscule brumeux s'étendant sur la plaine.

Il se remit en marche. Il n'avait pas fait huit cents mètres qu'il s'arrêta brusquement, en regardant l'herbe devant lui. Une large piste y avait été tassée, une piste de cent mètres de large où l'herbe était aplatie sous les pas de pieds humains et de sabots d'animaux. Dans beaucoup d'endroits, la terre était creusée d'ornières parallèles, tracées par les roues de lourds chariots.

L'herbe était encore verte, sans aucune trace de jaunissement. Ceux qui étaient passés par là n'étaient qu'à quelques heures de marche. Blade s'accroupit, pour examiner les ornières. Elles étaient profondes, comme si les chariots étaient lourdement chargés. Entre elles, il y avait des bouses d'un brun violacé et quelques bouts de viande fraîche rougeâtre. Blade en ramassa un morceau qui portait encore une longue bande de pelage gris.

Il retournait ce bout de peau entre ses mains quand il entendit une voix humaine pousser un cri inarticulé. Trois autres voix répondirent. Il pivota et vit quatre hommes armés trottant vers lui, montés sur des créatures qui ressemblaient à des bœufs amincis.

Il enfonça sa branche épineuse dans la terre et se redressa pour faire face aux cavaliers, les bras ballants. Ce moment en valait un autre, pour faire connaissance avec le peuple de cette dimension.

CHAPITRE V

En voyant que Blade les attendait, les cavaliers mirent leurs montures au pas. Ils se déployèrent en croissant, les deux pointes vers Blade, et avancèrent comme s'ils avaient tout leur temps. Trois d'entre eux ne le regardaient même pas.

Il les examina attentivement quand ils s'approchèrent. Tous quatre portaient une sorte de kilt fendu sur le côté, des bottes informes et rien au-dessus de la ceinture sauf deux ou trois colliers. Ils avaient la tête rasée, à part une longue crête allant du front à la nuque, et des anneaux d'os pendaient à leurs oreilles assez grandes. Ils avaient de grands yeux foncés totalement inexpressifs et la peau d'un brun rougeâtre maculé de terre.

Ils montaient sans étriers, assis sur des coussinets de cuir attachés sur le dos des bêtes avec des cordes. Chaque homme avait une courte épée à la ceinture et un sabre, un arc et un carquois de flèches accrochés au flanc de sa monture. De l'autre côté, il y avait des sacoches de cuir et des outres d'eau.

Les cornes des animaux pointaient en avant, chacune fourchue et bien pointue. Les quatre pointes étaient peintes en rouge, et une de ces montures avait un losange rasé sur le front. À part cela, ils avaient l'allure de bœufs, un corps large, épais, couvert d'un pelage grisâtre et quatre pattes lourdes assez écartées. Ils paraissaient faits pour la force et l'endurance, pas la vitesse.

Les quatre hommes s'arrêtèrent quand le plus proche fut à une dizaine de mètres de Blade. Aucun ne mit pied à terre. L'un d'eux prit son arc, y assujettit une flèche et la tint pointée vers Blade. Deux autres se déplacèrent sur leur selle pour pouvoir, à eux deux, guetter tout l'horizon.

Blade fut impressionné par ce déploiement d'habileté militaire. Ces gens ne paraissaient pas hostiles mais de toute évidence ils se méfiaient de lui, comme il l'aurait fait à leur place. Ils allaient donc rester sur leurs gardes jusqu'à ce qu'ils soient sûrs qu'il était seul et inoffensif.

Le quatrième montait le bœuf au losange sur le front. Il leva une main en signe d'accueil. Blade remarqua que l'autre main restait tout près de la poignée de l'épée.

— Salut, voyageur. Pourquoi erres-tu par ici, seul sur la piste des

Kargois ?

Comme toujours, les modifications effectuées dans le cerveau de Blade au cours de son passage dans cette dimension lui faisaient comprendre chaque mot aussi clairement que dans sa langue natale.

— Les Kargois ont laissé leur piste sur la terre où je choisis de marcher, répliqua-t-il, et ses pensées quittèrent sa bouche avec les sons cliquetants et sifflants du dialecte des Kargois.

Il les avait bien formulées pour donner l'impression d'un homme qui ne souhaitait aucun mal aux Kargois mais ne les craignait et ne les craindrait pas. Avec des guerriers comme ceux-là, l'équilibre était toujours délicat. En étant trop fier, on les provoquait à une bataille sans objet ; trop poli, on risquait d'être considéré comme un faible ou un lâche que l'on pouvait tuer sans remords. La figure du chef n'exprima aucune réaction. Il y eut un moment de silence, rompu seulement par le léger souffle du vent et la chute des dernières gouttes de pluie.

Enfin l'homme bougea sa main et la reposa carrément sur son épée, d'un geste calculé pour être remarqué. Blade sourit poliment pour montrer qu'il avait compris, croisa le regard du chef et le retint. À part le sourire et les yeux fixes, le visage de Blade était aussi inexpressif que celui du guerrier.

Sans prononcer un seul mot, il voulait transmettre un message vital : « Tu es peut-être capable de me tuer, peut-être pas. Peu m'importe que tu le puisses ou non, ni même que tu essayes. Cela t'importe, car tu seras certainement tué, que je meure ou non. »

C'était un message que Blade tenait à communiquer, jusqu'à ce qu'il soit fermement gravé dans l'esprit du chef. Peu d'hommes engageront un combat après avoir été convaincus qu'ils sont certains d'y trouver la mort.

Le silence s'éternisa. Blade ne quitta pas des yeux ceux du chef, mais il changea imperceptiblement de position. Maintenant, il pouvait rester sur place pour résister à un assaut ou prendre son élan pour attaquer. Tout dépendrait de la flèche de l'archer ou de l'épée du chef.

Enfin, la sombre promesse transmise par les yeux et la posture de Blade pénétrèrent l'esprit du chef. Lentement, il souleva la main de son épée et la laissa tomber sur sa cuisse. Blade remarqua le geste un peu saccadé. Il détourna un peu les yeux mais ne se détendit pas.

L'autre main du Kargoï esquissa un signal. L'archer remit sa flèche dans le carquois et posa l'arc en travers de ses genoux. Blade aspira profondément, soupira et prit une posture plus naturelle, un bras ballant et l'autre, poing sur la hanche. Il sourit de nouveau et cette fois le chef lui rendit son sourire.

— Il faut du courage pour parler durement aux guerriers des Kargois, dit-il. Il en faut encore plus pour leur parler durement sans dire un mot.

Blade éprouva presque de l'amitié pour lui. L'homme avait de la fierté, mais c'était celle d'un guerrier qui connaît sa force et n'a pas besoin de la prouver pas d'inutiles petits combats sanglants. C'était aussi la fierté d'un chef dont les hommes connaissent la force. Il pouvait refuser un combat sous les yeux des trois autres sans perdre leur respect.

Il avait l'air d'un homme précieux à avoir de son côté dans cette nouvelle dimension. D'autres guerriers l'écouteraient et se fieraient à son jugement. Ils pourraient ne pas toujours lui obéir ni le suivre à la bataille mais ils n'iraient jamais tuer un étranger qu'il prenait sous sa protection. Sans verser la moindre goutte de sang, Blade avait remporté sa première victoire. Pour le même succès dans d'autres dimensions, il avait dû tuer jusqu'à dix hommes.

Le chef se croisa les bras.

— Qui es-tu et que cherches-tu, dans ce pays où les Kargois ont laissé leur piste ?

— Je m'appelle Blade. Je cherche les Kargois.

— Je suis Paor. Et tu nous cherches seul et nu ?

— Je n'ai jamais entendu dire qu'on avait besoin d'aborder les Kargois avec une armée, si l'on ne leur voulait aucun mal. Leurs guerriers peuvent reconnaître un ennemi quand ils en voient un et faire ce qu'il faut. Mais ceux qui ne sont pas des ennemis...

Blade haussa une épaule. Paor sourit. Il reconnaissait visiblement la flatterie mais aimait l'entendre malgré tout. Peu de gens résistent au plaisir d'écouter louer leur conduite honorable.

— Certes, tu connais les habitudes des Kargois, dit-il. Le moment est venu pour toi de les connaître mieux. Tu vas nous accompagner au camp de la Tribu Rouge et parler devant nos baudzis. Agik ! Rejoins Bayus sur sa monture. Blade, monte sur le drende d'Agik, et nous t'emmènerons avec nous.

En deux minutes, un guerrier monta en croupe derrière un autre et Blade sauta sur le dos du drende offert. Paor rassembla les rênes de celui de Blade et les attacha aux siennes avec une corde. Puis il talonna sa monture. L'animal grogna avec irritation mais se mit en marche. Les autres guerriers prirent position derrière Blade, et le petit groupe partit au trot dans le crépuscule.

Il n'y avait presque plus de jour mais le ciel se dégageait. Les drendes suivaient la piste piétinée en évitant d'instinct les ornières. Sur la gauche, la forêt s'étendait entre la plaine et la mer. La piste lui

était parallèle. Sans aucun doute, sa vie animale intense devait fournir de belles chasses aux Kargois.

Au bout de deux heures environ après la tombée de la nuit, ils quittèrent la piste et s'arrêtèrent. Blade vit que l'herbe avait été broutée par plaques mais pas piétinée. Les drendes baissèrent promptement la tête et commencèrent à paître activement. Les guerriers mirent pied à terre, tirèrent de leurs sacoches des noix et de la viande salée qu'ils mangèrent sans s'occuper de Blade ; ils semblaient avoir oublié son existence.

Paor, son repas terminé, but de l'eau de son outre et s'approcha de Blade. Dans l'obscurité, sa figure était impénétrable mais il parla d'une voix aimable :

— Une loi inviolable exige qu'un étranger ne puisse manger ni boire avec les guerriers kargois avant que cinq au moins de leurs baudzis, les guides de guerre, l'en aient jugé digne. Je te juge digne mais je ne suis, pas seul. Il faut trouver quatre autres baudzis, avant que je puisse t'offrir à manger et à boire sans être rejeté parmi les porteurs de tentes et les ramasseurs de bouses.

Blade hocha la tête en silence. Il se demanda où diable il pourrait manger et boire chez les Kargois, sinon avec les guerriers. S'ils étaient en pleine migration, leurs chefs et eux risquaient d'être dispersés au loin dans une plaine s'étendant sur plusieurs journées de marche. Blade n'avait pas particulièrement envie de jeûner jusqu'à ce qu'on trouve et rassemble cinq chefs pour juger de sa valeur. Cela dut se voir à son expression car Paor sourit.

— Il ne sera pas difficile de trouver quatre baudzis et même plus. Les six clans de la Tribu Rouge sont réunis. Nous les rejoindrons avant le jour.

— Je comprends, dit Blade. Ne t'inquiète pas. Tu n'exiges de moi rien de plus que ce qu'un guerrier doit être prêt à affronter s'il est digne de ce nom.

Il prononça ces mots sans se vanter, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps. Son regard plongea dans les yeux de Paor et les retint un moment. Paor sourit et se détourna. Ils repartirent.

Ils marchèrent toute la nuit dans le silence désert de la plaine. À un moment donné, ils quittèrent encore une fois la piste pour laisser paître les drendes. Les guerriers mirent pied à terre mais ne burent ni ne mangèrent.

Une heure plus tard, le ciel commença à pâlir. Blade se tourna vers l'est pour voir si dans cette dimension l'aube égalait le coucher de soleil. Il s'aperçut qu'ils ne suivaient plus parallèlement la forêt. Il y avait des bosquets et des arbres isolés, mais la majorité du terrain était

découverte. Il crut distinguer les ruines d'un petit château, avec un donjon de pierre à demi calciné. Un peu de bétail broutait à l'abri d'un mur écroulé. Ce devait être le reste des troupeaux du château. À présent les bêtes étaient retournées à l'état sauvage et elles s'enfuirent lourdement à l'approche des hommes.

La lumière se précisa à l'est et flamboya bientôt. Blade revit le déploiement des couleurs incroyables aux mille nuances, d'une telle beauté qu'elle en était presque terrifiante. On avait l'impression que ces couleurs allaient envahir tout le ciel et ruisseler sur le monde pour l'absorber entièrement. Le baudzi contempla en silence le lever du soleil jusqu'à ce que le grand jour atténue et efface les teintes bizarres. Alors il se tourna vers Blade :

— Que dit ton peuple des couleurs du levant et du couchant ?

— Le ciel est la face du Maître du Monde, répondit-il avec une belle assurance. Le Maître du Monde éprouve une puissante colère contre nous, ses serviteurs. De cette colère viennent les couleurs qui passent sur sa face à l'aube et au coucher du soleil.

— Il y en a chez nous qui ont dit la même chose, quand le ciel a changé après les secousses de la terre et l'incendie des montagnes. Mais alors les eaux ont commencé à monter. Lentement, elles ont recouvert notre patrie et nous avons dû chercher une autre terre. Alors nous ne nous sommes plus inquiétés de ce que la colère des dieux se montre dans le ciel. Il suffisait que cette colère se manifeste sur la terre, ou plutôt dans les eaux qui la submergeaient. Ta terre est-elle encore épargnée par les eaux ?

— En partie, répondit évasivement Blade. Il en reste. Mais ce qui reste ne suffit pas pour tous ceux qui y vivent maintenant. Nous n'avons pas le cœur dur mais nos épées seraient promptes contre ceux qui chercheraient à venir s'établir parmi nous. (Il rit, pour atténuer la dureté de ses paroles.) Et puis nous sommes loin. J'ai traversé la mer sur un bateau qui a navigué pendant trente jours et trente nuits avant de faire naufrage. Les Kargois peuvent-ils monter leurs drendes et tirer leurs chariots à travers une aussi vaste mer ?

Paor se détendit visiblement.

— Non. Je pense que ta terre est à l'abri des Kargois, sinon des dieux. Nous sommes capables de faire passer nos bêtes et nos chariots à travers de petites rivières ou même de larges fleuves. L'étendue d'eau que tu as traversée nous est interdite, tout au moins jusqu'à ce que nous apprenions l'art de construire des navires. Nous chercherons probablement à l'apprendre, dès que nous aurons trouvé notre nouveau pays. Si les dieux nous reprennent la terre pour la donner à la mer, alors ceux qui savent naviguer le plus loin vivront le plus longtemps.

— Peut-être. Mais la colère des dieux plane aussi sur la mer. Souviens-toi que si mon navire a navigué pendant trente jours, il a fini par couler. Une tempête l'a retourné, une tempête qui me faisait croire que les entrailles de la terre se déchiraient. Alors les créatures de la mer se sont jetées sur mes camarades et beaucoup sont morts avant de se noyer.

Blade ne pouvait être sûr de ce qui s'était passé dans cette Dimension. Il avait déjà vaguement pensé que des cendres volcaniques en suspension provoquaient ces singulières couleurs du couchant. Il devait certainement y avoir eu une période d'activité volcanique dans tout ce monde, suivie d'un réchauffement du climat. Des calottes glaciaires avaient alors fondu, déversant de l'eau dans les mers dont le niveau avait monté pour recouvrir les terres. Un par un, les peuples dont les terres disparaissaient avaient dû fuir, sans cesser de se battre, pour trouver un nouveau pays. Un sombre tableau.

Sans rien laisser paraître de ses pensées, Blade reprit :

— Je vous apprendrai avec joie tout ce que je pourrai. J'ai peu de chances de retrouver ma patrie. Lorsque les Kargois auront appris à construire de grands navires, je serai mort ou bien trop vieux pour entreprendre le voyage. Peut-être à ce moment la colère des dieux se sera apaisée et lorsque les Kargois et mon peuple se rencontreront, ils pourront le faire dans la paix.

Paor soupira.

— Nous pouvons certes espérer la fin de la colère des dieux. J'aimerais que ce soit plus qu'un espoir.

Ils progressèrent en silence pendant une heure encore. Puis des silhouettes noires, carrées, apparurent à l'horizon. Au bout de quelques minutes, ils furent en vue du camp de la Tribu Rouge des Kargois.

CHAPITRE VI

Le camp était disposé en cercle, un cercle formé par plus de trois cents immenses chariots rectangulaires et hauts, d'environ dix mètres de long sur trois de large, posés sur quatre paires de grandes roues massives. Les deux paires de l'avant étaient plus petites que celles de l'arrière, directement reliées à la flèche, et servaient à guider le chariot. Tous étaient recouverts d'une lourde bâche sur une armature carrée.

Les chariots formaient un double cercle d'environ quinze cents mètres de diamètre. Entre les deux, il y avait un espace large d'une centaine de mètres où des tentes étaient dressées ; des perches décorées arboraient des fanions, une fumée à l'odeur de bouse séchée montait des feux ; des forgerons, des charrons et d'autres artisans travaillaient activement. Des guerriers graissaient leurs bottes et leurs armes, des mères donnaient le sein à leurs bébés, des enfants couraient, tout nus ou simplement vêtus d'un petit pagne de cuir.

Au centre du cercle, il y avait un grand troupeau de drendes de la même espèce que les montures des guerriers mais manifestement élevés pour traîner les chariots plutôt que pour la monte. Ils étaient plus grands, plus lourds, plus massifs, et leurs cornes n'avaient qu'une seule pointe émoussée. L'encolure et le garrot paraissaient aussi solides que le rocher de Gibraltar, pelés et assombris par le port du joug.

Blade commença à compter les drendes de trait, arriva à trois cents et renonça. Avec six à huit bêtes pour chaque chariot, plus la réserve, cela devait faire entre deux et trois mille drendes.

Deux ou trois drendes de monte étaient attachés à l'arrière de chaque chariot du cercle extérieur. Au moins vingt guerriers montés allaient et venaient lentement tout autour du camp. Blade remarqua que chacun portait une perche avec un fanion rouge et un petit tambour de peau sur une hanche. Paor appela un des cavaliers et l'envoya annoncer aux autres baudzis l'arrivée d'un étranger.

Blade et lui s'approchèrent des chariots. Vers la moitié du cercle, un groupe d'hommes presque nus travaillaient sous les ordres de plusieurs gardes. Ils écartaient des piles de broussailles entre deux paires de chariots, formant une brèche. Six guerriers montés entrèrent par là et commencèrent à emmener les drendes de trait au pâturage. Les énormes bêtes sortirent lentement, chancelant avec lourdeur

comme des ivrognes, en grommelant sourdement.

Blade s'était vaguement attendu à ce que les chariots de la Tribu Rouge soient peints de cette couleur, mais les roues et le châssis étaient d'un marron ou d'un gris sale et les bâches couvertes de vilains motifs informes, marron et verts. Vilains mais de bon camouflage. Les chariots devaient être difficiles à repérer de loin et la nuit ils devenaient probablement invisibles. Seuls les moyeux des roues étaient peints en rouge.

Les Kargois avaient l'air d'un peuple bien organisé pour partir à la recherche d'une nouvelle terre et se battre pour la garder. Blade commença à penser qu'il ferait un séjour plus intéressant que d'habitude, parmi ces Kargois, dans cette dimension de terres noyées et de vastes marécages.

Paor le conduisit à son propre chariot et l'y laissa sous le regard poliment vigilant de plusieurs hommes de son clan.

— Les femmes de mon chariot savent que tu peux manger de la viande à leur feu si tu le désires. Tu peux aussi boire l'eau des outres accrochées aux flancs du chariot. Ne bois pas de kaum, le lait fermenté des drendesses. C'est uniquement pour les guerriers éprouvés.

— Je crois que je ne tarderai pas à boire du kaum et à manger de la viande au feu des guerriers, riposta courtoisement Blade avec un sourire. Je boirai de l'eau, mais je préfère ne pas manger avec les femmes.

— Est-ce prudent, si tu veux être assez fort pour ta mise à l'épreuve ?

— Mais oui. Les Kargois me semblent être un peuple honorable et ses baudzis plus encore. Je pense donc qu'ils ne vont pas attendre que la faim m'affaiblisse pour me mettre à l'épreuve. Je pourrai donc prouver ma valeur.

— Tu as une grande confiance en toi. Ou alors tu doutes de la force des Kargois, peut-être ? Tu aurais tort, Blade. Ce serait une folie, et il n'y a pas de place pour les fous chez nos guerriers.

— Je l'espère bien et je ne doute pas de votre force. Mais je connais bien celle des guerriers de mon peuple, les Anglais. Bien souvent, ils ont repoussé des adversaires qui les surpassaient en nombre. Je suis un grand guerrier, chez les Anglais. Pas un chef, mais un guerrier respecté par les plus grands chefs. Alors je ne pense pas que je vous semblerai faible et sans défense, même face à des combattants aussi forts et intelligents que les Kargois.

Blade décrocha une outre du chariot de Paor et but tout son saoul, puis il trouva un coin d'herbe sèche, s'allongea et s'endormit.

Il se réveilla vers le milieu de l'après-midi. Il avait faim mais se

sentait reposé et assez fort pour combattre les trois guerriers Kargois d'une seule main. Il alla encore boire puis il regarda autour de lui. Personne ne semblait se soucier de lui et il put explorer tout le vaste camp.

Tout le monde avait l'air de penser qu'il avait le droit d'être là et personne ne chercha à l'arrêter. On parlait librement devant lui, ce qui lui permit d'apprendre bien des choses.

Les Kargois étaient divisés en trois tribus, la rouge, la verte, et la blanche. La verte et la blanche suivaient des pistes plus loin à l'ouest, afin d'assurer une bonne pâture aux milliers de drendes. Des messagers montés assuraient la liaison entre les trois colonnes.

Les Kargois étaient à peu près vingt-cinq mille, partagés à égalité entre les trois tribus, et chaque tribu divisée en plusieurs clans, chacun avec ses propres baudzis, ou guides de guerre, et traungs ou guides de chariots.

Un quart à peu près de ces vingt-cinq mille étaient des guerriers dont la moitié montaient des drendes et le reste combattait à pied ou avec des chariots. Il y avait aussi des artisans libres et une caste de travailleurs qui ne valaient guère mieux que des esclaves. Les femmes étaient aussi nombreuses que les hommes, il y avait beaucoup d'enfants mais peu de bébés.

Blade ne vit pas de vieilles femmes et peu de vieux, à part quelques artisans dont le travail n'exigeait ni force ni rapidité. Il devina ce qui était arrivé aux plus âgés. Quand les Kargois étaient partis à la recherche de nouvelles terres, ils les avaient abandonnés, en les laissant se noyer ou mourir de faim. À moins qu'ils n'aient fait preuve de plus de miséricorde en les tuant.

Chaque chariot abritait de vingt à trente personnes. Il contenait des outils, des vêtements, de la literie, des armes, des ustensiles, les tabernacles des ancêtres, tout ce qui avait été récupéré dans leurs demeures maintenant submergées.

Tout le reste de leurs besoins était fourni par les drendes. Les bêtes tiraient les chariots et portaient les guerriers. Leur viande et leur lait nourrissaient tout le monde, des combattants jusqu'aux petits enfants. Leur peau devenait des vêtements, des harnais, cent autres choses. Leurs tendons servaient de fil à coudre, leurs os et leurs cornes d'instruments et d'aiguilles. Rien n'était perdu. Même la queue finissait par orner la houlette d'un gardien de troupeau.

Blade revint vers le chariot de Paor alors que les vives couleurs du couchant se déployaient dans le ciel. Il but encore un peu d'eau, s'efforça de ne pas penser à l'odeur de viande grillée et se prépara à dormir sur le sol. Il se recouvrait d'une cape qu'on lui avait prêtée

quand Paor s'approcha.

— Nous allons camper ici pendant quelques jours, dit-il, pour préparer notre marche le long de la côte. Ta mise à l'épreuve aura donc lieu demain.

Blade se redressa.

— Tant mieux. Les baudzis des Kargois sont en effet des hommes d'honneur. Ils ne font pas attendre un étranger.

Paor hocha la tête mais il semblait hésitant.

— Je dois te dire que deux des baudzis ne souhaitaient pas te faire passer l'épreuve, avoua-t-il. Le premier voulait te chasser du camp, et l'autre te tuer simplement. La décision a été prise contre eux, alors ils ne peuvent rien te faire. Malgré tout, tu cours un risque. Rehod, celui qui voulait te tuer, sera un de tes adversaires dans l'épreuve de demain.

— Eh bien, je veillerai à ce que Rehod ne puisse rien faire contre moi sans courir un risque lui-même. Je connais les hommes comme Rehod. Ils frappent rarement ceux qui peuvent riposter.

— Je l'espère pour toi, Blade. Nous ne pouvons rien nous-mêmes contre Rehod, si nous ne voulons pas de guerre avec son clan. Il n'en est pas question car nous avons besoin que tous nos guerriers soient alliés. Mais je n'aimerais pas te voir tuer par trahison, ni que l'honneur des Kargois soit souillé de ton sang.

— Tu ne le verras pas, assura Blade, tant que j'ai des yeux pour voir, un souffle de vie et des bras pour frapper mes ennemis. Mais assez de ce Rehod. Parle-moi de l'épreuve.

C'était à peu près à quoi s'attendait Blade. Il devrait démontrer ses talents d'archer, monté et à pied. Il lui faudrait se prouver comme cavalier de drende, coureur et lutteur. Pour terminer, il devrait se battre à l'épée.

— Tu combattras deux fois à l'épée, une fois monté et une fois à pied. Ce ne sera pas très dangereux car les armes seront mouchetées.

Paor dégaina un sabre du fourreau qu'il portait en bandoulière et le tendit à Blade qui l'examina avec soin. Une longue bande de cuir bouilli renforcée par un os de drende était attachée le long de la lame et autour de la pointe. Un coup violent de cette arme pouvait meurtrir douloureusement et peut-être fracturer un os mais ne causerait sûrement pas de blessures mortelles.

Blade se leva et essaya le sabre, en faisant tous les mouvements possibles, puis il les répéta plus rapidement. Avec la protection, le sabre était beaucoup plus lourd et moins bien équilibré mais Blade pensait pouvoir s'en servir assez bien pour prouver sa valeur. Pour une

fois, sa vie ne dépendrait pas de l'issue de ce combat.

— Parfait, dit-il enfin en rendant l'arme à Paor. À demain, alors.

— À demain.

Blade se rassit par terre, réfléchit à ce qu'il avait appris et traça ses plans pour l'épreuve. Elle paraissait relativement simple et honnête, mais dans une affaire pareille les surprises étaient toujours possibles. Heureusement, Blade possédait pas mal de talents variés, sans compter la faculté de réfléchir tout en se battant. Les surprises du lendemain ne seraient pas forcément du même côté.

Petit à petit, le silence tomba sur le camp. Le bruit des outils et les cris des enfants se turent, les feux moururent, les cavaliers allèrent se poster en sentinelles. Blade but une dernière gorgée d'eau, s'enveloppa dans la cape de cuir et s'allongea sur l'herbe.

CHAPITRE VII

L'épreuve commença le lendemain matin dès que les couleurs chatoyantes de l'aube firent place au jour, sur la plaine découverte à quelques kilomètres du camp. Il n'y avait là qu'une poignée de baudzis et de guerriers, et des sentinelles à drendre qui allaient et venaient pour assurer que personne d'autre n'approcherait. Heureusement, Paor était venu, et Blade savait que son dos serait aussi bien gardé qu'il pouvait l'espérer.

Le premier examen était facile, un test d'équitation. Les drendes de monte n'étaient pas particulièrement dociles mais trop lents pour désarçonner un cavalier expérimenté. Blade n'eut aucun mal à partir, s'arrêter, passer au trot et au pas.

Puis ce fut le tir à l'arc. Celui des Kargois, en os et cuir de drendre avec une corde de tendons, avait à peu près un mètre vingt de long. Il pouvait facilement décocher de courtes flèches à deux cents mètres. Ce n'était pas une arme conçue pour abattre de grands animaux ou des adversaires en armure mais les Kargois n'en avaient pas besoin. Jamais ils n'affrontaient d'ennemis en armure. Quant à la chasse, leur façon de tuer les drendes sauvages était de les rattraper à la course, de les assommer et de leur couper la gorge. Alors pourquoi un arc plus puissant ?

Blade aurait pu leur faire une longue conférence sur le pourquoi de la chose. Mais il savait qu'à moins de passer victorieusement tous les tests, il perdrait son temps et sa salive en leur parlant d'armement et de guerre.

Il garda donc le silence et prit l'arc et les flèches. La cible était un crâne de drendre fixé au sommet d'une perche. Blade tira assis et debout, de cinquante, cent et cent cinquante mètres. Puis il monta un drendre et tira alors que l'animal était immobile, alors qu'il marchait lentement et finalement au galop. Chaque fois il lança six flèches, et cinq fois sur six il les plaça toutes dans la cible. À voir l'expression des baudzis, c'était plus que suffisant.

Il décida alors qu'il était temps de présenter un numéro plus spectaculaire. Il se tourna vers Paor et lui dit tout bas :

— Demande qu'ils enlèvent le crâne de la perche. Je vais tirer encore, avec la perche seule comme cible.

Blade décocha encore six flèches. Toutes les six se fichèrent dans

la perche. Puis il monta un drende et passa au pas, en décochant encore six flèches au passage. Cinq se plantèrent aussi dans le bois, qui commençait à ressembler à un porc-épic.

Quand Blade mit pied à terre, on le regarda avec surprise et admiration. Tout le monde, sauf Rehod et les guerriers qui l'entouraient. Les yeux de Rehod étaient plissés et à peu près aussi admiratifs que le canon d'un fusil jumelé.

Pour l'épreuve de course, Blade devait faire trois fois le tour de l'arène délimitée. Deux solides guerriers le poursuivraient et s'ils le rattrapaient ils auraient le droit de l'aiguillonner avec la pointe de leur épée. Un de ceux-là était un ami de Rehod, un grand gaillard aux longues jambes qui avait l'air d'un coureur-né. Blade était tout à fait certain de pouvoir distancer à peu près n'importe qui. Il lui était arrivé de suivre l'allure d'un groupe de chasseurs zungans sur soixante-dix kilomètres de veldt.

Ses deux poursuivants et lui partirent à une allure raisonnable, guère plus rapide qu'un trot régulier. Pendant quelques centaines de mètres, les deux autres restèrent à sa hauteur. Puis, pas à pas, ils se laissèrent un peu distancer. Au bout de cent mètres encore, Blade se retourna. Les autres maintenaient leur position et leur expression était facile à lire. Il ne les distançait pas du tout. Ils avaient ralenti volontairement, pour le forcer à ralentir. Bonne idée, pensa-t-il, mais elle ne marchera pas.

Au lieu de ralentir, Blade força l'allure. Il le fit si habilement que la distance le séparant des deux hommes doubla presque avant qu'ils ne s'en aperçoivent. En jetant un coup d'œil derrière lui, Blade vit les traits de l'ami de Rehod durcir. Et puis ses longues jambes devinrent floues quand il prit de la vitesse.

Blade accéléra avant même que l'autre n'ait fait dix pas. Ses jambes volaient, dévorant la distance en grands bonds allongés. Ses bras pompaient comme des pistons, forçant de l'air dans ses poumons. Il courait pour atteindre l'allure qui lui avait permis une fois de couvrir le mile en trois minutes cinquante-sept secondes.

Ils finirent le premier tour avec Blade encore bien en avant. Il se retourna encore. Le soleil se reflétait sur l'acier poli des épées et faisait aussi briller la sueur ruisselant sur le corps des poursuivants. Le copain de Rehod avait l'air de pouvoir courir toute la journée mais les mouvements de l'autre devenaient maladroits et il avait le regard fixe.

Vers la moitié du deuxième tour, le second homme commença à ralentir. La figure convulsée d'épuisement et de douleur, il battait l'air de son épée comme s'il tailladait un ennemi. L'ami de Rehod lui jeta un coup d'œil méprisant et repartit de plus belle à la poursuite de Blade. Sa figure était maintenant un masque, comme l'idole de

quelque dieu particulièrement mal intentionné. Blade se douta que si cet homme le rattrapait, il ne se contenterait pas de lui piquer les fesses avec son épée. Bien sûr, ce serait un « accident ».

Les deux hommes achevèrent le deuxième tour et foncèrent dans le troisième. Le suiveur paraissait capable de courir toute la journée, en dépit de la sueur qui le baignait. Blade éprouvait exactement la même chose. Les spectateurs les avaient acclamés jusque-là, soutenant l'un ou l'autre. Maintenant ils se taisaient, observant ce duel en silence.

À mi-parcours du troisième tour, l'ami de Rehod fit son plus grand effort. Il courut derrière Blade à une allure faite pour battre tous les records du cent mètres mais contre-indiquée en course de fond. Blade comprit qu'il n'avait d'autre choix que d'accélérer aussi. Sinon l'autre le rattraperait sûrement et il avait couru trop longtemps et trop bien pour se laisser prendre à présent.

Soudain, la sensation d'être poursuivi disparut. Blade se retint de se retourner tout de suite. Il attendit encore un peu puis il vit que son adversaire vacillait comme un ivrogne, trébuchait et zigzaguait. À chaque pas, la distance entre eux s'allongeait.

Blade ne ralentit pas avant d'arriver près de la fin du troisième tour. Il allait l'atteindre quand l'ami de Rehod s'effondra et resta à terre, haletant et ouvrant la bouche comme un poisson agonisant. Blade continua de courir, pour achever la deuxième moitié d'un quatrième tour presque au pas. Tout le monde l'acclamait, à l'exception de Rehod et de ses camarades.

Blade but un peu d'eau et se reposa un moment avant l'épreuve de lutte. Aucun de ses adversaires n'était un ami de Rehod, alors il n'eut pas à se soucier d'accidents douloureux ou mortels. Il put se détendre et faire de son mieux.

Le style des Kargois était compassé, presque rituel. Il y avait très peu de clefs autorisées. Une fois que Blade les eut apprises, il n'eut aucun problème, sinon celui de ne pas vaincre assez facilement pour humilier les deux guerriers qu'il affrontait. Il les mit à terre en moins de dix minutes chacun, puis il alla de nouveau boire et se préparer au combat à l'épée.

C'était la dernière épreuve et sans doute la plus importante. Ce serait indiscutablement la plus dangereuse. Les armes se prêtaient aisément à des accidents, si quelqu'un voulait en arranger un.

Et quelqu'un n'y manquerait probablement pas. Le premier adversaire à l'épée serait Rehod en personne, et il ne dissimulait pas sa rage chaque fois qu'il regardait Blade.

CHAPITRE VIII

Pour le duel, tout le monde se rapprocha. Blade avait fait une forte impression au cours des premières épreuves. Maintenant, les spectateurs étaient curieux de voir ce qui arriverait quand il affronterait Rehod. Même les sentinelles à drendre se rapprochèrent, autant qu'elles le purent.

Blade avait subi les premiers tests vêtu d'un simple pagne et chaussé de sandales. Pour celui de l'épée, il enfila des bottes, il mit un kilt, un ceinturon et des poignets de force en cuir. Il était armé comme son adversaire d'une épée et aussi d'un sabre, tous deux mouchetés.

Blade alla se placer au milieu du cercle et attendit Rehod. Le baudzi arriva en courant, tête baissée comme un taureau prêt à charger. Il avait d'ailleurs une allure de taureau, avec une tête de moins que Blade mais des épaules encore plus larges. Ses bras étaient presque aussi gros que les cuisses de Blade, ses jambes avaient l'air de troncs d'arbres et entre ses mains énormes le sabre lui-même faisait l'effet d'un jouet d'enfant. Malgré sa masse, Rehod se déplaçait avec agilité, et Blade comprit tout de suite qu'il avait devant lui un homme assez rapide pour tirer tout le profit possible de cette force de taureau.

Ils s'avancèrent l'un vers l'autre. Blade tenait son sabre de la main droite, levé pour frapper de haut en bas, et son épée dans la gauche, prête à le garder ou à frapper d'estoc. Rehod, qui était gaucher, faisait exactement le contraire.

Comme d'habitude quand il voulait prendre la mesure d'un adversaire, Blade laissa Rehod porter le premier assaut. Pendant une minute, ils se tournèrent autour, puis Rehod se rua sur Blade comme un projectile. Tout pour l'attaque, rien pour la défense. Son sabre fendit l'air en sifflant vers la tête de Blade pendant que son épée visait le centre.

Blade para aisément les deux coups. Son sabre se redressa pour écarter celui de Rehod dans un cliquetis retentissant tandis que son épée engageait l'autre. Il essaya de tirer la sienne pour frapper au bas-ventre mais Rehod était trop fort pour ça. Les deux lames se dégagèrent, et les combattants reculèrent chacun d'un pas. Blade comprit que Rehod n'avait mis dans l'attaque qu'une partie de sa force et de sa rapidité ; lui aussi mesurait l'adversaire. Le prochain assaut serait plus difficile à repousser.

Il débuta comme le premier mais plus rapidement et plus violemment. Le choc de la rencontre fit comme un picotement dans le bras de Blade comme s'il avait reçu une décharge électrique. Cette fois, il ne rompit pas après l'assaut mais passa immédiatement à la contre-attaque. Il était temps de voir ce que le boudzi pouvait faire sur la défensive.

Ce fut une offensive basse, à l'épée. Rehod la bloqua avec la sienne et abattit son sabre sur le bras de Blade ; si le coup avait porté, il le lui aurait fracturé. Blade recula juste à temps. Au même instant son sabre décrivit un moulinet et sa pointe toucha l'épaule de Rehod.

Des cris retentirent dans le public, des exclamations de « Premier touché ! ». Rehod ne parut pas remarquer la douleur mais il entendit les cris. Ses traits se convulsèrent en un masque encore plus laid, ce que Blade n'aurait pas cru possible. Puis il se relança à l'assaut, en même temps que Blade.

Les deux hommes se ruèrent l'un sur l'autre sans la moindre défense mais par miracle aucun ne put frapper. Ils ne lâchèrent même pas leurs armes, bien que la collision de front les eût ébranlés tous les deux. Ensuite, le duel ne fut plus qu'un tourbillon sauvage d'attaques et de contre-attaques, de parades et de coups portés presque au hasard. Tous deux sentaient que le premier à lâcher une arme serait certainement vaincu :

Contre tout autre adversaire que Rehod, Blade ne s'en serait pas trop soucié. Les spectateurs ne mettraient pas fin au combat avant qu'il n'y ait un vainqueur évident, bien sûr, mais maintenant ils devraient bien reconnaître que Blade était digne d'être un guerrier des Kargois, même s'il était battu.

Contre Rehod, cependant, perdre le duel risquait de signifier aussi la perte d'un membre ou même de la vie. Cela devenait de plus en plus certain. La rage et la haine montaient chez le boudzi, fulguraient de plus en plus féroce dans ses yeux. Blade savait que s'il trébuchait, Rehod en profiterait pour le tuer. Les observateurs n'auraient pas le temps de l'en empêcher et ne remarqueraient peut-être rien avant qu'il soit trop tard.

Blade pressa donc ses assauts, plus durement et plus rapidement. Il savait à présent que Rehod avait l'avantage de la force physique pure, mais lui-même avait celui de l'agilité. S'il pouvait s'en servir pour porter quelques coups qui affaibliraient un peu l'adversaire...

L'épée et le sabre de Blade volaient et dansaient comme des serpents, aussi vite que des muscles humains pouvaient les manier. En même temps, ils visaient leurs cibles avec une redoutable précision. Coup par coup, Blade commençait à faire subir un châtement.

Encore un coup à l'épaule de Rehod. Un autre au flanc droit, puis au flanc gauche. Deux, rapides, à la cuisse droite qui laissèrent une marque spectaculaire et arrachèrent un grognement de douleur. Blade fit suivre de trois autres assauts contre, la même jambe, le troisième coup frappant carrément le genou. Après cela, Rehod se mit à boiter visiblement.

Ses jambes avaient souffert mais ses bras n'avaient rien perdu de leur force et de leur rapidité. Blade ne pouvait risquer d'attaques plus bas que le genou, sinon il se laisserait trop ouvert à un assaut.

Alors il recommença à travailler les côtes et les épaules de Rehod. Deux fois, il fendit la peau et le sang ruissela en se mêlant à la sueur sur le torse du baudzi. Le reste du temps, il frappait assez fort pour laisser des boursouflures et des bleus remarquables.

Blade encaissait aussi, mais pas très souvent. Il portait quatre ou cinq coups, pour un seul qu'il recevait. À ce train, Rehod devrait bientôt céder ; sa force de taureau avait certainement des limites.

Blade eut vaguement conscience que les cris du cercle de spectateurs se taisaient, aussi totalement que si la terre les avait avalés. Il avait dû se passer quelque chose, pour causer ce silence, mais Blade n'avait pas le temps de regarder. Rien ne l'intéressait d'ailleurs à part Rehod, l'homme à abattre.

Il constata que l'autre se défendait avec une vigueur qui ne tarderait pas à l'épuiser. Il lui vint à l'idée que Rehod tendait peut-être un piège, essayait de l'engager totalement à l'assaut pour le priver de toute défense et lancer alors une offensive désespérée.

Alors Blade commença à se retenir, gardant à chaque assaut quelque chose en réserve, prêt à passer de l'attaque à la défense plus vite que Rehod ne pourrait frapper. Il surveillait aussi de près la protection sur les armes de Rehod. Il ne pouvait en être sûr, mais il avait l'impression que les bandes de cuir commençaient à s'effriter.

Enfin, Rehod repassa à l'assaut, non pas avec la fureur aveugle que Blade attendait mais avec une froide précision et une maîtrise étonnante. À chaque coup, il visait un peu plus haut. Blade fut certain qu'il avait décidé de ses dernières manœuvres, mais il ne perdit pas de temps à tenter de les deviner.

Encore quelques attaques, et Rehod se mit à rompre pas à pas. Il semblait vouloir reprendre haleine. Blade envisagea de forcer sa propre offensive mais se ravisa. Ils se battaient depuis près d'une heure et lui aussi avait besoin de souffler un peu.

Soudain, Rehod revint en force, plus rapidement que jamais. Blade eut à peine le temps de réagir. Rehod recula ensuite d'un bond, en croisant ses deux armes au-dessus de sa tête. D'une torsion du poignet,

il fit glisser l'épée le long du sabre. La bande de cuir s'envola et le soleil fit étinceler la longue lame du sabre, juste avant qu'elle ne s'abatte sur la tête de Blade.

La réaction de Blade fut trop rapide pour l'œil. Son sabre se redressa pour parer le coup en traître tandis que tout son corps pivotait pour passer sous le sabre descendant. La lame nue et la lame émoussée s'entrechoquèrent bruyamment et le sabre de Rehod rabattit celui de Blade vers le sol. Le bord aiguisé siffla à son oreille et lui frôla l'épaule sans la toucher.

Blade se fendit et porta un puissant coup d'épée à l'aine. Rehod poussa un cri et se raidit, paralysé par la douleur. Blade lâcha son sabre et expédia son poing dans le ventre de son adversaire. Le coup plia Rehod en deux et le fit reculer de plusieurs pas. Ses muscles tressautèrent et ses mains se crispèrent pour ne pas lâcher ses armes.

Blade abattit le plat de son épée sur le poignet droit de Rehod, puis il le frappa du tranchant de la main sous le menton. Rehod lâcha ses deux armes, partit à la renverse comme un arbre abattu, atterrit lourdement et resta immobile un moment. Après une minute il gémit, croisa ses bras sur son ventre, roula sur le côté et vomit.

Blade se redressa, lâcha son épée et, tournant le dos à son adversaire vaincu, il marcha vers le cercle de spectateurs.

Il s'aperçut alors que tout le monde s'était rapproché pour assister au duel. Même les sentinelles à drende avaient arrêté leurs montures. Une dizaine d'hommes s'étaient juchés sur des drendes pour mieux voir.

Le seul groupe qui se tenait un peu à l'écart était formé de six guerriers montés. Blade les regarda. Ce n'était pas des sentinelles et ils n'avaient pas été là au début.

L'un d'eux était un homme âgé aux cheveux blancs et à la figure ridée couturée de cicatrices. Il se tenait droit comme une lame, cependant, et avait le regard aussi vif et pénétrant que Paor.

Un des cavaliers, très jeune, lui ressemblait assez pour être son fils. Les quatre autres étaient des guerriers, tous aussi musclés que Rehod et à l'aspect aussi féroce. En plus des armes et des vêtements habituels chacun portait un baudrier de cuir bleu.

Paor accourut vers Blade avec un sourire aussi large que sa figure.

— Blade, mon ami, tu as ta place dans les chants des Kargois et dans la mémoire de tous ceux qui t'ont vu, même si tu tombais mort à cet instant ! Tu as parfaitement jugé la trahison de Rehod et tu y as répondu d'une manière qui ne sera pas oubliée de sitôt !

— J'espère que Rehod s'en souviendra aussi, répondit Blade en riant.

— Certainement, assura Paor puis il regarda l'homme qui se tordait de douleur sur le sol et son sourire s'effaça. Il ne va pas mourir, dis-moi ?

— Non.

Paor fronça les sourcils.

— Il aurait mieux valu le tuer, murmura-t-il. Tu en avais le droit. Maintenant tu l'as humilié mais tu lui as laissé la vie. Il sera un ennemi encore plus dangereux, même s'il a moins d'amis.

Paor avait sans doute raison mais il était trop tard, maintenant, et Blade n'avait jamais aimé tuer quand il y avait des moyens moins définitifs de résoudre un problème.

— Maintenant, reprit Paor, je dois t'amener devant Adroon, le Grand Baudzi des Kargois. Il t'a vu combattre et il a déclaré que tu ne serais pas davantage mis à l'épreuve, que tu serais immédiatement accueilli dans les rangs des guerriers de la Tribu Rouge.

Il désignait le petit groupe de cavaliers et le vieillard au milieu leva une main pour faire signe à Blade d'approcher.

CHAPITRE IX

Adroon, Grand Baudzi des Kargois, remit à Blade deux épées et lui déclara :

— Ces épées seront à toi jusqu'à ce que la dernière goutte de sang s'écoule de ton corps dans la bataille contre les ennemis des Kargois. Ensuite, elles reposeront sous la terre avec tes ossements.

— Je suis honoré, répondit Blade en s'inclinant très bas.

Il aurait été sinon plus honoré mais beaucoup plus heureux si Adroon lui avait remis une belle côte de drende rôtie. Pour le moment, il avait davantage besoin d'un repas que d'armes.

Heureusement, c'était la fin de la cérémonie. Adroon repartit pour le camp avec son escorte. Les autres spectateurs enfourchèrent leurs drendes. Quelques amis de Rehod le ramassèrent et le jetèrent sur le dos de son drende comme un sac de pommes de terre. Paor amena une monture à Blade, et tout le monde retourna au camp.

Ils y trouvèrent une foule de gens furieusement affairés. Certains abattaient des drendes, d'autres les dépeçaient, d'autres encore faisaient rôtir la viande sur des broches de trois mètres. Des travailleurs tiraient des tentes des chariots et les dressaient tout autour du grand cercle. Des groupes de femmes déchargeaient du matériel et le portaient dans les tentes aussi vite qu'elles étaient dressées. Paor rit de l'étonnement de Blade.

— Non, nous n'abandonnons pas les chariots pour faire le reste de la route à pied. Adroon a décidé que les trois tribus allaient rester quelques jours de plus où elles sont. Ici l'herbe est bonne et abondante, alors les drendes vont prendre des forces. Et puis au-delà, nous devons longer la mer. Pendant que nous attendons ici, des éclaireurs doivent aller en reconnaissance pour voir ce qu'il y a au bord de l'eau.

Blade ne fit pas attention à grand-chose, avant de pouvoir enfin, s'asseoir avec d'autres guerriers autour d'un feu, un gobelet de kaum dans une main et un grand pavé de viande rôtie fumante de l'autre. Le kaum était amer et fort, et la fumée des feux de bouse donnait à la viande une saveur particulière. Affamé comme il l'était, elle était meilleure que tout ce qu'il avait mangé dans les plus grands restaurants de Londres.

Il but encore un gobelet de kaum, dévora encore deux portions de

viande et essuya dans l'herbe ses mains enduites de graisse. Les autres guerriers, voyant qu'il avait fini, commencèrent à lui poser des questions.

Ils continuèrent de l'interroger jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de viande ni de kaum, que le feu meure dans un mince filet de fumée et que les couleurs flamboyantes du couchant se déploient dans le ciel.

Ils lui posèrent des questions sur lui-même, sur son voyage, sur l'Angleterre, sur son duel avec Rehod, et sur mille autres choses. Heureusement, Blade avait la tête claire maintenant que son estomac était plein et il avait depuis longtemps maîtrisé l'art de débiter des mensonges plausibles sans perdre son sérieux. Il put donner des réponses vraisemblables à presque toutes les questions.

Il se sentait aussi à l'aise et en sécurité qu'il pouvait l'espérer dans quelque dimension que ce fût. Sa propre adresse lui avait valu une place sûre chez les Kargois. Il avait eu aussi la chance de rencontrer Paor, qui était avisé, honnête et populaire, et de vaincre Rehod, qui avait mauvais caractère, l'esprit étroit, et de nombreux ennemis.

Finalement, Blade fut à court de récits d'aventures et d'ailleurs, la plupart des hommes étaient à présent trop ivres ou ensommeillés pour l'écouter, et même pour remarquer qu'il se levait discrètement et disparaissait dans la nuit.

Blade se dirigea vers la tente qu'on avait dressée pour lui. En général, seuls les baudzis et six ou sept des guerriers les plus distingués avaient droit à ce traitement de faveur. La tente était une manière de l'honorer.

Elle était petite, de celles qu'utilisaient les éclaireurs qui portaient en avant-garde, et située un peu à l'écart. Il faisait très sombre et Blade faillit trébucher tous les trois mètres sur des dormeurs ou des couples bienheureusement enlacés. Il trébucha tout à fait quand il se prit les pieds dans la corde de cuir de drende maintenant un des côtés de la tente. Il reprit son équilibre mais, ce faisant, il fit basculer le poteau central. La tente s'abattit lourdement.

Sous l'amas de cuir, une voix de femme retentit, injuriant joyeusement et sans vergogne quiconque l'avait ensevelie là-dessous. Elle lui souhaitait de tomber de tout son long dans de la bouse de drende fraîche et d'être piqué sur tout le corps par les mouches-épines. Blade l'écouta un moment, en souriant dans l'ombre. Il n'était pas particulièrement surpris de trouver une femme dans sa tente et il avait hâte de faire sa connaissance.

Il se baissa, souleva d'une main la tente renversée et tâtonna de l'autre à l'intérieur. Ses doigts se refermèrent sur une épaule nue, provoquant un petit miaulement de protestation. Il resserra son

étrainte. Couvert de nouvelles injures, il traîna la femme jusqu'à ce qu'il puisse la saisir à deux mains et la mettre debout.

Même dans la nuit, il put voir qu'elle était jeune et jolie. Elle ne portait absolument rien, à part une tresse de cuir autour des hanches. Un visage étroit encadré de longs cheveux noirs, de grands yeux expressifs, un nez un peu trop pointu. Des seins fermes, haut perchés, presque trop gros pour le corps menu. Des jambes parfaites et de petits pieds aux longs orteils qui se recroquevillaient de gêne ou de peur. Les guerriers Kargois avaient la fâcheuse habitude de battre les femmes qui leur déplaisaient ou leur désobéissaient. Elle n'avait aucune raison de penser que ce nouveau guerrier venu d'Angleterre serait différent.

Blade lui prit le menton et lui souleva la tête. Puis il sourit.

— Tu devrais baisser la voix, si tu ne veux pas que toute la Tribu Rouge sache que le guerrier anglais a une femme qui bourdonne comme une abeille.

— Qu'est-ce que c'est, une abeille ?

— Un petit insecte volant d'Angleterre. Comme la mouche-épine, elle pique douloureusement et fait beaucoup de bruit. Elle fabrique aussi un liquide sucré, appelé miel. Comment t'appelles-tu ?

— Naula. Et toi ?

Elle parlait calmement et avait cessé de se tortiller. C'était une jeune personne qui ne restait pas longtemps effrayée. Blade se demanda si on la lui donnait parce que les autres guerriers l'avaient trouvée impossible à mater.

— Blade, dit-il en lui lâchant le menton pour lui caresser le dos et la prendre par la taille. Alors, Naula, vas-tu me montrer si, comme l'abeille d'Angleterre, tu peux aussi donner de la douceur ?

Elle hocha la tête et commença à redresser la tente.

Dessous, il y avait très peu de place et encore moins de clarté. Blade dut s'accroupir pour ôter ses bottes et son kilt. Il entendit dans l'ombre un frôlement de cuir glissant sur de la peau alors que Naula se dépouillait de son semblant de vêtement. Puis deux bras minces l'enlacèrent par-derrière et deux seins fermes aux pointes dures se plaquèrent contre son dos.

Il essaya de se retourner mais Naula rit et resta sur son dos en le laissant tâtonner pour la saisir. Finalement, Blade se mit à rire, elle le lâcha et tomba par terre. Dans l'obscurité, leurs mains se cherchèrent, s'accrochèrent, et leurs corps se réunirent.

Ce fut une union rapide et violente mais qui les emplit tous deux d'un immense ravissement, d'un plaisir presque insoutenable. Naula frémit, puis elle ondula, puis elle se tordit sauvagement. Elle leva les

jambes, ses genoux serrèrent les côtes de Blade, ses pieds lui martelèrent les fesses, ses mains lui claquèrent et griffèrent le dos. Un flot continu de gémissements et de petits cris déferla sur les oreilles de Blade quand il courba la tête pour caresser de ses lèvres la bouche de Naula, ses yeux, ses oreilles, sa gorge, ses seins aux mamelons dardés.

Il se perdit dans la douce chaleur de Naula qui semblait s'approfondir d'instant en instant. Il s'abandonna à sa propre brûlure, qui se répandait dans tout son bas-ventre en ondes de plaisir et de douleur. Il se jeta dans une lutte pour la maîtrise de soi dont la fin était inévitable. Bientôt Naula le reprit en elle, il l'attira sur lui une troisième fois et ce fut seulement après cela qu'ils s'endormirent.

Naula sombra dans un sommeil lourd, comme assommée, ses longs cheveux traînant sur le torse de Blade tandis qu'il gardait un sein dans sa main. De temps en temps, elle laissait échapper de petits soupirs d'aise. Ils ne purent empêcher Blade de dormir, cependant. Il était trop délicieusement fatigué.

Au moment de s'endormir, il se demanda vaguement s'il venait de subir une autre épreuve comme guerrier des Kargois. Dans ce cas, il devait avoir passé haut la main à en juger par l'expression de Naula.

CHAPITRE X

Blade fut réveillé par des cris, des hurlements, un bruit de pas précipités. Pendant quelques secondes, il se demanda si tout ce bruit venait de Naula, revivant en rêve leur passion. Puis il se réveilla tout à fait, avec assez de présence d'esprit pour ne pas se lever d'un bond et abattre encore la tente. Saisissant son épée, il alla à quatre pattes à l'entrée et regarda dehors.

Des ombres s'enfuyaient en courant dans toutes les directions. Certaines trébuchaient et tombaient. Il entendit des cris de rage et de terreur, de douleur, le claquement vibrant des cordes d'arcs, le mugissement affolé de centaines de drendes. Il eut l'impression que toute la Tribu Rouge était frappée de folie.

Puis il distingua un vague mouvement au-dessus de lui et leva les yeux. Une espèce de créature aux ailes de chauve-souris planait dans la nuit, une ombre de cauchemar. Quand elle passa dans la clarté d'un feu, ce fut encore pire. Ni oiseau ni chauve-souris, le monstre volant associait les plus affreux aspects des deux, en vingt fois plus grand. L'oiseau-chauve-souris se fondit dans la nuit. Blade entendit le claquement des immenses ailes qui se repliaient et un cri à glacer le sang quand la créature fondit sur une victime.

Tout un vol passa, trop haut pour compter les monstres. Des flèches sifflèrent vers eux, et Blade jura. En tirant ainsi au hasard, dans la panique, les archers allaient tuer ou blesser quelqu'un sans atteindre leurs cibles.

Deux autres créatures passèrent assez bas dans la lueur du feu. Cette fois, des archers à la tête plus froide les attendirent. Blade perçut le bruit mat des flèches pénétrant dans les ailes semblables à du cuir. Une autre rebondit contre un ventre écailleux. Les oiseaux chauves-souris continuèrent de voler, sans faire attention aux flèches. Ils disparurent dans l'obscurité, et de nouveaux hurlements retentirent quand ils plongèrent à l'attaque.

Ces créatures pouvaient voir et frapper dans les ténèbres totales, alors comment s'en défendre ? Blade n'en savait rien mais il savait que personne ne pourrait faire grand-chose contre elles à moins d'être soi-même dans l'obscurité quand elles frappaient.

Il prit son sabre et comprit soudain qu'il lui faudrait une arme encore plus longue. Naula sortit sa tête de la tente.

— Rentre là-dessous et restes-y ! cria Blade en tendant la main vers le poteau central.

Il l'arracha au sol, et la tente s'abattit sur Naula. Les oiseaux-chauves-souris voyaient peut-être dans le noir comme des chats mais ils ne pourraient guère voir à travers du cuir épais.

Blade courut parmi des femmes et des enfants paralysés par la peur, tassés sur le sol, et bondit par-dessus le corps d'un guerrier couché sur le dos avec une flèche en pleine poitrine. Il laissa derrière lui les dernières lueurs du feu, perçut dans les airs un curieux gazouillement et se retourna alors qu'une des créatures descendait vers lui.

Blade tint fermement son poteau à deux mains, deux mètres cinquante de bois solide, et le balança comme un champion de cricket. Il atteignit le côté de la longue tête effilée, et le crâne mince de la créature éclata. Elle tournoya dans les airs et tomba lourdement sur Blade. Il eut tout juste le temps de l'éviter puis il sauta dessus à pieds joints. Des os fragiles craquèrent, les deux ailes de trois mètres battirent, frémirent et ne bougèrent plus. Blade bondit du cadavre et se tourna pour parer l'attaque suivante.

Des cris de guerre venaient maintenant s'ajouter au vacarme. Les Kargois commençaient à riposter, en combattants aguerris qu'ils étaient. Un autre oiseau-chauve-souris fonça sur Blade mais se détourna au dernier moment en voyant passer un drende affolé. L'animal galopait droit devant lui en mugissant lamentablement, piétinant femmes et enfants dans sa panique. Un oiseau-chauve-souris était perché sur son dos, les serres profondément enfoncées, le long bec crochu déchirant des lambeaux de chair. Blade dut faire un saut de côté avant d'affronter un nouvel ennemi.

Cette fois, il eut le temps de frapper avec la précision d'un chirurgien et l'habileté entraînée d'un exécuter. *Crac !* Le poteau de tente frappa la gorge du monstre, le stoppant net dans les airs. Il tomba. *Crac !* Le long piquet s'abattit sur le cou. *Crac !* Il lui fracassa le crâne. La créature mourut sans un cri ni un spasme.

Une troisième le prenait pour cible. Celle-ci était ralentie par deux flèches qui avaient réussi à trouver des points faibles dans sa carapace. Blade resta fermement planté et la repoussa avec l'extrémité de son poteau. Le bec claqua à quelques centimètres de son nez et les serres se tendirent vers son ventre. Mais Blade avait mis toutes ses forces dans sa poussée. Des côtes et des organes internes cédèrent et un autre cadavre s'étala à ses pieds.

Certains oiseaux-chauves-souris manquaient leur cible et s'envolaient chercher une proie ailleurs. Tous ceux qui attaquaient se heurtaient au poteau de Blade, et tous ceux qui le heurtaient

mouraient. Les cadavres s'entassaient tout autour de lui, dans un cercle sanglant.

Au bout d'un moment, Blade s'aperçut que certaines des créatures se détournaient de lui et de son carnage. Encore un moment, et le vacarme s'atténua. Finalement, des guerriers surgirent de la nuit pour venir regarder bouche bée Blade et son cercle de cadavres. L'attaque des oiseaux-chauves-souris était terminée, du moins pour cette nuit.

Quand les guerriers se pressèrent autour de lui, il examina son poteau. Il était couvert de sang, de peau et d'écailles. Sous la couche poisseuse, il sentait des fêlures. Encore quelques coups et le bois se serait cassé, ne le laissant pas mieux armé que les Kargois.

Ils se bousculèrent pour lui assener des claques dans le dos et l'assourdir de félicitations, en faisant tant de bruit qu'il ne put même pas demander ce qui s'était passé ailleurs dans le camp, dans l'obscurité, les cris et les mugissements.

Le jour se levait quand on put savoir ce qui était réellement arrivé. Paor vint le raconter encore plus tard à Blade.

C'était un récit tragique. Au moins deux cents Kargois étaient morts ou blessés et parmi eux le fils d'Adroon, le Grand Baudzi, qui gisait le ventre ouvert par des serres et ne survivrait pas deux jours à sa blessure. Autant de drendes avaient été tués ou si grièvement blessés qu'ils ne pouvaient servir qu'à la boucherie.

Certes, plus de trois cents des oiseaux-chauves-souris avaient trouvé la mort aussi, au moins quarante de la main de Blade, mais bien plus du double avaient attaqué et s'étaient envolés sains et saufs.

Blade écouta tout cela avec rage et fut plus furieux encore en apprenant que Rehod avait tué plus de vingt créatures, certaines avec ses mains nues. Voilà que le baudzi arrogant avait fait quelque chose pour que le peuple oublie sa félonie dans le duel !

Plus Blade songeait à ce que Paor lui avait raconté, plus il soupçonnait qu'il y avait eu, dans cette attaque, de l'organisation et même de l'intelligence. Il se demanda si ces créatures elles-mêmes étaient tant soit peu intelligentes, mais il avait du mal à le croire. Le cerveau dans ce crâne étroit était bien trop petit.

Alors, s'il y avait une intelligence ou une direction et si elle ne venait pas des créatures elles-mêmes, d'où venait-elle ? Il se promit d'observer plus attentivement la prochaine attaque.

En attendant, il se mit immédiatement au travail. Avec son épée, il trancha systématiquement le bec et les serres des oiseaux-chauves-souris morts. Quand il eut fini, il découpa les immenses ailes épaisses et les tendons. Finalement, il prit un poteau de tente intact et attacha au bout un bec crochu acéré comme un rasoir, avec des lanières de

tendons. Paor l'observa dans un silence poli, jusqu'à ce qu'il ait fini.

— Qu'est-ce que tu fais, Blade ?

Blade prit son arme et décrivit un moulinet au-dessus de sa tête. Puis il frappa avec force. Le bec siffla dans les airs et Paor recula prudemment.

— J'ai tué beaucoup de ces monstres cette nuit, la plupart avec un piquet de tente. J'en aurais tué encore plus si j'avais eu quelque chose de tranchant au bout de ce piquet.

— Je vois.

Paor se baissa et ramassa une des serres et un bec.

— Je peux les prendre ? demanda-t-il.

— Certainement, mais je te conseille de les fixer à autre chose qu'un poteau de tente. Si les guerriers des Kargois les prennent tous pour tuer les oiseaux-chauves-souris, alors les tentes tomberont sur les femmes et les enfants.

CHAPITRE XI

Blade passa la journée à s'entraîner avec son arme improvisée et à découper d'autres oiseaux-chauves-souris. Vers midi, il vit Paor faire sa ronde avec un poteau armé. Dans l'après-midi, d'autres guerriers vinrent ramasser des becs et des serres pendant que leurs camarades découpaient aussi des créatures. Le soir, la moitié des piquets de tente de réserve avaient été emportés pour en faire des armes. Cette nuit-là, une centaine de guerriers montèrent la garde mais il n'y eut pas d'attaque.

Le lendemain matin, une équipe partit dans la forêt couper des branches et abattre de jeunes arbres, pour en faire des armes. Dans l'après-midi, Paor découvrit qu'il était plus efficace encore de fixer au bout d'une perche un morceau de métal aiguisé ; en somme, il inventait la pique. Les forgerons eurent soudain fort à faire pour répondre à la demande de pointes en fer.

Tout le monde eut l'occasion d'essayer ses nouvelles armes, cette nuit-là. Les oiseaux chauves-souris revinrent, deux fois plus nombreux. Blade, en les observant, détecta nettement une certaine direction et une coordination dans leur attaque. Ils visaient tous des points faibles, soigneusement choisis. Ils retenaient aussi ce que, l'on ne pouvait appeler qu'une réserve.

Les guerriers de la Tribu Rouge n'avaient que faire de cela. Ils se lancèrent dans l'action avec une sombre détermination pour venger leurs camarades et protéger les femmes et les troupeaux. Certains moururent, mais la plupart tuèrent et continuèrent de tuer jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'oiseaux-chauves-souris à abattre. Des archers montés trottaient parmi les drendes, l'arc au poing. Ils ne pouvaient toujours pas toucher les créatures en l'air mais ils pouvaient leur décocher des flèches quand elles se perchaient sur le dos d'un drende avant qu'elles ne fassent trop de mal. Les femmes et les enfants restaient à l'abri sous les tentes et dans les chariots.

Quand le soleil se leva, il y avait des Kargois morts sur le sol mais beaucoup plus de cadavres d'assaillants. Il y en avait tant que la moitié des guerriers auraient pu se fabriquer des armes avec le bec et les serres de leurs victimes, si Paor ne leur avait pas montré les avantages de la pointe de métal.

Ensuite, plus personne ne s'attendit à une attaque prochaine. Les éclaireurs envoyés vers la côte revinrent annoncer que les trois tribus

devraient se former en une seule colonne pour passer le long de la mer. Les montagnes, devant eux, descendaient presque au bord de l'eau et s'étendaient très loin vers l'intérieur, sans aucun col que pourraient franchir les chariots.

Les drendes avaient engraisé dans les bons pâturages. Il y avait plusieurs semaines de vivres dans les chariots et le long de la côte il y aurait du poisson et du gibier. Les éclaireurs rapportèrent la présence de nombreux oiseaux et de grands troupeaux de ces espèces de sangliers que Blade avait vus dans la forêt. Le mieux était donc d'aller de l'avant.

La nouvelle attaque ne surprit pas Blade dans son sommeil, bien qu'elle eût lieu en pleine nuit, comme celle des oiseaux-chauves-souris. Il était couché à côté de Naula dans une tente, à huit cents mètres du bord de l'eau. Ils venaient de faire l'amour mais ni l'un ni l'autre n'était assez épuisé pour avoir envie de dormir. Ils échangeaient des caresses, en attendant le renouveau du désir.

Soudain, un rugissement sifflant déchira le silence de la nuit. Blade rejeta les fourrures et commença à se lever. La main caressante de Naula resta suspendue en l'air. D'autres rugissements répondirent au premier, trop nombreux pour les compter, se confondant en une monstrueuse cacophonie qui martela les oreilles de Blade comme des poings. Une centaine d'énormes chaudières semblaient laisser échapper leur vapeur en même temps.

Blade tira Naula d'une main et ramassa ses vêtements de l'autre.

— Habille-toi et suis-moi, ordonna-t-il en se baissant pour prendre ses armes.

En entraînant Naula dans l'obscurité, Blade était tout armé : les deux épées, deux lances, un couteau, un arc, un carquois. Il ne portait qu'un pagne de cuir matelassé et un poignet de force en cuir au bras droit. Ce soir, des vêtements seraient plus une gêne qu'une protection.

Dans la nuit, la terreur fondait sur les Kargois, la terreur sous forme de masses énormes, près de vingt mètres de chair, qui sifflaient et rugissaient, qui faisaient trembler la terre sous leur poids et qui avançaient posément. Un coup d'œil vers la mer apprit à Blade que plus de cent de ces gigantesques reptiles se dirigeaient vers le camp, formant une colonne large de plus d'un kilomètre, comme une marée montante de carapaces blindées. Derrière le premier rang, il distingua vaguement des plaques d'écume tandis que d'autres créatures pataugeaient en abordant.

La peur régnait dans le camp, mais pas la panique. De la rangée de tentes plus proche de la mer, des femmes surgissaient en courant vers

le cercle de chariots, portant des bébés en larmes ou traînant des enfants par la main. Blade savait que les bêtes surgissant de la mer pourraient en faire du petit bois, mais n'importe quel abri valait mieux que rien.

Pendant ce temps, les guerriers se précipitaient vers les reptiles en brandissant des épées et des lances. Les artisans couraient avec eux armés de haches et de marteaux et même les travailleurs avec des broches et des bûches.

C'était un acte de courage magnifique mais Blade savait qu'il en faudrait bien plus. Chaque reptile avait l'air trop fort pour être attaqué follement ou impétueusement et ils étaient bien trop nombreux.

Trop de guerriers mourraient sous leurs dents et leurs griffes, piétinés ou renversés par des coups de queue.

Qui – ou quoi – voulait qu'il en soit ainsi ? Il y avait sûrement quelqu'un, Blade en était maintenant certain. Il ne pouvait imaginer de cause naturelle à un tel assaut. Les reptiles marins pouvaient se réunir en grand nombre, sans doute, à cause d'une abondance soudaine de nourriture dans un endroit donné. Il ne les voyait pas envahir la terre pour attaquer des hommes ou leur bétail et, surtout, il n'imaginait pas comment ils pourraient venir en rangs serrés, aussi raides que des gardes à la parade.

Des guerriers montés galopèrent pour rejoindre leurs camarades, des flèches sifflaient vers la ruée ennemie. Dans la nuit, les archers surexcités visaient mal. Blade vit un guerrier tomber de sa selle, serrant à deux mains sa cuisse transpercée.

Naula se cramponnait toujours à lui. Il lui claqua les fesses et la poussa vers les chariots. Elle le regarda, les yeux écarquillés de peur, pour lui plus que pour elle, et se mit à courir. Blade zigzagua dans la mêlée, attrapa les rênes du drende sans cavalier et sauta sur son dos. Puis, sans lâcher les rênes, il ramena ses pieds sous lui et se mit debout sur la selle.

Il pouvait maintenant voir la bataille, la collision entre les premiers lourds reptiles et les hommes. Une tête surmontée d'une crête se dressa avec une silhouette gigotante entre ses longs crocs ruisselant de sang. Deux autres guerriers furent fauchés par le coup d'une queue épaisse d'un mètre et longue de quinze. Puis les hommes s'écartèrent, et deux des trois premières bêtes continuèrent d'avancer. La troisième resta sur place, à genoux et entourée de six guerriers qui frappaient aux yeux et cherchaient des points faibles dans la carapace. Six autres se tordaient faiblement sur le sol ou se traînaient tant bien que mal vers un abri. L'un d'eux gisait sur le dos, les deux mains plaquées sur son bas-ventre, tout courage oublié et perdant ses dernières forces dans un long hurlement de douleur.

Les maîtres des bêtes les avaient non seulement formées en une ligne précise anormale pour leur attaque mais semblaient aussi leur avoir inculqué une férocité insolite. Une demi-douzaine de guerriers blessés ou morts pour chaque créature tuée, ce serait la fin des Kargois.

La lune s'était levée, brillante, et la vue de Blade portait sur toute la ligne d'assaut et le long de la plage. Il comptait plus de deux cents reptiles, de plusieurs espèces différentes mais tous énormes, tous plus hideux les uns que les autres, tous avançant posément vers lui en repoussant les guerriers. Ça et là, une des bêtes mourait sous l'acier des Kargois, mais elles étaient bien peu nombreuses à succomber.

Au moins il n'en surgissait plus de la mer. Cette cohorte n'était pas infinie. Blade savait maintenant ce qu'il fallait faire contre cette attaque. Il emplît d'air ses poumons et rugit d'une voix terrible :

— Holà, Kargois ! Écoutez ! Écoutez et apprenez à résister à ces monstres comme vous avez résisté aux créatures volantes !

Quand il le voulait, Richard Blade pouvait se faire entendre dans l'explosion d'un dépôt de munitions. Sa voix porta presque à l'autre bout du champ de bataille. Des hommes se retournèrent, et même quelques reptiles relevèrent la tête, ahuris par ce bruit singulier.

— Formez des rangs, deux ou trois larges rangs en travers du champ ! Pointez vos lances vers les bêtes ! Restez fermes, ne laissez rien vous déplacer sinon la mort ! Tenez bon et laissez les archers viser les yeux. Ensuite, frappez à l'épée, à la hache, quand elles seront aveugles, frappez !

Blade continua de glapir ses instructions, jusqu'à devenir aphone, jusqu'à n'avoir plus de souffle, jusqu'à ce qu'il constate qu'il avait été entendu. Dix, vingt, trente guerriers se rassemblaient et se déployaient. Il en vit d'autres accourir de l'arrière ou des flancs pour former bientôt trois rangs massifs, qui s'allongèrent et commencèrent à faire leur effet.

En trouvant cette barrière devant eux, les reptiles marins ralentissaient. Parfois ils s'arrêtaient, et reculaient même, en sentant une dizaine de pointes d'acier leur piquer le museau, les yeux, la gueule béante. D'autres continuaient d'avancer en claquant plus féroce ment des mâchoires. Entourés de guerriers, ils ne duraient pas longtemps. Il y avait toujours quelqu'un pour frapper quand une bête s'arrêtait. Les hommes s'attaquaient au crâne, au cerveau, par les yeux et la gueule ouverte. Ils frappaient par-dessous, au ventre, perçant les écailles moins épaisses. Ils frappaient au cou, aux flancs, aux pattes et même sous la queue.

Blade se dit qu'il était temps de se jeter dans la bataille. Il avait

fait tout ce qu'il avait pu du haut de son drendre en hurlant des ordres. D'ailleurs, il n'avait plus de voix.

Plusieurs guerriers le reconnurent et l'acclamèrent, exhibant des dents éblouissantes dans des figures maculées de sang. Plus loin, un autre reptile chargeait. Quand les lances se levèrent en position, il ralentit mais ne s'arrêta pas. Un guerrier rompit les rangs pour s'élancer et frapper aux yeux. La tête hideuse se balança de côté et le jeta à terre. L'homme était indemne et avant que les mâchoires se referment sur lui, il roula de côté, se releva d'un bond et repartit à l'assaut. Blade courut le rejoindre.

Pour savoir ensuite ce qu'il avait fait, Blade dut l'entendre de la bouche des autres, qui avaient tout vu en s'émerveillant. Il ne sut jamais si ce qu'ils racontaient était vrai ou enjolivé pour faire de lui un héros.

Les Kargois disaient qu'il avait tué de sa main sept reptiles, aidé d'autres guerriers à en tuer cinq, et repoussé plus d'une dizaine dans la mer. Il voulait bien les croire. Indiscutablement, une fois qu'il reprit conscience du monde autour de lui, toutes ses armes étaient émoussées, il n'en pouvait plus, il avait mal partout et une soif atroce, il était couvert de sang de la tête aux pieds.

Il hésitait davantage à croire qu'il avait étranglé une des bêtes avec ses seules mains et qu'il en avait soulevé une de terre pour la faire retomber sur la tête et lui briser le cou. D'autres exploits étaient encore moins croyables. En revanche, on pouvait croire à la victoire des Kargois. Elle était même certaine.

À part une douzaine environ qui avaient pu repartir vers le large, tous les reptiles, plus de deux cents, étaient morts. Mais aussi trois cents guerriers et une centaine de femmes et d'enfants, cent drendes et un millier d'autres s'étaient dispersés dans toute la campagne, pris de panique. Vingt chariots avaient été complètement détruits. L'idée des lignes de Blade n'avait pas empêché de lourdes pertes mais elle avait certainement évité une catastrophe.

Les drendes furent rattrapés et attelés ; un par un, les chariots rompirent le cercle et partirent vers le sud. Blade se baigna dans la mer et monta dans son chariot, tout à fait ravi qu'on ne lui demande pas de conseils pour le moment. La seule chose qu'il aurait pu dire, les Kargois la faisaient déjà... ils fuyaient. Il s'endormit la tête sur les genoux de Naula alors que le chariot s'ébranlait en grinçant.

CHAPITRE XII

Dans l'après-midi, Blade partit avec les éclaireurs. Ils se déployèrent en une longue ligne transversale de huit kilomètres, devant les chariots, Blade du côté de la mer.

Les éclaireurs qui le flanquaient gardaient un œil sur l'intérieur des terrés et l'autre vers l'eau, guettant ce qui pourrait en sortir. Heureusement, les reptiles marins comme les oiseaux-chauves-souris semblaient être des créatures de la nuit. À un moment donné Blade vit une tête et un dos sombre émerger à quelques centaines de mètres au large et replonger au bout d'une minute ou deux. Autrement, la mer scintillait au soleil, couverte de crêtes blanches soulevées par un vent vif. Les vagues venaient doucement mourir sur la plage, en toute innocence. Pourtant, les reptiles étaient toujours là-bas, et aussi leurs maîtres. Ils reviendraient, Blade en était sûr.

Les Kargois installèrent leur camp à la fin de la journée, sous les couleurs flamboyantes du couchant alors que les ombres s'allongeaient sur l'herbe piétinée, tout contre les contreforts des montagnes et aussi loin que possible de la mer. Les chariots des trois tribus se formèrent en un triple cercle immense et tous les guerriers prirent position entre le camp et l'eau. À part eux, personne ne quitta les chariots. Aucune tente ne fut dressée, aucun feu allumé.

Cette nuit-là, personne ne dormit, sinon d'épuisement. Cette vigilance fut inutile. Rien ne sortit de l'eau, rien ne descendit du ciel.

À l'aube, Blade retourna vers le champ de bataille. Il aurait préféré y aller seul mais ce n'était pas possible. Dès qu'il l'annonça, Paor insista pour l'accompagner. Puis Naula jura qu'elle viendrait aussi partager ses périls. Plusieurs autres guerriers jugèrent immédiatement qu'ils auraient honte si une femme allait où ils n'osaient s'aventurer. Finalement, Blade partit à la tête de cinquante guerriers.

Cela faisait beaucoup trop de témoins pour ce qu'il projetait. Jusqu'à présent, personne chez les Kargois ne se doutait que les attaques des oiseaux-chauves-souris et des reptiles marins étaient autre chose qu'un monstrueux phénomène de la nature, comme les volcans ou la montée des eaux. Blade tenait à les laisser le plus longtemps possible dans l'ignorance. Il soupçonnait que même le grand courage des Kargois ne survivrait pas à l'annonce que ces bêtes étaient *dirigées* par une intelligence inconnue supérieure à la leur. Il se

doutait aussi que si des guerriers comme Paor regardaient à quoi il se livrait sur le champ de bataille, ils commenceraient à se demander ce qu'il cherchait et poseraient des questions auxquelles il ne pourrait répondre.

Il put tout de même utiliser son escorte importune en se faisant aider pour dépecer les reptiles morts. Au début, les guerriers renâclèrent à l'idée de couper en morceaux deux mille tonnes de corps déjà en putréfaction sous le chaud soleil. L'odeur seule planait sur la plage comme un brouillard.

Blade négligea les protestations et les hésitations. Paor, Naula, quelques intrépides et lui se déshabillèrent, dégainèrent les épées et se mirent au travail. Après avoir encore un peu hésité, les autres se joignirent à eux, à part ceux qui montaient la garde. Ils ne pouvaient refuser d'imiter le héros Blade ni d'aller où allait la femme de Blade.

Le travail était tout aussi macabre qu'il s'y attendait. Il fut heureux de n'avoir pas déjeuné. La plupart des guerriers n'avaient pas l'estomac aussi solide que lui. Il les plaignait mais n'était pas mécontent de les voir abandonner un par un. Il restait bien assez de mains pour le travail nécessaire et moins d'yeux pour l'observer.

Il fut bientôt évident que les reptiles pouvaient être utiles à bien des choses. Leur carapace écailleuse faisait d'excellentes armures, des boucliers et des casques, lourds, puants et chauds, mais plus résistants que du cuir bouilli et presque autant que des cottes de mailles. Leurs os étaient de toutes formes et de toutes tailles, depuis les petits qui pouvaient être taillés en boutons jusqu'aux grands qui feraient de bons manches de haches, et aux côtes, aussi hautes qu'un homme, qui serviraient de charpentes pour des huttes, si jamais les Kargois avaient l'occasion d'en construire.

Les griffes et les dents feraient d'excellentes pointes de flèches et de lances, pas aussi dures que du métal mais faciles à remplacer et assez acérées pour avoir raison d'un adversaire humain. Les organes internes étaient déjà trop putréfiés pour être utilisables mais, prélevés sur une bête fraîchement tuée, bien nettoyés et tannés au soleil, ils deviendraient de bonnes sacoches et des outres solides.

Blade tailla et trancha, sonda et tira, s'éclaboussa des pieds à la tête de sang et d'ordure jusqu'à ce qu'il ait l'air d'un déchet sur le carrelage d'une boucherie. Même si les autres ne l'avaient pas quitté de l'œil un instant, ils n'auraient rien vu de suspect. Il fouilla de plus en plus profondément dans les corps en décomposition, sans rien trouver qui n'aurait pas dû être présent chez une bête normale.

Finalement, Blade demanda à tout le monde de s'écarter et de le laisser seul un moment. C'était l'usage chez les Anglais, dit-il, d'offrir le cerveau d'un animal tué, en sacrifice à la Sagesse Terrestre. Seul un

guerrier d'Angleterre avait le droit d'assister au sacrifice.

Les quelques guerriers encore debout ne demandèrent pas mieux que de le quitter, par respect pour ses coutumes et par grand désir de s'éloigner des charognes puantes. Il n'y eut aucun regard curieux quand Blade s'attaqua au crâne du reptile le plus intact. C'était l'endroit le plus probable, pour trouver une trace de l'intelligence qui pouvait animer ces bêtes.

Il examina de près la peau épaisse de l'énorme crâne. Toute cicatrice, toute bosse anormale pourrait apporter un indice. Il regarda jusqu'à en avoir les larmes aux yeux et les doigts à vif à force de tâter les écailles. Il ne trouva qu'une bande longue d'une trentaine de centimètres et large de cinq ou six, où la peau semblait un peu plus lisse qu'ailleurs. Cela pouvait être la cicatrice d'une opération pour implanter quelque chose sur ou dans le cerveau, mais aussi celle d'une bataille contre un autre reptile ou d'une collision avec un rocher submergé.

Blade commença à tailler, lentement et avec méthode, tout autour de la cicatrice. Enfin, un cercle de peau d'une quarantaine de centimètres de diamètre commença à se détacher. Il souleva un côté et glissa avec précaution sa lame dessous.

La pointe heurta quelque chose de dur. Blade tâtonna avec l'épée et entendit un son qui ne pouvait être que le choc de la lame contre du métal ou du plastique. Il posa son arme et se mit à arracher la peau à la main.

Lentement, un cercle d'os nu ensanglante apparut. D'un côté, il y avait un disque de verre ou de plastique transparent, d'environ quinze centimètres de diamètre, couvert d'un fin réseau de fils. Blade distingua vaguement le schéma, à ne pas s'y méprendre, de microcircuits ultra-sophistiqués.

C'était la preuve indéniable que quelqu'un implantait quelque chose, probablement un système de télécommande, dans la cervelle des reptiles.

Qui ? L'appareil lui-même ne révélait rien. Les microcircuits obéissaient à certaines lois fondamentales qui sont les mêmes pour tout le monde. Ils impliquaient simplement un certain niveau de technologie et l'existence dans cette Dimension de quelqu'un possédant cette technologie.

Cela signifiait que les Kargois et tous ceux qui avaient réussi à survivre à la montée des eaux étaient bien plus menacés qu'ils ne le pensaient. En dépit de tout ce que Blade pourrait leur enseigner, ils seraient condamnés.

Il jura, d'abord mentalement puis tout haut. Il ne se sentait pas

impuissant – jamais ! – mais pour une fois l'opposition lui paraissait quelque peu écrasante.

Il remit en place le lambeau de peau, se releva et fit signe aux autres. Ils arrivèrent lentement, Paor en tête.

Blade posa le plat de son épée sur le crâne de la bête et parla d'une voix forte :

— Les cervelles de ces créatures sont impropres au sacrifice. Elles sont atteintes d'une tumeur maligne qui les rend folles et enragées.

— C'est pour ça qu'elles nous attaquent, alors ? dit Paor.

Blade hocha gravement la tête.

— Oui.

Ce n'était pas le meilleur des mensonges mais il ferait l'affaire, jusqu'à ce que les Kargois soient prêts à apprendre la vérité, si ce moment venait un jour.

CHAPITRE XIII

Avec tous ceux qui avaient travaillé avec lui, Blade descendit se laver dans la mer puis il remonta vers les chariots brisés. Il commença à ramasser des planches pour les attacher sur le dos de son drende. Paor le suivit.

— Que fais-tu, Blade ?

— Je vais construire un radeau. Tu veux m'aider ?

— Si je peux. Mais pourquoi ?

— Je veux aller sur la mer, plus loin que je ne puis nager, et voir comment vivent ces bêtes.

Paor resta un moment bouche bée, puis il s'écria :

— Mais elles vont venir briser ton radeau ! Elles ne feront de toi qu'une bouchée !

— Peut-être. Ce n'est pas certain. Il y a beaucoup de choses que j'ignore à propos de ces créatures et j'ai besoin de les connaître. Les Kargois aussi ont besoin de les connaître.

— Tu ne peux pas faire ça autrement ?

— Non, pas sans envoyer quelqu'un d'autre vers un danger que je refuse d'affronter. Tu voudrais que je fasse ça ?

Paor garda le silence. Il savait reconnaître un homme résolu avec qui il était inutile de discuter.

Avec l'aide de six ou sept guerriers, le radeau prit bientôt forme. Il avait environ trois mètres sur deux, juste assez solide pour garder Blade à flot et à sec. Jamais il ne supporterait une voile, alors il tailla une des côtes de reptile pour en faire une pagaie.

La mine sombre, alignés sur la plage, les guerriers le regardèrent partir. Naula pleurait. Son voyage devait leur sembler aussi fou que celui de Christophe Colomb à ses amis espagnols. Blade n'irait pas si loin, à peine hors de vue, mais il courrait autant de risques, sinon plus.

Blade dut pousser et tirer le radeau assez loin avant qu'il puisse flotter en soutenant son poids. Puis il se hissa à bord et pagaya régulièrement. Derrière lui, les silhouettes des observateurs devenaient lentement de plus en plus petites.

Blade naviguait droit vers le large. Toutes les quelques minutes il effectuait un sondage avec un loch improvisé, une grosse pierre au

bout d'une corde. Il fut heureux de constater que l'eau devenait régulièrement plus profonde.

Il continua de payer jusqu'à ce que le loch indique vingt-cinq mètres de fond, un fond qui avait pu être jadis une forêt. Il démêla de sa sonde la branche à moitié pourrie enguirlandée d'algues et la rejeta. Puis il posa sa pagaie et resta assis au milieu du radeau, en attendant et en essayant de regarder de tous les côtés à la fois.

Lentement, les couleurs du couchant embrasèrent le ciel et se ternirent. La nuit tomba. Au-delà de l'horizon un orage se préparait. Blade voyait des éclairs et sentait son embarcation se soulever sur une légère houle. La nuit était calme, tiède, le silence tel que, lorsqu'il plongea une main dans l'eau et la souleva, les gouttes qui en tombèrent parurent faire grand bruit.

Des nuages voilaient la lune par intermittence. Quand elle était dégagée, sa clarté permettait de voir avec netteté. Sur la gauche de Blade une colline isolée émergeait, avec un bâtiment de pierre presque intact à mi-hauteur, sur le versant exposé. Sur sa droite, il distinguait juste au-dessous de la surface de la mer, transformée là en vaste marécage, le sommet d'un plateau. Entre les deux il devait y avoir eu une vallée profonde, devenue un chenal. Ce serait, pensa-t-il, une route logique pour les reptiles marins et leurs maîtres, si les maîtres étaient logiques, si maîtres il y avait.

Au loin sur la plage, des lueurs orangées lui apprirent que les guetteurs avaient allumé des feux. Si cela pouvait les rassurer, tant mieux. Il se remit à scruter tout autour de lui, méthodiquement, en faisant le tour complet de l'horizon.

Il n'aurait su dire combien de temps il lui fallut pour faire douze fois le tour. Au treizième, il aperçut une faible lumière sur la colline au bâtiment de pierre, si faible que jamais il ne l'aurait vue de la plage, ni même de trois cents mètres plus loin. Elle ne vacillait pas et elle était d'un blanc-bleu pâle que Blade n'avait jamais vu à un feu de camp, dans aucune dimension. Peut-être une poche de gaz volcanique qui s'était allumée et qui sortait de terre ?

Puis la lumière se mit à clignoter, d'une manière régulière. Deux éclats longs, un bref, deux longs.

Ensuite, cinq longs, en succession rapide, et une répétition des cinq premiers. Et tout cela recommença, huit fois. La lumière bleue pâle était artificielle, et quelqu'un s'en servait pour lancer des signaux. Qui répondrait ?

Blade reprit sa pagaie et poussa lentement le radeau vers la colline. Il avait couvert la moitié de la distance, quand les signaux reprirent. La lumière répéta la séquence complète quatre fois. Il

remarqua alors qu'elle brillait parmi des arbres bas aux branches déployées, alignés au bord de l'eau. Les restes d'un verger, peut-être. Blade vira un peu à gauche. Il voulait aborder par l'autre versant et se glisser au sommet de la colline sous le couvert des arbres.

La terre devenait de plus en plus grande dans la nuit, la lumière aussi. Là-bas sur la plage, les feux brûlaient de plus en plus haut, tranquillement. Quoi que fasse ce signal, il ne déclenchait pas encore d'attaque des reptiles marins contre les guetteurs.

Blade n'était guère qu'à une centaine de mètres de la terre ferme. Il fut tenté de quitter le radeau pour y nager, pour présenter une cible plus petite. Mais il n'était pas sûr de pouvoir bien ancrer son radeau ni de le retrouver dans le noir. Il continua de payer jusqu'à ce qu'il racle le sommet d'un arbre submergé et heurte la terre. Blade sauta, leste comme un chat et encore plus silencieux, et attacha la ligne de loch autour d'une souche.

Il s'assura que la corde de son arc était sèche et que ses deux épées glissaient aisément dans les fourreaux. Puis il entama la lente ascension entre les arbres, vers le fanal bleu-blanc.

Soudain, les nuages se dispersèrent, comme si un voile avait été arraché. Le clair de lune brillant dessina une large traînée d'argent sur la mer.

Au milieu de cette voie d'argent, une forme noire et luisante surgit de l'eau. Blade crut un instant que c'était un des grands reptiles remontant à la surface. Puis il reconnut la tourelle d'un petit sous-marin et distingua le sillage bouillonnant qu'il laissait en mettant le cap sur l'île. Six objets cylindriques étaient apparemment attachés sur la coque, lui donnant un air bossu.

Blade vit tout de suite que le sous-marin se dirigeait droit sur la lumière du signal. Il repartit, encore plus lentement et prudemment. Il ne savait pas ce qu'il allait trouver, sentinelles armées, détecteurs, champ de mines ou quoi, mais il était certain que ceux qui avaient installé cette station de signalisation et venaient maintenant l'inspecter devaient avoir fourni une quelconque défense.

S'il y en avait, Blade passa au travers comme s'il était un insecte ou un fantôme. Il arriva sur un éperon rocheux au-dessus du fanal au moment où le sous-marin s'arrêtait à une quinzaine de mètres de la terre. À la lueur du signal, il put nettement voir ce qui le faisait marcher et ce qui nageait maintenant vers l'île. Il les regarda et se figea, osant à peine respirer.

Les signaleurs et les nageurs n'étaient pas humains. Ils mesuraient au moins deux mètres soixante-quinze et ressemblaient à des asperges géantes avec quatre bras désarticulés se terminant par des pinces de

homard. Sans pieds, ils se déplaçaient grâce à un grand disque ventouse ondulant à la base de leur « tige ». Ceux qui nageaient devant le sous-marin étaient enfermés du haut jusqu'en bas dans des cylindres souples et transparents laissant les bras et les pinces libres pour la nage. Il y avait des bouteilles d'air et des sacs accrochées à une ceinture autour de chaque cylindre.

Ces êtres n'étaient pas humains mais Blade les avait déjà vus. Il y avait longtemps, il avait dû les affronter dans une dimension où ils aidaient à envoyer des Dragons des Glaces attaquer les habitants humains d'un monde en pleine glaciation. Ces dragons avaient un Maître des Glaces humain, mais en réalité ils étaient les créations et les armes de la science ultra-avancée des Menels.

Pourtant ces Menels n'étaient les créatures d'aucune terre et d'aucune dimension. Ils venaient de l'espace profond, au-delà des golfes immenses entre les étoiles. Ils étaient venus de leur lointaine planète inconnue dans ce monde, dans cette dimension. Ils étaient arrivés et maintenant ils s'établissaient pour... pour faire quoi ?

Blade n'en savait rien. Il avait simplement une occasion en or de le découvrir, et peut-être de l'empêcher si c'était dangereux et s'il vivait assez longtemps. S'il n'avait pas été aussi près des Menels et aussi pétrifié de surprise, il aurait éclaté de rire.

Il tenait probablement la réponse à sa première question, *qui* contrôlait les reptiles marins. Mais en découvrant cette réponse, il avait soulevé au moins cinquante autres questions !

CHAPITRE XIV

Pour le moment, Blade ne pouvait que rester caché et observer les Menels au travail, aussi longtemps que possible. Ils n'avaient pas détecté sa présence, ce qui semblait bizarre. La grande forteresse des Menels sous la glace polaire de la Dimension du Maître des Glaces avait présenté un incroyable déploiement de technologie avancée dans une dizaine de domaines.

Si les Menels avaient voulu protéger leur station de signalisation et de rendez-vous, ils auraient pu le faire facilement. Ils auraient pu s'arranger pour que personne d'aussi mal équipé que Blade ne puisse s'en approcher. Le simple fait qu'il était là, à moins de vingt mètres d'eux, vivant et à leur insu, indiquait que les Menels n'avaient pas jugé bon de protéger leur site.

Pourquoi ? Ils dédaignaient peut-être les habitants de cette dimension, en les jugeant désespérément primitifs. Si primitifs qu'il ne pourrait y avoir un risque d'attaque de leur part. Dans ce cas, les Menels allaient sans doute avoir une sacrée surprise avant la fin de cette, nuit.

Ou peut-être n'avaient-ils pas le matériel nécessaire ? Pourtant, les huit Menels en vue ne paraissaient manquer de rien. Blade vit des outils adaptés à leurs pinces, des piles de disques de plastique brillant, deux lasers, une accumulation de boîtes et de tubes qui pouvaient contenir n'importe quoi. Les deux signaleurs avaient la lumière et une grande boîte métallique carrée avec un tableau de bord d'un côté et des fils allant de l'autre côté jusque dans l'eau. Il n'y avait rien qui ressemblât à une arme ou un détecteur, à part peut-être les lasers. Même s'ils avaient plutôt l'air de perceuses ou de systèmes de signalisation.

Malgré leur insouciance, Blade savait qu'il était vraiment trop près d'eux pour sa tranquillité. Ils n'attendaient sans doute pas de visites mais il savait qu'ils avaient une meilleure vision nocturne que les humains. Il ignorait la qualité de leur ouïe. Dans ce cas, il serait aussi dangereux de reculer que de rester sur place.

Au bout de quelques minutes qui firent à Blade l'effet d'une heure, les Menels commencèrent leur travail nocturne. Un des deux signaleurs aux commandes se mit à tourner des boutons et à actionner des manettes au tableau de bord. La boîte bourdonna tout bas, comme une lointaine ruche d'abeilles endormies. Des plaques

triangulaires qui pouvaient être des cadrans ou des voyants s'allumèrent faiblement, violettes, or et vertes.

Trois des six autres Menels ouvrirent une de leurs boîtes et en retirèrent des tubes en plastique foncé. On aurait dit de grandes seringues, ou plutôt des clystères, gros comme le bras et long de plus d'un mètre. Les six autres Menels qui n'étaient pas occupés au tableau de commandes remirent leur tenue de plongée.

Cette fois, il se passa bien une heure avant qu'il n'y ait du nouveau. Soudain, le silence de la nuit fut rompu par le rugissement sifflant de plusieurs des grands reptiles, tout près. Blade se tourna vers la mer et vit les têtes hideuses et les longs dos bossus apparaître à la surface.

Ils nageaient vers les Menels et lui. Il en compta neuf et eut la très nette impression que six d'entre eux en poussaient trois autres vers la terre, comme des chiens guidant un troupeau de moutons.

Quand ils se rapprochèrent, cinq des six Menels plongeurs se mirent à l'eau. Ils portaient un des lasers, les seringues et plusieurs autres instruments dont l'usage échappait à Blade.

Le sixième plongea des pinces dans une des caisses ouvertes et y prit une arme que Blade reconnut. Il les avait vus ainsi armés quand ils étaient remontés de leur base souterraine, dans le pays du Maître des Glaces, pour écraser une révolte de leurs gardes et serviteurs humains. C'était un tube noir de près de deux mètres avec une lentille rouge encastrée à une extrémité. Le Menel le tint en biais devant lui, à deux bras, un peu comme un homme tenant un fusil mitrailleur.

Les neuf reptiles arrivaient en eau peu profonde. Quatre des six bergers entourèrent deux des autres, en sifflant et en leur donnant des coups de tête pour les repousser des Menels nageurs et du sous-marin. Les deux autres poussèrent le dernier vers un Menel qui avançait en pataugeant à sa rencontre.

Les bras des deux signaleurs gesticulaient frénétiquement et ils envoyaient des signaux de plus en plus complexes aux bêtes qu'ils contrôlaient. Dans la nuit, ils avaient l'air de grotesques idoles dans un temple oriental, s'animant pour exécuter une danse impossible et inhumaine. Leur attention était totalement accaparée par la mer et par leurs cinq camarades, tout comme celle du Menel armé qui semblait diriger les opérations, quelles qu'elles soient.

Les cinq nageurs entourèrent le reptile « sauvage ». Une piqûre anesthésique le laissa à demi inconscient. Un Menel lui plaqua un disque sur le crâne, un autre pressa le laser sur la peau écailleuse et le déclencha. Une brève lueur rouge et la peau se sépara du crâne.

Un troisième prit un des implants cérébraux électroniques. Encore

quelques secondes de travail au laser, et l'implant fut en place. D'un autre tube jaillit un nuage probablement antiseptique. Puis le crâne et la peau furent refermés et toute l'incision soudée par un autre petit coup de laser. Le dernier stade de l'opération fut une piqure pour combattre l'anesthésie. Le reptile secoua la tête, siffla faiblement et laissa les deux bergers le ramener vers le large.

Tapi dans l'ombre, Blade venait d'assister à une éblouissante démonstration de technologie avancée et de chirurgie géniale. Il comprenait que les Menels devaient être traités en ennemis. Ils se servaient de leur science pour implanter dans les reptiles marins – et certainement aussi dans les oiseaux-chauves-souris – les télécommandes qui permettaient de les lancer contre les Kargois. Pourquoi, Blade n'en savait rien, mais il savait que les opérations de ce soir devaient être arrêtées. Il se dit qu'il ferait tout son possible pour éviter de tuer des Menels mais aussi pour détruire totalement tous leurs instruments et ne pas laisser en vie un seul reptile implanté.

Il n'y avait qu'une arme en vue, le tube que tenait le chef. Blade se dit que, s'il pouvait le mettre hors d'état ou s'en emparer, ce serait un bon début. Au-delà, il ne pouvait rien préparer à l'avance, il ne connaissait pas assez bien ses ennemis.

Il attendit que deux autres bergers poussent un deuxième reptile sauvage vers l'équipe chirurgicale, en se promettant d'attendre que commence l'opération pour attirer l'attention des Menels.

À ce moment, il bondit et dévala la colline pour passer à l'attaque.

CHAPITRE XV

Les Menels étaient tellement absorbés par ce qui se passait dans l'eau que Blade aurait pu charger à cheval sans les alerter. Il lui était rarement arrivé de prendre aussi totalement un adversaire par surprise.

Il lança sa pique de toutes ses forces sur la boîte des commandes. Il visait entre les deux Menels et la pointe s'enfonça complètement dans la boîte. Le bourdonnement se tut instantanément et la plupart des voyants s'éteignirent. Les deux signaleurs se tournèrent vers Blade mais, comme aucun n'était armé, il ne s'occupa pas d'eux.

Il fonça sur leur chef, en rugissant un cri de guerre dans l'espoir de surprendre ou de distraire la créature. Le Menel commençait à pivoter sur sa base, en levant les bras tenant l'arme, quand Blade se jeta sur lui dans un saut chassé. Ses deux pieds s'enfoncèrent dans le Menel, propulsés par toute sa rapidité et tous ses cent kilos de muscles. Le Menel pesait deux fois plus mais il fut déséquilibré. Il chancela, les deux bras libres battirent l'air, les pinces claquèrent à quelques centimètres de Blade, puis il tomba lourdement sur un côté avec un bruit sourd et un curieux cri gazouillant.

Blade se releva alors que le Menel tombait. Dès que l'être atterrit il lui sauta dessus, en frappant du plat du sabre les deux bras tenant l'arme. Non seulement il ne voulait pas faire de mal au Menel mais surtout ne pas endommager l'arme s'il pouvait l'éviter.

Le Menel frémit sous les coups. Une des pinces serrant l'arme s'ouvrit faiblement, l'autre claqua convulsivement en cherchant à se resserrer. Blade empoigna l'extrémité de l'arme et la tira. Il recula d'un bond alors que les deux signaleurs se décidaient à l'assaillir.

Ils se déplaçaient lourdement mais plus vite qu'il ne l'aurait cru, si vite qu'il n'eut pas le temps de voir comment faire marcher l'arme. Il les esquiva d'un bond en lâchant son sabre et prit à deux mains le long tube pour s'en servir comme d'un bâton d'escrime, en le tenant en biais devant lui tandis qu'ils tendaient leurs pinces.

Une des pinces s'abattit sur la détente. Un rayon de lumière cramoisie aveuglante jaillit de la lentille. L'air crépita et tonna quand cet éclair le traversa.

Il y avait trois grands arbres sur la trajectoire du rayon. Sans fumée ni flamme, sans étincelles ni même beaucoup de bruit, le rayon

les coupa tous les trois comme des pailles. Des branches et de grosses bûches tombèrent avec de grands craquements.

Blade recula précipitamment, en claquant la plaque carrée qui semblait être le mécanisme de détente. La lumière s'éteignit. Les deux signaleurs battirent en retraite presque aussi vite qu'ils avaient chargé, en se séparant. Blade abaissa le lance-rayon et visa la boîte des commandes. L'arme était encombrante, difficile à manier puisqu'elle était conçue pour des êtres de deux mètres soixante-quinze, mais elle ne pesait pas plus de dix kilos.

En voyant Blade viser, les deux Menels furent pris de panique. Ils plaquèrent leurs quatre pinces sur le sol et se traînèrent de la sorte. Ils étaient si grotesques que Blade éclata de rire.

Il tira. Le rayon cramoisi fendit la boîte qui se partagea en deux, aussi proprement qu'un quartier de viande sous le couperet d'un boucher. Blade tira encore en faisant courir le rayon sur les fils plongeant dans l'eau et les vit tressauter, se tordre et fondre comme du sucre dans du café brûlant.

Cependant, le chef s'était remis debout. Une pince saisit maladroitement le sabre de Blade. Deux autres se tendirent vers le second laser. Blade se baissa sous un coup de faux du sabre et tira avec la lentille du lance-rayon presque contre le laser qui tomba en morceaux. À l'intérieur, quelque chose flamba avec un sifflement furieux dans un nuage de fumée verte nauséabonde. Le Menel lâcha le dernier morceau comme s'il était chauffé à blanc et recula en chancelant. Oscillant tel un arbre par grand vent, il resta là un moment et Blade eut l'impression d'être examiné et jugé par des sens non humains et une intelligence encore moins humaine mais très vive. Puis le dernier Menel se retourna et suivit les deux signaleurs vers l'eau.

Blade se remit au travail avec le lance-rayon, en démolissant systématiquement tout le matériel et toutes les caisses en vue.

Pendant ce temps, les cinq nageurs avaient interrompu leur opération d'implantation. Blade vit le cercle autour du reptile anesthésié se rompre et le crâne à moitié ouvert sombrer. Ce reptile-là au moins n'irait embêter personne.

Les autres commençaient à peine à réagir, alors que leur esprit lourd tentait de s'adapter à cette nouvelle situation. Le dernier « sauvage » s'aperçut soudain que ses bergers ne faisaient plus attention à lui et il fila vers le large dans un grand bouillonnement d'écume.

Petit à petit, les six reptiles implantés se rendirent compte que personne ne leur envoyait plus d'ordres. Ils ne semblaient pas du tout

remarquer les huit Menels dans l'eau qui nageaient tous précipitamment vers le sous-marin.

Blade n'aimait guère ce qui lui restait à faire. Le sous-marin était la dernière chance des Menels, pour rejoindre leurs camarades ailleurs ou même pour se défendre contre les reptiles. Il devait quand même être détruit, car c'était aussi leur unique moyen de l'attraper et de le tuer lui-même quand il retournerait vers la terre ferme.

Il leva le lance-rayon et le braqua sur la tourelle du sous-marin. Au même instant, un Menel brandit un laser et se mit à tirer au jugé. Un rayon de lumière verte passa assez près de Blade pour qu'il sente de l'air brûlant contre une jambe. Puis il claqua la plaque de la détente de son arme.

La tourelle explosa en montant au sommet d'une colonne de vapeur et d'écume. Elle s'éleva comme une fusée à plusieurs mètres et retomba parmi les Menels. Ils s'arrêtèrent de nager quand la vague de l'explosion déferla sur eux. Ils étaient maintenant trop près du sous-marin pour que Blade puisse tirer commodément sur la proue, alors il déplaça un peu son arme et fit sauter l'arrière. Puis il ramassa son sabre, glissa son lance-rayon sous un bras et repartit comme il était venu. Six reptiles incontrôlés et furieux allaient certainement suffire pour occuper huit Menels, sans qu'ils aient le temps de penser davantage à Richard Blade.

Il fut tenté d'abandonner le lance-rayon et de repartir à la nage. Il irait sans doute plus vite qu'à bord du radeau. Mais il ne savait pas pendant combien de temps les bêtes s'intéresseraient aux Menels ni si l'arme marcherait après avoir été mouillée. Et puis, si possible, il voulait la rapporter. Il aurait sans doute besoin de quelque chose pour convaincre les Kargois de ce qui les guettait, si le moment venait soudain de tout leur dire. Il ne voyait rien de plus convaincant que le lance-rayon.

Il courut donc dans la nuit vers l'endroit où il avait amarré le radeau. Il trancha l'amarre avec son sabre et sauta à bord. Le radeau plongea mais remonta aussitôt à la surface. Blade posa le lance-rayon, prit la pagaie et se mit à pagayer comme s'il avait déjà une douzaine de reptiles marins à ses trousses.

Il fallut une éternité avant que la petite île ne commence à disparaître dans l'obscurité. Enfin Blade osa se retourner vers la plage. Les feux étaient encore plus hauts et de petits points lumineux allaient et venaient : des torches. Il se demanda ce que les guetteurs avaient pu penser de ce qu'ils avaient vu et entendu. Lentement, l'île disparut tout à fait, ainsi que le bruit de la bataille livrée par les Menels contre les monstres.

Au bout d'un moment, Blade distingua des silhouettes sur la plage,

dans la lueur des feux. Plus que quelques minutes et il serait tiré d'affaire...

Derrière lui la mer se souleva en deux monticules luisants, et un rugissement sifflant trop familier retentit.

Alors que les têtes aux longs crocs émergeaient et se dressaient toutes ruisselantes, Blade levait déjà le lance-rayon. Les deux bêtes foncèrent, la main de Blade pressa la détente et le rayon cramois disparut dans la gueule de celle de gauche. Tout le sommet du crâne vola en éclats, en même temps qu'une averse de dents, de fragments d'os, de peau, de chair et de cervelle. Il tourna son arme contre la deuxième qui continuait d'avancer sans se soucier du sort du premier reptile. De nouveau sa main s'abattit sur la plaque de la détente, mais cette fois il ne se passa rien.

Il frappa, tapa. Cassé, enrayé ou vidé, le lance-rayon était inutilisable pour le moment. Blade le fit passer dans sa main gauche et dégaina son sabre de la droite. Il avait encore une chance, si le reptile restait à la surface et n'avait pas l'idée de plonger pour remonter sous le radeau.

Le monstre avança. Sa tête se dressa très haut au-dessus de Blade, le grincement des longues dents et le claquement des mâchoires s'ajoutant aux horribles sifflements. Puis la tête plongea vers lui.

Blade vit descendre la gueule ouverte large d'un mètre et frappa avec le lance-rayon inutile en l'enfonçant entre les dents répugnantes. En même temps, il donna un coup de sabre, de toute sa force. Sous un tel coup, même des écailles ne pouvaient résister. La peau et la chair se fendirent jusqu'à l'os sur le museau. La bête redressa la tête en la secouant, en poussant un rugissement assourdissant. Blade remit son sabre au fourreau et plongea dans la mer.

Il plongea profondément, en nageant vers la côte. Il espérait que le reptile blessé serait distrait par le lance-rayon puis par le radeau. À ce moment, il serait en sécurité sur la terre ferme. C'était un faible espoir, mais il ne pouvait que s'y cramponner. Il se rua frénétiquement dans les noires profondeurs jusqu'à ce que la brûlure de ses poumons l'avertisse qu'il étouffait. Il remonta à la surface pour respirer un grand coup.

La bête flottait maintenant en tenant la tête haute et en la secouant follement. Blade vit entre ses dents briller le lance-rayon. Parfait. Il avait au moins gagné une bonne avance. Il aspira encore et s'apprêta à replonger.

Alors que sa tête allait disparaître sous l'eau, les mâchoires de la bête claquèrent sur le lance-rayon. Cela eut pour effet de libérer toute la réserve d'énergie de l'arme en une seule seconde explosive. Des

flammes rouges et or jaillirent à la place du crâne du reptile et son dernier rugissement sifflant se perdit dans le tonnerre de la déflagration. Des bouts de chair et d'os calcinés criblèrent la mer comme des chevrotines en soulevant de petites gerbes d'eau tout autour de Blade.

Pendant quelques instants, le moignon de cou du reptile resta dressé comme si le corps obéissait aux derniers petits signaux de la cervelle désintégrée. Puis il retomba mollement dans l'eau en faisant déferler une vague sur Blade. Quand il put de nouveau y voir, la bête avait sombré hors de vue ; il ne restait rien de la bataille que quelques planches du radeau.

CHAPITRE XVI

Dès que Blade sortit de l'eau, tous les guerriers l'entourèrent. Ils lui tapèrent dans le dos, lui serrèrent les mains à les broyer, le bombardèrent de questions, poussèrent des cris de joie. Paor finit par intervenir en hurlant des ordres, sans hésiter à bousculer quelques traînards et à les pousser avec le bout de sa lance. Blade put enfin s'asseoir, reprendre haleine et boire.

Cela lui donna le temps d'imaginer une explication à ce qu'il avait fait et ce qui s'était passé. L'île avait une fissure volcanique, dit-il, et du gaz qui s'en échappait s'était allumé. Le bruit avait attiré quelques reptiles marins, mais ils avaient préféré se battre entre eux. Lui-même avait donc pu s'échapper, mais vraiment de justesse.

Tout le monde, à terre, avait vu les lueurs et entendu le bruit de la bataille, vu aussi les deux reptiles poursuivant le radeau. Dans l'obscurité, dans leur peur et leur ignorance, les Kargois n'en avaient pas distingué assez pour douter du récit de Blade. Tout ce qu'ils voulaient maintenant, c'était ramasser leurs cliques et leurs claques et retourner au camp.

Blade ne demandait pas mieux. Il avait appris ce qu'il voulait savoir et plus encore. Il faudrait beaucoup plus de cinquante hommes pour dépecer tous les reptiles morts et emporter leurs parties utiles avant qu'ils ne soient complètement pourris. Il voulait aussi s'éloigner avant que la mer ne rejette des épaves de l'île. Les Kargois pourraient avoir des doutes si un Menel mort ou une partie du sous-marin venait accoster à leurs pieds.

En une demi-heure, tout le monde fut monté et ils repartirent dans la nuit. Ils arrivèrent au camp juste avant l'aube. Blade apprit immédiatement que ses guerriers avaient été aussi occupés que lui pendant la nuit.

Le camp avait eu à repousser une attaque conjuguée des oiseaux-chauve-souris et des reptiles marins. Sans les lances, la bataille aurait été tragique et sanglante et le camp probablement détruit. Mais il n'y avait que deux cents guerriers, autant de femmes et d'enfants et deux fois plus de drendes morts ou mourants. Les assaillants avaient été presque tous exterminés, mais combien d'autres victoires de ce genre les Kargois pourraient-ils se permettre ?

De toute évidence, les Menels que Blade avait combattus n'étaient

pas les seuls dans la région. Il avait dû en falloir beaucoup pour organiser, lancer et diriger une aussi importante offensive. Ils avaient du moins perdu beaucoup de leurs animaux et, grâce au travail nocturne de Blade, ils auraient peut-être du mal à pratiquer de nouvelles implantations, pour un moment au moins.

Mais, pour les Kargois, les problèmes s'accumulaient rapidement. Adroon, le Grand Baudzi, gisait dans son chariot, immobilisé par une mauvaise fracture de la jambe. Malgré ses souffrances, il gardait la tête plus claire que jamais mais sa présence ferait défaut sur de futurs champs de bataille.

Rehod, en revanche, s'était taillé une belle réputation de héros en tuant au moins douze reptiles et deux fois plus d'oiseaux chauve-souris à lui seul, en dirigeant des assauts, en ralliant les froussards, en étant apparemment partout à la fois. Beaucoup de gens avaient maintenant tendance à oublier ou à pardonner sa félonie dans le duel contre Blade. On disait qu'il avait des remords, qu'il avait réparé ses torts et qu'à présent on pouvait avoir confiance en lui et l'honorer.

En un mot, Rhod était presque devenu l'égal de Blade aux yeux de beaucoup de gens. Bien trop, de l'avis de Blade.

De nombreux Kargois disaient qu'il était indispensable de partir immédiatement. Ils avaient encore plusieurs jours de voyage, dangereusement près de l'eau, avant que leur piste ne puisse tourner vers l'intérieur des terres.

Ceux qui avaient accompagné Blade protestèrent bruyamment en disant qu'il fallait rester pour dépecer aussi consciencieusement que possible les cadavres des reptiles et des oiseaux-chauves-souris. Blade et Paor eurent gain de cause, en démontrant quelles excellentes armures pouvaient être faites avec les écailles des reptiles, qui les protégeraient même des épées et des flèches. Adroon se déclara convaincu.

— Certes ces bêtes sont terribles, dit-il, mais nous savons aussi qu'avant d'être en sécurité dans notre nouveau pays, il y aura des ennemis humains à combattre. Dans une telle bataille, les carapaces des bêtes mortes pourraient sauver autant de Kargois que de guerriers tués par les serres et les dents des bêtes vivantes. Blade a parlé avec sagesse.

Le camp fut déplacé de quelques kilomètres pour échapper à la puanteur suffocante de milliers de tonnes de charognes. Les femmes et les ouvriers creusèrent une large tranchée sur le côté du camp exposé à la mer, assez profonde pour attraper les bêtes et trop large pour être sautée. Les guerriers s'abattirent sur les cadavres des reptiles et des monstres volants, tenant leur épée d'une main et se pinçant le nez de l'autre.

Tout le monde, à part les bébés, les malades et les blessés, travailla avec acharnement pendant dix-huit heures par jour, pendant toute la semaine suivante. À la fin, chaque guerrier empestait comme s'il était lui-même en décomposition. Il se promenait aussi avec ses organes vitaux protégés par une armure en peau de reptile, avec une pointe de lance en dent ou griffe de reptile, ses épées accrochées à une ceinture de peau d'oiseau-chauve-souris, des outres et même des tentes en boyaux de reptile entassées dans les chariots, bref entièrement équipés des restes des ennemis. Depuis longtemps, les Kargois étaient habitués à ne rien laisser perdre des drendes, maintenant Blade leur avait appris à faire de même avec les monstres.

Enfin le travail fut achevé, chaque homme et chaque femme aussi épuisés que s'ils avaient dû livrer bataille tous les jours de la semaine. Il y eut un grand bain collectif et l'eau devint rouge quand ils se lavèrent d'une semaine de sang et d'ordure. Ce fut suivi d'un grand festin où tout le monde se gorgea de viande rôtie et de kaum. Après quoi les Kargois repartirent pour l'étape suivante, tandis que derrière eux les insectes et les oiseaux charognards tournaient et bourdonnaient autour des hectares de chairs en putréfaction.

CHAPITRE XVII

Les cinq jours de marche des Kargois le long de la côte se passèrent sans incidents. Enfin, ils tournèrent vers l'intérieur en remontant par une large vallée couverte de bonne herbe grasse pour les drendes. Des éclaireurs partirent en reconnaissance vers le col, visible à l'autre extrémité de la vallée, pour explorer la contrée au-delà.

Cet endroit aurait pu paraître idéal pour s'établir, s'il n'avait présenté deux inconvénients. Premièrement, il était trop bas. L'eau n'avait qu'à monter de quelques mètres et la rivière coulant dans la vallée remonterait sous la poussée de la mer et inonderait la plus grande partie des pâturages et des champs. Et le reste serait exposé aux attaques des reptiles marins.

Deuxièmement, la vallée était déjà le pays de gens qui n'avaient aucune intention de le donner aux Kargois. Les flancs étaient couverts de forêts denses, et ce peuple s'y cachait dans la journée. La nuit il se glissait dehors et tirait des flèches d'une portée incroyable sur les Kargois et leurs bêtes. Alors, même les plus fatigués durent reconnaître que leur voyage n'était pas encore terminé.

Celui d'Adroon, c'était une autre affaire. Quand ils arrivèrent dans la vallée, il était évident que le Grand Baudzi était gravement malade. Peu à peu, sa jambe cassée devenait toute noire de gangrène. L'amputation était inévitable.

L'opération se passa bien mais son grand âge et les nombreuses batailles qu'il avait livrées ne lui laissèrent pas assez de force pour survivre. Il mourut dans la nuit. Pour la première fois depuis trois générations, les Kargois n'avaient pas de Grand Baudzi ni de candidat héréditaire à cette fonction.

— Je savais que les dieux n'en avaient pas fini avec nous, grommela Paor avec lassitude, comme si, malgré sa bravoure, il perdait courage en subissant des coups successifs trop pénibles. Je le savais. Ils ont pensé que ce serait une bonne plaisanterie de nous enlever Adroon. Une plaisanterie si bonne que les Kargois risquent d'en mourir.

— Pourquoi ? demanda Blade. Les Kargois doivent bien savoir qu'ils sont obligés de suivre tous un seul chef, pendant la longue marche.

— Oui, mais chaque baudzi estime que ce chef c'est *lui*. Chacun a ou aura des amis et des parents ou même tout un clan qui pensent avoir tout à gagner s'il reprend le sceptre de Grand Baudzi. Même si tous les baudzis sans exception étaient des hommes sages, il y aurait toujours parmi leurs partisans des hommes qui ne le seraient pas. Il y a toujours des épées dégainées dans la colère, des effusions de sang, des querelles de clans. Et après les querelles, viennent les factions et la haine, aussi inévitables que la bouse après le passage des drendes.

— Les Kargois ne doivent pas se laisser entraîner dans une guerre civile en pensant trop au passé. Ils doivent penser à ce qui peut être fait maintenant, pour qu'ils restent unis pendant le voyage.

— Ha, c'est facile à dire, Blade, dit Paor avec un rire amer. Est-ce que tu y as réfléchi, toi ?

— Oui, et j'ai une suggestion. Suppose qu'un homme sans amis, sans famille, sans clan devienne Grand Baudzi pour un an, ou jusqu'à ce que les Kargois aient trouvé une nouvelle terre. À ce moment, il s'effacerait, et un Grand Baudzi serait choisi pour guider les Kargois pendant de longues années. Les querelles et les factions feraient alors moins de mal.

— C'est une idée, oui. Mais existe-t-il un homme comme celui que tu...

Paor resta bouche bée puis il pointa l'index vers Blade.

— *Toi ?*

— Je n'ai ni parents ni clan ici. Je n'ai que deux amis. Naula qui n'est qu'une jeune femme, et toi, un homme sage en qui j'ai confiance.

Paor hocha lentement la tête.

— Oui, je vois bien que tu es celui que tu décris. Je vois aussi que tu pourrais sûrement nous guider, sagement et bien. Cependant... Tu n'as pas de faction *maintenant*. Qu'auras-tu après un an comme Grand Baudzi ? Pendant cette année, tu pourras récompenser beaucoup de gens. Ceux qu'un homme récompense deviennent en général ses partisans.

— C'est vrai, reconnut Blade. Je ne puis que te jurer que par amour pour les Kargois et par respect pour mon propre honneur, je ne ferai rien de tel. (Il dégaina son épée et la tendit à Paor, la poignée en avant.) Prends cette arme. Je jure par tout ce à quoi le peuple Kargois croit qu'avec cette épée tu pourras me tuer, sans combat, si après un an comme Grand Baudzi je ne m'efface pas. Je le jurerais encore devant tous les baudzis des Kargois et tous ceux que tu pourrais désigner pour être témoins de mon serment. Je ne puis rien offrir de plus que ce serment.

— Pour moi, il suffit bien, répondit Paor en souriant, et il rendit

l'épée. Je doute que beaucoup des plus sages baudzis pensent autrement.

Pendant un moment, il sembla que Paor avait été trop optimiste. Plusieurs baudzis et bon nombre de guerriers protestèrent à grands cris qu'aucun étranger ne devait bénéficier de l'honneur suprême des Kargois, en dépit de tous les serments qu'il pourrait prêter ou du besoin impérieux de Grand Baudzi. S'il fallait nommer un Grand Baudzi pour un an, il y avait sûrement assez d'hommes dignes de la fonction parmi les Kargois !

Ceux-là auraient pu gagner ou dangereusement retarder les choses s'ils n'avaient laissé échapper leur secret. Leur choix de Grand Baudzi était Rehod.

Soudain, Blade eut tout le soutien qu'il lui fallait. Beaucoup de gens respectaient le courage de Rehod mais doutaient de sa sagesse et de son jugement. C'était un guerrier héroïque, certes, mais pouvait-il être un chef capable de guider les Kargois efficacement vers leurs nouvelles terres, sans commettre des erreurs fatales ou abuser de ses pouvoirs ?

Les Baudzis se réunirent donc autour de la tombe d'Adroon et choisirent Richard Blade comme Grand Baudzi des Kargois. Ils l'écoutèrent prêter serment et jurèrent de leur côté qu'ils le suivraient dans toutes les affaires de guerre, après quoi le kaum coula à flots et la fête dura toute la nuit.

Blade se trouva écrasé de travail presque dès le premier instant. Les éclaireurs qui étaient montés jusqu'au col revinrent le lendemain matin. Blade les convoqua, les écouta et apprit ce qu'il y avait au-delà du col.

À une journée de marche de l'autre côté de la montagne, il y avait une grande étendue d'eau, peu profonde, marécageuse par endroits, mais de toute évidence reliée à la mer. Les marées montaient et descendaient, recouvrant ou révélant des terres boueuses, semées d'arbres morts et de maisons en ruine. Même à marée basse, il n'y avait pas moyen de traverser autrement que par bateau.

La traversée était longue, en effet, quinze bons kilomètres. Sur l'autre rive, il y avait une chaîne de petites montagnes verdoyantes, laissant supposer une étendue considérable de terres fertiles et hospitalières. Mais des colonnes de fumée le jour, et des feux la nuit indiquaient une terre déjà habitée. Pour s'installer dans ces montagnes ou seulement les traverser, les Kargois devaient être prêts à se battre.

Quelques semaines sombres et épuisantes attendaient les Kargois. Le moment le plus pénible, le plus difficile serait la traversée. Les Kargois savaient franchir des rivières et peut-être cette eau en avait

été une, mais à présent c'était bien autre chose.

Le problème n'était pas complètement désespéré. Les grands chariots étaient si bien construits qu'ils pouvaient flotter, comme des bateaux, pour peu que l'on calfate et répare un peu les brèches causées par les cahots et les interminables journées de voyage.

Autant pour les chariots, mais les drendes ? Ils étaient capables de traverser une rivière à la nage, à grand renfort de cris, de coups de fouet et d'aiguillon, mais ils ne pouvaient nager pendant quinze kilomètres.

Blade avait un plan, fort simple, mais il savait que même les choses simples peuvent devenir compliquées. Abattre des arbres le long de la côte et construire des radeaux, grands, assez solides pour porter douze drendes, en attachant bien les bêtes pour qu'elles ne tombent pas par-dessus bord. Puis mettre les chariots à flot, deux ou trois par radeau en remorque. Les hommes et les femmes s'activant avec des perches ou des pagaies. Lentement, les chariots traverseraient. En arrivant de l'autre côté, échouer les radeaux, faire descendre les drendes puis les atteler pour tirer les chariots sur la terre ferme.

Manifestement, il faudrait plusieurs voyages pour acheminer tout le bétail. Il serait indispensable aussi de faire toutes les traversées de jour pour éviter les accidents.

Blade compta les chariots et les drendes et se livra à de savants calculs. Il faudrait près d'une semaine pour faire passer tout le monde par cette méthode. Pendant la traversée, une attaque par des créatures sous contrôle des Menels serait une sanglante catastrophe. Et l'on ne pouvait pas savoir non plus ce qui les attendait de l'autre côté.

Heureusement, on pouvait se préparer contre des ennemis humains, contrairement aux Menels. Si des peaux de drendes et de reptiles marins étaient tendues sur de légères armatures de bois et rendues étanches, les Kargois auraient des dizaines de bateaux à faible tirant d'eau, faciles à manier et transportant chacun de vingt à trente guerriers. Avec un nombre suffisant de ces embarcations, on pourrait faire passer plus de mille guerriers en une seule nuit. S'ils débarquaient par surprise, ils seraient capables de repousser n'importe quelle force. Ils pourraient s'emparer d'une longue bande de terrain et, si besoin était, construire un fort en rondins assez grand pour abriter tous les Kargois en cas de danger.

Ensuite, les chariots et les drendes traverseraient en toute sécurité, les Kargois seraient unis et libres de préparer leur action suivante. Pour le moment, Blade ne savait trop quelle serait cette action. Tout dépendait de ce que ferait l'ennemi, l'ennemi inconnu de l'autre côté de l'eau ou celui, non humain et connu, qui guettait de la mer.

CHAPITRE XVIII

La nuit enveloppait l'embarcation qui glissait sur une eau lisse comme du marbre noir poli. L'obscurité cachait tout, sauf un des trente-cinq bateaux qui suivaient dans le sillage de celui de Blade.

Huit cents guerriers kargois approchaient de la rive opposée. Dans quelques minutes, ils devraient aborder sans incidents, si leur chance ne les abandonnait pas. Jusqu'à présent, elle leur était restée fidèle pendant plus de trois heures. Aucun signe des Menels, aucun signe d'un ennemi en alerte, aucun signe de vie dans les ténèbres et sur l'eau à part eux-mêmes. Sûrement la chance tiendrait encore quelques minutes.

Blade changea de position avec précaution et se retourna. Les pagaies se levaient et retombaient avec régularité, presque silencieuses. Il voyait le bateau immédiatement sur l'arrière et distinguait vaguement celui qui suivait.

Dans le silence de la nuit, le *plouf* soudain d'une pagaie retentit comme une explosion. Blade se tourna dans la direction du bruit. Il se répéta, plus près, puis une troisième fois encore plus près. Avant que Blade n'ait le temps de dégainer son épée, une longue pirogue surgit avec quatre hommes à bord.

Blade s'accroupit, en se retenant d'une main et en saisissant sa lance de l'autre. Un des hommes de la pirogue pivota, lâcha sa pagaie et brandit un long trident de pêcheur. Blade et lui lancèrent leurs armes au même instant. Blade se baissa et le trident passa au-dessus sa tête, sans compromettre son propre lancer. Le pêcheur prit la lance dans l'épaule. Il retomba sur l'homme derrière lui, la figure grimaçante de douleur mais sans pousser un cri.

L'instant suivant, l'embarcation de Blade aborda la pirogue basse et l'enfonça dans l'eau. Son bois solide pesa contre les peaux tendues, les déchira et de l'eau s'engouffra autour des pieds de Blade. Il dégaina son épée et sauta de l'avant dans la pirogue à demi submergée. Un des pêcheurs se rua sur lui armé d'un couteau, le manqua et l'empoigna à deux mains pour essayer de le faire basculer par-dessus bord. Il luttait dans un silence total, avec une force ahurissante. Enfin Blade put lever violemment le genou entre les jambes de son adversaire. Le pêcheur fut repoussé, laissant juste assez de place à Blade pour tirer son épée. L'homme ne fit aucun bruit, même lorsqu'il mourut.

Les deux autres pêcheurs se battaient contre deux guerriers kargois. L'un d'eux jeta sur son adversaire un filet de pêche, l'autre en profita pour lui tomber dessus et le frapper à la gorge avec un couteau. La bataille cessa aussitôt d'être silencieuse. Le guerrier poussa un grand cri de douleur gargouillant. Son assaillant, abattu par le second guerrier, lui tomba dessus lourdement. Le dernier pêcheur n'avait d'autre arme que son filet et il essaya de le récupérer pour le jeter sur le Kargoï. Le filet sauta, l'épée s'abattit, et les deux hommes passèrent par-dessus bord.

Tous les guerriers du bateau de Blade sautaient à l'eau dans un grand bruit d'éclaboussures. Il fut soulagé en constatant qu'ils n'avaient de l'eau qu'à la taille. Les hommes se dirigèrent vers la terre, en tenant au-dessus de leur tête leurs armes graisées et noircies.

De chaque côté, d'autres embarcations arrivaient. Leurs payeurs ne cherchaient plus à rester silencieux. Blade sauta de la pirogue qui coulait et pataugea vers un des bateaux. Au même instant, il entendit les longs appels graves d'une trompe, à terre dans l'obscurité. Une autre répondit, puis encore deux presque en chœur.

Avant que Blade ne puisse se hisser à bord, il aperçut des lumières sur la côte. L'alerte était donnée et maintenant les Kargois auraient à se battre pour débarquer. Blade monta précipitamment dans le bateau et hurla :

— Allumez vos torches et souquez ferme ! Archers, retenez votre tir et attendez mes ordres !

Les torches flambèrent et les bateaux redoublèrent de vitesse. Celui de Blade se joignit à la ruée. Ils dépassèrent les hommes à pied qui essayaient de courir maladroitement dans l'eau, vers la côte qui n'était plus qu'à un jet de lance. Blade vit disparaître un homme dans un trou profond. Deux de ses camarades le hissèrent à la surface, haletant et crachotant.

À terre, plusieurs lumières se groupaient. Blade distingua des silhouettes à la peau foncée dans la lueur, armées d'arc et de lances. D'autres arrivèrent en courant du couvert des arbres. L'une d'elles portait un long bâton rouge. C'était une femme.

Les bateaux abordaient en glissant dans la vase et en crissant sur des racines submergées. Blade se laissa tomber dans l'eau qui lui arrivait aux genoux, dégaina son sabre et marcha vers la terre. Les autres guerriers le suivirent, aussi vite que leurs embarcations s'échouaient.

Quand les Kargois commencèrent à débarquer, plusieurs pêcheurs formèrent un cercle autour de la femme. Elle ne semblait pas vouloir de cette protection. Blade la vit faire tourner son long bâton,

frapper un homme au ventre, un autre au genou. Ils reculèrent. Avant qu'ils ne soient remis, Blade s'élança.

Tout en courant il hurlait : « Prisonniers ! Prisonniers ! » mais il doutait que les guerriers l'entendraient ou lui obéiraient. Il espérait que quelques-uns au moins lui laisseraient quelques ennemis en vie. Il voulait surtout la femme, qui avait l'air de la personne au rang le plus élevé parmi ces ennemis. Ce serait un otage précieux, peut-être une inestimable source d'information.

Deux des pêcheurs s'avancèrent quand il s'approcha d'elle. L'un deux décocha une flèche qui lui siffla près de l'oreille, puis il empoigna son arc comme une massue. Blade leva vivement un bras pour parer l'attaque et, d'un coup d'épée, il trancha l'arc en deux. L'homme laissa tomber les morceaux mais, au lieu de reculer, il se baissa et se rua sur Blade, la tête en avant.

Blade fit un saut de côté et dut affronter l'autre qui venait l'assaillir avec une lance. La pointe perça l'armure de Blade à la cuisse et faillit pénétrer dans la chair. Sans laisser à l'homme le temps de reculer, il abattit son sabre une deuxième fois. La lame trancha la lance et le bras qui la tenait. Le pêcheur laissa échapper un soupir de douleur et recula.

C'était maintenant au tour de la femme, qui tenait son bâton avec une habileté évidente ; elle feinta sur la gauche avec une extrémité puis elle tenta de frapper de toutes ses forces à la tête. Au même instant, l'archer saisit Blade par la taille et le souleva. Blade partit à la renverse, et le bâton s'abattit là où était sa tête une fraction de seconde plus tôt pour frapper le sol.

Elle le redressa aussitôt mais hésita un instant, craignant manifestement de frapper l'archer qui luttait avec Blade. Deux Kargois se précipitèrent sur elle et elle dut reculer, son bâton tournoyant à une vitesse vertigineuse, claquant contre l'armure des guerriers, sans faire de mal mais en les gardant à distance.

Pendant ce temps, Blade s'apercevait qu'il avait affaire à forte partie. L'archer avait à peine les deux tiers de sa taille mais tout en muscle ; animé d'une rage meurtrière, c'était un lutteur de premier plan. Enfin Blade lâcha ses armes et n'eut plus recours qu'à sa rapidité et à sa force. Deux fois il tint son adversaire par une clef impossible à rompre puis le lâcha, pour montrer qu'il accepterait une reddition. Mais l'archer semblait incapable de capituler. À chaque fois, il revenait à l'attaque encore plus furieusement.

Enfin Blade arriva à le tenir fermement, tordit de toutes ses forces et ne lâcha que lorsqu'il entendit craquer la colonne vertébrale. Il se releva, couvert de sueur et de terre, la mine sombre. Ces gens-là n'étaient sans doute pas très bien armés, mais ils faisaient preuve

d'une adresse considérable en se servant de ce qu'ils avaient et aussi d'un courage stupéfiant. Ils ne seraient pas faciles à battre et, d'ailleurs, Blade n'avait pas tellement envie de les combattre.

La femme se défendait toujours, adossée à un arbre, contre quatre guerriers. Ils la laissaient apparemment les tenir à distance et Blade comprit qu'ils pensaient sans doute qu'il se la réservait, comme butin. Ils se contentaient donc de l'occuper jusqu'à ce que le Grand Baudzi arrive et la réclame. Dès qu'il s'approcha, ils s'écartèrent. La femme fractura le poignet d'un Kargoi d'un dernier coup de bâton puis elle se retourna pour s'enfuir dans la forêt.

Blade la rattrapa avant qu'elle n'ait fait trois pas. Elle pivota, et le bâton siffla. Blade leva son sabre pour parer le coup et décrocha de sa ceinture l'épée avec son fourreau. Puis il avança, la poignée de l'épée en avant.

La femme comprit trop tard que Blade ne voulait pas la tuer mais la capturer. Le sabre frappa le bâton et le fendit. Les deux armes étaient accrochées, ce qui immobilisa la femme juste le temps qu'il fallut à Blade pour lui enfoncer la poignée de son épée dans le ventre, en retenant un peu son bras pour éviter de causer trop de dégâts. Elle eut le souffle coupé et se plia en deux. Il lâcha ses armes, la saisit par les bras et la jeta à plat ventre. Puis il posa un pied au creux de ses reins pour la maintenir, pendant qu'il tirait une corde de sa sacoche pour lui lier solidement les poignets et les chevilles. Ensuite il la retourna.

Il constata alors qu'elle était d'une beauté saisissante. Pas mièvre, mais plutôt excitante et certainement mémorable. Elle était très grande, élancée, avec de larges épaules pour une femme, et une figure aux pommettes saillantes. Des yeux gris immenses le dévisageaient, pleins de dépit et de confusion mais aussi de défi.

Elle portait le même costume que les pêcheurs, un pantalon coupé aux genoux, en tissu soyeux, souillé et déchiré par le combat. Elle avait le torse nu, des seins petits mais admirablement formés. Le revers de la culotte était brodé de motifs géométriques rouges et bleus. Elle avait un large bracelet de bronze en haut de chaque bras, l'un orné de pierres bleues, l'autre d'un dessin gravé représentant un poisson et des algues.

Blade ordonna à deux guerriers de monter la garde près d'elle et de lui donner à boire et à manger si elle le demandait. Puis il partit rassembler ses hommes et les organiser.

Pendant plusieurs jours, aucun des huit cents guerriers kargois ne dormit beaucoup, Blade moins que tout autre. À la fin, cependant, ils avaient construit une enceinte en rondins et accompli bien d'autres choses.

La femme ne disait rien, elle ne demandait même pas d'eau ni de repas, mais il y avait sept autres prisonniers, tous assez bavards. Certains parlaient par peur, pensant que leur peuple serait condamné s'ils ne collaboraient pas avec les Kargois. D'autres par défi coléreux, pour dire aux Kargois quel sort les attendait. Blade les écoutait tous avec une grande attention.

Les Kargois avaient débarqué sur une péninsule, chez un peuple qui s'appelaient les Hauris. Ils n'étaient ni nombreux ni bien armés, encore que leur courage et leur adresse ne restaient plus à prouver. Ils vivaient de leur pêche, ils plongeaient pour trouver des huîtres perlières et ils étaient aussi à l'aise sur la terre que sous l'eau.

Les Hauris formaient une sorte de fédération de vingt et un villages. Leur unique « gouvernement » était un conseil des chefs de village qui se réunissaient une fois par mois. En général le chef du plus grand village était admis comme président du conseil, s'il était jugé capable.

L'actuel président était jeune mais jouissait d'une grande réputation de marin et de plongeur sans peur, qui recherchait délibérément les poissons les plus dangereux. Il s'appelait Fudan, et la prisonnière de Blade était sa sœur, Loya. Elle possédait plusieurs titres, tous interminables et pratiquement impossibles à prononcer ou à traduire. Faute de mieux, Blade l'appelait « princesse ».

La terre où vivaient les Hauris paraissait assez vaste pour eux et pour les Kargois, s'il le fallait. Malheureusement, pour s'établir sur ces nouvelles terres, il ne suffisait pas de traiter avec les Hauris. À l'ouest de leurs forêts et de leurs montagnes s'étendaient de vastes plaines dont les Kargois auraient besoin pour faire paître leurs drendes. Elles formaient la frontière orientale du royaume de Tor. À trois cents kilomètres plus à l'ouest se trouvait la grande ville de Tordas, qui contenait plus d'habitants que tous les Hauris et les Kargois réunis.

Les Toriens, disait-on, étaient un peuple redoutable à la guerre. Si les Kargois osaient marcher contre eux, ils iraient au désastre, et les Hauris se réjouiraient. Les Hauris et les Toriens s'étaient battus dans un passé lointain mais, depuis plusieurs siècles, ils vivaient plus ou moins en paix. Les Hauris n'avaient ni le désir ni la possibilité de refaire la guerre aux Toriens. Les lanciers bien entraînés de Tor, montés sur des chevaux bleus, ne pouvaient pas grand-chose contre les Hauris s'ils se retiraient dans leurs forêts et leurs cavernes. De leur côté, les Hauris préféraient échanger les perles et les coquillages pêchés par leurs plongeurs contre de bonnes armes ou d'autres marchandises qu'ils ne pouvaient fabriquer eux-mêmes.

On assura bruyamment à Blade que les Toriens n'éprouveraient pas de sentiments pacifiques à l'égard des Kargois. Ils attaqueraient

dès que les Kargois descendraient dans la plaine. Ils attaqueraient et élimineraient probablement tous les Kargois. Cette pensée remplissait naturellement de joie les prisonniers hauris.

Blade ne savait trop que faire d'eux. Il finit par décider de les relâcher tous, y compris Loya. Il leur donna aussi un message pour Fudan et pour le conseil des chefs. Si les Hauris ne déclenchaient aucune attaque contre les Kargois pendant trois mois, les Kargois respecteraient aussi la paix pendant la même période. Ils s'écarteraient le plus possible des villages des Hauris, en marchant vers l'ouest pour leur rencontre avec les Toriens.

Aucun des Hauris ne réagit beaucoup à la proposition de Blade. Ils rassemblèrent en silence leurs vêtements et leurs armes et partirent tout aussi silencieusement dans la forêt. La dernière à s'en aller fut Loya. Elle ne dit rien mais son regard croisa celui de Blade pendant un moment, et il crut la voir sourire légèrement. Puis elle disparut derrière les autres entre les arbres.

L'enceinte fortifiée au bord de l'eau n'était guère qu'un fossé et un mur rudimentaire en rondins traînés et empilés. L'emplacement d'un vrai fortin capable de résister à un assaut violent se trouvait plus à l'ouest, sur la frontière torienne. Les guerriers que Blade envoya vers l'ouest avaient l'ordre de choisir un site pour ce fort, tout en évitant le plus possible toute rencontre avec les Toriens.

En somme, les Kargois avaient atteint la fin du voyage. Ils allaient vivre sur cette terre ou y mourir.

CHAPITRE XIX

Du haut du rempart du Fort de l'Ouest, Blade contemplait les plaines de Tor. Elles s'étendaient vers un horizon vert, aussi unies et presque aussi plates que la mer. Des éclaireurs montés des Kargois étaient là-bas au-delà de cet horizon, et sans aucun doute des cavaliers toriens.

Il y avait dix jours que le Fort de l'Ouest était achevé. Une double muraille en rondins haute de quatre mètres encerclait un carré de soixante mètres de côté. Un espace de trois mètres séparait les deux murs, comblé de terre, et le sommet du rempart extérieur était surmonté d'un parapet de pieux effilés arrivant à la taille des hommes. À l'intérieur de l'enceinte, il y avait des huttes, des étables et des entrepôts contenant des réserves de viande de drende et du kaum. Deux puits avaient été creusés au coin opposé aux étables.

Jusqu'à présent, les Kargois et les Toriens n'avaient envoyé que leurs éclaireurs. De petites escarmouches éclataient sur les quatre-vingts kilomètres de plaine, d'où revenaient au galop des chevaux bleus et des drendes sans cavaliers. Pour le moment, les deux camps étaient à peu près à égalité.

Blade entendit à l'intérieur du fort le gong annonçant le dîner. Des femmes sortirent en courant des huttes pour se précipiter vers le hangar des cuisines, portant des marmites et des jattes. Il aperçut Naula parmi elles et leva le bras, pour qu'elle sache où le trouver. Elle agita la main en souriant. Blade se tourna de nouveau vers l'horizon... et sursauta.

Deux minces colonnes de fumée noire venaient d'apparaître et maintenant une troisième. Le long du mur, les sentinelles virent aussi la fumée. Un des guerriers se pencha au parapet intérieur et cria. Le gong et les tambours d'alerte lui répondirent. Pendant quelques instants, tout le monde se figea. Puis ce fut le chaos dans le fort, tout le monde se précipita à son poste, saisit des armes ou se gara tout simplement.

La fumée à l'ouest signifiait que les Toriens arrivaient enfin en force. Blade savait que les éclaireurs ne pourraient sans doute échapper à dos de drende à une telle armée, après l'avoir détectée. Il avait donc mis au point un système de signaux. Ainsi les éclaireurs pouvaient alerter le fort, qu'ils vivent ou qu'ils meurent.

Alors que le couchant flamboyait dans le ciel, deux d'entre eux revinrent. Le premier était blessé au bras, l'autre à la cuisse, et leurs drendes étaient fourbus. Blade les fit nourrir et soigner avant de demander leurs rapports.

Au moins trois mille Toriens arrivaient, tous montés, avec de nombreux chariots contenant probablement du matériel de siège. Ce n'était pas une surprise. Les Toriens n'iraient pas envoyer trois mille hommes uniquement pour galoper autour du fort et lancer des flèches et des insultes à la garnison.

Mais il fallut attendre deux jours avant de voir apparaître à l'horizon côté ouest les étendards des Toriens. Les Kargois eurent amplement le temps de se préparer à les recevoir comme il convenait.

Cela donna aussi le temps aux renforts d'arriver, trois cents guerriers montés. Ils furent les bienvenus, bien qu'il n'y eût pas de place pour leurs drendes qu'on dut lâcher dans la campagne. Leur chef, en revanche, ne fut pas du tout le bienvenu : c'était Rehod.

Les hommes de Rehod s'installèrent, le soleil se coucha et la nuit passa, des heures de guet dans l'obscurité. Personne ne dormit vraiment. Finalement le jour se leva avec son habituel déploiement de couleurs insolites. Elles commençaient à peine à se ternir quand soudain tout l'ouest se hérissa de bannières toriennes.

Ils étaient près de quatre mille, avec cent chariots de matériel militaire et plusieurs centaines de têtes de bétail. Ils vinrent s'installer tout autour du fort et la garnison se prépara à attendre à l'intérieur. Des archers toriens galopèrent jusque sous les murs et envoyaient siffler des flèches sur les sentinelles. Les sentinelles rendaient la politesse. Il y eut peu de blessés de part et d'autre.

La nuit tomba. Blade doubla la garde sur les remparts et fit planter des torches allumées sur le parapet, tous les sept mètres. Elles étaient faites de crin de drende, trempées dans le naphte d'un bassin que les Kargois avaient trouvé dans la forêt et fixées au bout d'une hampe de bois. Il y avait des centaines de torches préparées et une grande réserve de naphte, dans des outres fabriquées avec les intestins des reptiles marins. Les Hauris employaient le naphte pour s'éclairer, mais l'idée ne leur était jamais venue d'en faire des armes. Blade pensait que ce serait une surprise désagréable pour les Toriens.

Le lendemain matin, un convoi de chariots vides partit du camp torien sous bonne escorte. La journée se passa sans échanges de flèches, et la nuit au guet à la lueur des torches.

Au matin, les chariots revinrent, lourdement chargés de broussailles et de rondins. Blade observa les assiégeants, qui fixaient aux rondins des poignées rudimentaires et faisaient de gros fagots

avec les broussailles ; ils déchargeaient aussi des dizaines d'échelles.

La bataille prochaine serait une collision de front, toute simple, où l'adresse, le courage et l'obstination pure auraient plus de prix que les ruses et les surprises. Ce serait aussi un massacre mais Blade était certain que les Kargois tiendraient bon, quelle que fût la fureur meurtrière de l'assaut. La seule chose qu'il avait à craindre, c'était le nombre écrasant de l'ennemi... et peut-être la félonie de Rehod.

CHAPITRE XX

Un nouveau petit matin, le quatrième depuis l'arrivée des Toriens. Le vent soufflait sur l'herbe des plaines, venant de l'ouest et apportant les odeurs de feu de bois et de viande rôtie du camp ennemi. Les Toriens trouvaient en abondance du bois à brûler dans les forêts à l'est, mais ils devaient commencer à manquer de vivres. Le fort, de son côté, avait des provisions pour plusieurs semaines.

La patrouille matinale des Toriens montait à cheval. Elle semblait plus nombreuse que d'habitude, plusieurs centaines d'hommes au moins. Blade examina la colonne de chevaux bleus et les cavaliers trapus aux jambes arquées. Le Torien moyen devait mesurer quelque chose comme un mètre soixante-cinq et, avec sa natte et sa longue moustache, il avait l'aspect nettement mongol.

Chaque cavalier était équipé d'un attirail qu'il n'avait encore jamais vu, un grand bouclier de bois carré, accroché au flanc de sa monture. Blade considéra longuement ces boucliers puis il se retourna vivement, mit ses mains en porte-voix et hurla :

— Sonnez l'alerte ! Les Toriens attaquent !

Sa voix porta dans tous les coins du fort. Des hommes surgirent des huttes et des tentes et escaladèrent la muraille intérieure avant qu'il puisse répéter son appel trois fois. Quand les gongs et les tambours résonnèrent, les Toriens entamaient déjà leur mouvement. Ils jaillirent de leur camp et se précipitèrent vers le fort comme si, à la façon d'un corps de ballet, ils avaient bien répété la manœuvre. C'était sûrement ce qu'ils avaient fait, hors de vue des Kargois. En regardant se déployer l'offensive torienne, Blade ne put s'empêcher d'admirer leur adresse, même si elle risquait de causer sa mort dans quelques heures.

Les cavaliers aux boucliers se dirigèrent tout droit vers le fort, au trot. Derrière eux venaient plus de mille fantassins, presque tous portant une échelle ou un fagot. La masse d'hommes et de chevaux soulevait un nuage de poussière. Il était impossible de voir à travers cet écran et de distinguer ce qu'ils faisaient avec leurs béliers. Sans aucun doute cette arme de siège apparaîtrait à son heure.

En attendant, les Kargois occupaient les remparts, chaque guerrier avec toutes ses armes. En arrivant au sommet et en voyant l'offensive, ils lâchèrent les épées et les lances et s'armèrent de leurs arcs. Un par

un ils s'agenouillèrent, assujettirent les flèches et tirèrent.

Dans leur enthousiasme, les Kargois n'attendirent pas d'avoir les Toriens à leur portée pour ouvrir le tir. Mais la rapidité des chevaux les amena bientôt sous la pluie de flèches. Les boucliers de bois étaient trop lourds et encombrants pour protéger un homme à cheval et d'ailleurs c'était les chevaux que visaient les défenseurs du fort. Les montures bleues commencèrent à s'abattre en hennissant, en ruant, en roulant parfois sur leurs cavaliers à terre. Plusieurs tronçons de la ligne assaillante devinrent un horrible enchevêtrement de chevaux sans cavaliers, affolés, morts ou blessés et d'hommes chancelants cherchant à fuir. Ni les Toriens ni leurs chevaux ne moururent en silence.

Les colonnes continuaient d'avancer, cependant, et bientôt tous les hommes purent mettre pied à terre et tirer à leur tour. Avec la rapidité et la précision d'écuyers de cirque, ils sautaient de leurs selles, l'arc dans une main et le grand bouclier dans l'autre. À grand renfort de cris et de claques, ils renvoyèrent leurs chevaux. Les animaux s'enfuirent au galop vers l'infanterie qui ouvrit les rangs pour les laisser passer.

Pendant ce temps, les archers plantaient leurs boucliers en terre et s'agenouillaient derrière. Les Kargois changèrent leur tir mais c'était difficile de toucher un homme abrité et presque impossible de le tuer. Les Toriens se baissaient derrière les boucliers, mettaient une flèche à leur arc, se redressaient vivement, tiraient et se baissaient avant que les Kargois ne puissent riposter. Ils ne tiraient sans doute pas très bien, mais vite et furieusement. Une grêle de flèches s'abattit sur le mur et les défenseurs commencèrent à en descendre, alors qu'elles perçaient leur armure en écailles de reptile ou trouvaient des parties du corps exposées.

Blade rugit et leur ordonna de s'accroupir derrière le parapet. Cela les protégea un peu mais les flèches continuèrent de siffler au-dessus des têtes pour tomber à l'intérieur du fort.

Sur le rempart, les munitions commencèrent à manquer. Quelqu'un, à l'intérieur, organisa une chaîne de femmes pour passer des carquois pleins aux archers alors que d'autres ramassaient les flèches toriennes tombées. Blade vit Naula courir vers le mur et l'escalader sans échelle, agile comme un singe. Il lui cria de redescendre mais elle paraissait sourde à tout ce qui n'était pas le grondement de la bataille. Les yeux brillants d'enthousiasme plus que de peur, elle était armée d'un couteau de cuisine.

À présent, l'infanterie torienne se massait derrière les archers, prête à se porter en avant dès qu'on lui en donnerait l'ordre. Les hommes restèrent en position pendant plusieurs minutes, assez

longtemps pour que les Kargois en abattent quelques-uns, assez longtemps pour qu'un commandant torien comprenne que les archers Kargois ne se laisseraient pas impressionner. Puis une trompe sonna à l'extrémité de la ligne torienne et tous les soldats s'élancèrent, une masse énorme et pressée de plus d'un millier d'hommes se ruant vers les remparts du Fort de l'Ouest.

Au sommet du mur, les Kargois lâchèrent leurs arcs pour saisir les lances et les épées. Les hommes aux sacs de naphte ne les ramassèrent pas encore mais se tinrent prêts.

L'armée torienne atteignit le fossé entourant le fort, et des hommes portant des fagots coururent en avant. Ils les jetèrent dans le fossé pendant que leurs archers tiraient continuellement. Blade vit des Kargois se dresser pour jeter des lances et se faire abattre par des flèches.

Il leur cria de se baisser et de garder leurs lances pour le corps à corps qui n'allait pas tarder. Certains l'entendirent, d'autres, trop enflammés par l'ardeur du combat, n'écoutèrent rien ni personne. Blade courut tout le long du mur sans se soucier de la pluie de flèches, pour forcer ses hommes à tomber à genoux.

Le fossé était maintenant presque entièrement comblé en trois endroits, et les Toriens arrivaient avec des échelles. Ils n'avaient pas d'armure et les armes de leur infanterie ne valaient pas celles des Kargois ; ils n'avaient qu'un court cimeterre et un petit bouclier de bois rond. Ils n'auraient pas été tellement à craindre s'ils n'avaient pas été aussi nombreux et s'ils n'avaient pas avancé comme si rien d'autre que la mort ne pouvait les arrêter.

Les échelles claquèrent contre le mur, et les premiers Toriens commencèrent à y monter. Quelques Kargois attaquèrent les échelles à la lance dès qu'elles furent en position, d'autres attendirent que des assaillants y soient et les repoussèrent. Échelles et Toriens tombèrent dans de grands craquements et d'affreux hurlements.

Blade courut vers trois échelles qui dépassaient du mur, presque côte à côte. La grêle de flèches avait cessé ; les archers toriens avaient trop peur de frapper leurs camarades. Les Kargois n'avaient pas cette crainte et partout où les Toriens n'escaladaient pas le mur, les arcs kargois travaillaient. Le terrain au-delà du fossé était maintenant jonché de morts et de blessés et couvert de sang.

Blade atteignit la première échelle alors que la tête d'un Torien apparaissait au-dessus du parapet. Son épée s'abattit en sifflant, et la tête sauta des épaules ; dans une gerbe de sang, le corps décapité tomba sur les hommes qui suivaient. L'échelle se détacha du mur et s'écroula sur une demi-douzaine d'autres assaillants. Des traits kargois plurent sur les hommes avant qu'ils puissent se démêler et plusieurs ne

se relevèrent pas.

Un Torien de la deuxième échelle parvint à enjamber le parapet et à sauter sur le mur. Blade et un guerrier le frappèrent en même temps. La lance du Kargoi le transperça par-derrière et l'épée de Blade lui ouvrit le ventre. Chacun saisit le Torien par un bras et le balança du haut du mur.

D'autres assaillants accouraient avec des fagots pour combler le fossé ailleurs. Blade donna des ordres aux porteurs de naphte. Ils attendirent jusqu'à ce que chaque passage soit comblé et que des Toriens arrivent au pied du rempart. Puis ils jetèrent leurs sacs de naphte et des torches enflammées par-dessus. Des flammes jaillirent, le bois sec crépita, des Toriens moururent en poussant des cris horribles, se tordirent sur le sol ou s'enfuirent en courant droit devant eux, leurs vêtements en feu.

Blade eut alors quelques instants pour souffler et regarder à l'intérieur du fort. Il vit immédiatement que trop d'hommes essayaient de participer à la défense du mur et qu'il en manquait ailleurs. Il se remit à hurler des ordres, et le portail fut renforcé juste à temps. Quelques minutes plus tard, les Toriens attaquèrent avec leur béliet. Un bruit de tonnerre retentit dans le fort quand la machine de guerre frappa son premier coup, couvrant un instant tous les autres sons. Les échos se turent, les voix gutturales des Toriens entonnèrent une chanson à pousser, et le béliet frappa encore. Blade vit frémir les poutres massives de la porte.

Des têtes de Toriens apparurent au-dessus du parapet extérieur du pavillon de garde, et des Kargois grimpèrent pour les affronter. Une nouvelle bataille furieuse éclata là-haut, pendant que le béliet martelait la porte. Blade vit Rehod conduire des guerriers, des femmes et des travailleurs portant des madriers pour renforcer le portail branlant. Du haut du pavillon de garde, des archers toriens tirèrent sur l'équipe de Rehod, chacun décochant une flèche ou deux avant d'être tué. Blade vit Rehod ramasser quelque chose par terre et se remettre à courir vers la porte.

Les Toriens tentaient toujours d'escalader le mur où se tenait Blade, jusqu'à l'épuisement total de leurs échelles et de leurs broussailles, cassée brûlée ou enfouies sous des monceaux de cadavres. Par endroits, le fossé était presque entièrement comblé par des morts toriens. Ils avaient perdu près de cinq cents hommes, assez pour faire reculer et réfléchir à deux fois les plus courageux. Blade en vit quelques-uns s'éloigner du mur, pour participer à l'assaut de la porte.

Elle était sur le point de céder. Plusieurs hommes furent abattus par des flèches en essayant de jeter des sacs de naphte sur ceux qui

maniaient le bélier. Des flammes et des cris montèrent en un endroit mais ce n'était pas le bon. Le martèlement du bélier ne s'interrompt pas.

Blade se dirigeait vers une échelle intérieure pour descendre participer à la défense de la porte quand il entendit un cri de femme. Il se retourna et vit Naula derrière lui qui vacillait comme un ivrogne en se mordant la lèvre. Blade tendit une main pour la soutenir et vit la flèche torienne plantée dans sa poitrine. Elle entrouvrit la bouche et fit un effort surhumain pour parler :

— Rehod... contre toi... je l'ai vu... flèche torienne pour faire croire... te tuer...

Puis elle s'affaissa et serait tombée du mur si Blade ne l'avait maintenue. Il la tint un moment dans ses bras, sentit la vie la quitter, et la déposa doucement. Il lui ferma les yeux puis il bondit du mur comme un tigre sur sa proie.

Il devait tuer Rehod, et vite, avant que le boudzi ne puisse frapper encore ou rassembler des partisans pour le défendre. Et il devait le tuer discrètement, sinon la garnison verrait ses deux commandants engagés dans une lutte à mort alors que les Toriens envahiraient le fort. Ce spectacle sèmerait la panique et donnerait la victoire aux Toriens.

Alors qu'il courait dans l'enceinte, les madriers de la porte cédèrent dans un terrible bruit de craquements et de coups de bélier. Les femmes et les travailleurs essayèrent de loger de nouveaux rondins en place pour l'étayer, en sautant par-dessus le fossé rempli de broussailles creusé en demi-cercle devant le portail. Les Toriens achevèrent de le démolir et firent irruption en foule, en escaladant les débris, en poussant déjà des cris de victoire.

Rehod jeta alors une torche enflammée dans les broussailles. Le bois imprégné de naphte s'embrasa en une muraille de flammes qui courut en travers de l'entrée. Aux extrémités de l'arc de cercle, il y avait des brèches, où le fossé s'arrêtait pour empêcher que les murs prennent feu. Des groupes de Kargois armés de lances et d'épées s'y précipitèrent. Tous les archers à portée de flèche se mirent à tirer.

Les premiers Toriens ne purent reculer à temps quand les flammes jaillirent. Ils tombèrent dans le fossé en poussant des cris si abominables que plusieurs guerriers endurcis pâlirent et vomirent. Des flèches pleuvaient sur les assaillants qui avaient échappé au feu, et la tête de la colonne ennemie se désintégra comme sous des salves de mitrailleuse.

Le spectacle des Toriens agonisants retenait toute l'attention de Rehod. Il se tenait au bord du nuage de fumée montant du fossé,

brandissant son épée, sans s'occuper de ses flancs ou de ses arrières. Blade courut vers lui, pivota sur un pied et, d'une ruade dans le bas du dos il l'expédia dans le brasier. Rehod ne cria pas longtemps mais plus horriblement que tous ceux qui avaient trouvé la mort dans cet enfer. Blade ne s'en souciait pas. Il avait vengé Naula et radicalement réduit le danger de guerre civile ou d'intrigues chez les Kargois.

Quelques minutes après la mort de Rehod, l'assaut contre la porte cessa. Les Toriens y avaient encore laissé quelques centaines de morts et de mourants, avant de renoncer. Avec leurs deux attaques, ils avaient perdu plus d'hommes que toute la garnison du Fort de l'Ouest, sans infliger plus d'une centaine de pertes aux Kargois.

Blade garda pour lui son souci de l'avenir. À part la menace constante des Menels, les Toriens reviendraient certainement. Ils étaient intelligents et courageux et ils ne manqueraient pas de tirer une leçon de cette défaite. Quand ils reviendraient, ils ne seraient peut-être pas aussi faciles à repousser.

Le lendemain soir, Paor arriva avec cinq cents guerriers montés et un long convoi de chariots apportant du matériel et des vivres. Maintenant, le fort pouvait résister pendant longtemps à toute nouvelle offensive des Toriens.

— Où est Rehod ? demanda presque tout de suite Paor.

— Je l'ai tué, avoua Blade tout bas. Il m'a tiré dessus avec une flèche torienne, pour faire croire que j'aurais été abattu par un ennemi. Naula est morte en prenant cette flèche. Je suis descendu, j'ai pris Rehod par surprise et je l'ai poussé dans le fossé en feu. Personne n'aurait pu reconnaître son corps parmi les autres, une fois les flammes éteintes.

— Est-ce qu'on t'a vu ?

— Disons que si quelqu'un a vu, on ne m'en a rien dit. Ils savent qu'ils ne peuvent ressusciter Rehod et que s'ils m'offensent ils risquent d'aller le rejoindre.

— Mon épée sera avec toi pour ça.

— Merci. Il me semble que nous avons trouvé la meilleure terre que nous avons la chance d'avoir avant de faire la paix avec les Toriens. Ce sera sûrement long. Maintenant que Rehod est mort, il y a moins de danger de complots et d'intrigues, il serait temps que nous envisagions de te nommer Grand Baudzi.

Paor ouvrit des yeux ronds et secoua la tête.

— Moi ? Je... Les dieux seuls savent si j'en suis digne.

— Je sais que tu l'es, affirma Blade. Et je ne suis pas le seul, bien d'autres guerriers aussi. Pourtant ni eux ni moi ne sommes des dieux.

Paor rit timidement.

— Non, sans doute. Mais je... Blade, il me faut du temps pour réfléchir. Peux-tu me l'accorder ?

— Certainement. Mais n'en demande pas trop. Les Toriens, eux, risquent de ne pas te le donner.

CHAPITRE XXI

Les jours devinrent des semaines et les semaines des mois mais les Toriens ne venaient pas. Blade se doutait que lorsqu'ils marcheraient de nouveau vers l'est, ils seraient quatorze mille, sinon quarante mille, et bien plus difficiles à vaincre ou à décourager.

En attendant, les Kargois se préparaient de leur mieux. Le Fort de l'Ouest fut réparé, et un second fortin construit et équipé. Cinq cents guerriers montés campaient à l'orée de la forêt, prêts à voler au secours de l'un ou l'autre fort. Les autres s'installaient où ils pouvaient trouver de quoi manger et éviter les Hauris. Ils consacraient leur temps à fabriquer des piques de cinq mètres de long et à s'entraîner à leur maniement, en ligne, en carré et en colonne. Blade les observait, de plus en plus rassuré. Si les Toriens tardaient trop à passer à l'offensive, ils se heurteraient à un mur de piques qu'aucune charge de cavalerie ne pourrait renverser. Cela suffirait peut-être à donner aux Kargois la victoire dont ils avaient besoin, sans qu'ils aient à marcher sur trois cents kilomètres vers Tordas, prendre d'assaut ses murs et passer au fil de l'épée la reine Kayarna dans son propre palais, avant que les Toriens n'acceptent de les laisser dans les plaines !

La trêve avec les Hauris durait toujours. Les Kargois se méfiaient encore des pêcheurs alors que les Hauris ne voulaient pas paraître trop collaborer avec les Kargois, au cas où les Toriens remporteraient la prochaine bataille.

Cependant, la méfiance et la suspicion finirent par s'atténuer. Les femmes de chaque peuple commencèrent à s'intéresser aux hommes de l'autre, et les hommes aux femmes. Les Kargois prirent goût au poisson séché et aux colliers de coquillages. Les Hauris trouvaient plaisant de festoyer de drende rôti et de porter des vêtements de cuir ou des armures en carapace de reptile.

Au bout d'un mois ou deux, les Hauris invitèrent Blade et d'autres guerriers kargois importants dans leurs villages. Les visiteurs mangèrent du poisson et des huîtres grillés sur des feux de bois d'épaves et des ragoûts épicés de clams et d'algues. Ils dormirent dans les huttes aux toits de branches avec les femmes Hauris couleur chocolat. Ils naviguèrent même dans les pirogues à balancier des pêcheurs, loin au large de ce qui avait été une mer avant que les glaces ne fondent et que monte le niveau des eaux.

Blade aimait beaucoup ces parties de pêche. Il ne pouvait rien

faire contre les Toriens, pour le moment, alors qu'au large il avait une chance de rencontrer des Menels.

Le vent soulevait des crêtes blanches sur la mer, et la voile de la grande pirogue était gonflée, ronde et ferme.

— Comme les seins d'une belle femme, dit Fudan en poussant le gouvernail.

La pirogue vira de bord brusquement ; elle se serait retournée sans le balancier. La voile pivota sur le mât, les haubans grincèrent, et la pirogue fila sur son nouveau cap. Ils se dirigeaient maintenant sur une île rocheuse d'environ cinq kilomètres de long. Sous le vent de cette île, ils pourraient mouiller à l'abri des tempêtes, en étant à proximité d'un banc d'huîtres perlières particulièrement riche.

« Comme les seins de Loya », pensa Blade en contemplant la voile. Il ne le dit pas tout haut, bien que Fudan ne se fût pas constitué le gardien de sa sœur. Blade avait revu Loya souvent, ces dernières semaines. Elle ne portait jamais autre chose que la culotte qu'il lui avait vue la première fois, et parfois moins encore. D'autres femmes hauris se couvraient de la gorge aux chevilles mais Loya était trop fière de son rang et de sa beauté.

Un éclair lumineux bas sur l'horizon attira alors l'attention de Blade. C'était bien trop brillant pour un simple reflet de soleil sur la mer et cela scintillait par intermittence. Blade comprit que c'était bien un reflet de soleil, mais sur du métal poli, qui avançait lentement au-dessus de l'eau. Le reflet paraissait se diriger vers l'abri de l'île, là où Fudan comptait mouiller.

Le moment vint où le soleil ne frappa pas directement l'objet mouvant, et Blade put distinguer un cylindre métallique, de forme aérodynamique, avec un haut aileron à l'arrière et une bulle à l'avant comme un hélicoptère.

C'était une machine volante des Menels. Il en avait déjà vu dans la Dimension du Maître des Glaces. Il avait même voyagé à bord d'un de ces appareils, avec une troupe de choc, jusque dans les régions polaires pour détruire les dragons des glaces et leur maître et délivrer ses esclaves et ses prisonniers. Cet appareil-là était beaucoup plus grand que celui qu'il voyait à présent mais de la même conception.

Il s'aperçut que ce pilote était en difficulté. Son appareil volait irrégulièrement, basculait de côté et d'autre, montait et descendait, effleurant parfois les vagues ou s'élevant très haut. Petit à petit, il piqua du nez. Blade retint sa respiration et attendit l'inévitable.

L'appareil piqua très bas, et cette fois l'avant percuta la crête d'une vague. Des gerbes d'écume l'environnèrent quand il fit plusieurs tonneaux à la surface, la bulle se brisa et l'aileron de queue fut

arraché. Blade crut voir une longue forme sombre agitant quatre bras, projetée hors de l'écume. Puis l'appareil retomba et sombra. Une grande plaque d'écume marqua l'endroit.

Blade mit un moment à s'apercevoir que Fudan avait observé les dernières manœuvres et la chute de la machine volante des Menels. Blade le dévisagea, en essayant de deviner l'expression du visage brun buriné.

— Cette fois, il ne reviendra plus, dit tranquillement Fudan.

Blade fut suffoqué.

— Tu veux dire... ce n'est pas nouveau pour toi ? Tu as déjà vu... ça ?

— Oh oui. Nos pêcheurs le voient arriver du sud, à peu près une fois par mois, depuis deux ans déjà. Toujours le même, nous pensons.

— Deux ans, tu dis ? s'exclama Blade.

Il était plus décontenancé par le calme de Fudan que par la panique ou une terreur superstitieuse.

— Oh oui. Tout a commencé après que la grande étoile fut tombée du ciel sur l'île du sud. Alors nous pensons qu'il vient de cette île, où vit sans doute le peuple du ciel.

Blade comprit que si cette conversation continuait comme ça, il allait perdre patience ou passer pour un imbécile.

— Vous savez que des gens du ciel sont venus dans ce monde, qu'ils vivent dans une île au sud. Leur machine est venue une fois par mois depuis deux ans. Et vous n'avez rien fait ?

Fudan prit un air innocent.

— Pourquoi aurions-nous fait quelque chose ? Ils ne nous ont pas fait de mal en volant au-dessus de nos pirogues et en les observant. Les poissons, les huîtres et les algues sont toujours aussi abondants, les requins et les anguilles pas plus redoutables, nos femmes donnent le jour à des enfants bien portants, comme avant. Bien sûr, si les reptiles marins deviennent dangereux, comme tu le dis, ce peuple du ciel y est peut-être pour quelque chose. Dans ce cas, il nous faudra songer à ce que nous pourrions faire contre eux, s'ils continuent à...

— Mais pourquoi ne m'en as-tu rien dit ? cria Blade exaspéré.

— Tu ne me l'as jamais demandé.

Blade poussa un long soupir et se mit à rire ; Fudan avait raison. L'idée ne lui était jamais venue que les Hauris avaient pu voir les Menels sans juger nécessaire d'en parler. Et dire qu'il avait cru sage de cacher le secret des Menels aux Hauris tout comme aux Kargois ! Autant pour la sagesse.

— Je comprends, murmura-t-il. Mais je dois te dire que le peuple

du ciel, les Menels, se servent réellement des créatures de la mer et des oiseaux de l'air contre nous. Ce sont les ennemis des Kargois. Ils peuvent aussi devenir les ennemis des Hauris. Maintenant que leur machine est tombée, nous avons une bonne occasion d'en apprendre plus long sur eux. Nous devons plonger vers cet appareil et l'examiner ainsi que tout ce qu'il contient. Ce sera plus dangereux que de laisser les Menels survoler vos pirogues et vous regarder, mais...

— Crois-tu que les Hauris prennent peur si facilement ? interrompit Fudan, sans colère, simplement sur un ton indiquant que Blade était plutôt bête de faire une telle réflexion.

— Non. J'ai combattu contre les Hauris et je connais leur courage. Mais les Menels possèdent des armes contre lesquelles tout le courage des Hauris et des Kargois réunis est impuissant. Il peut y avoir de telles armes dans cette machine et quelques Menels encore en vie pour s'en servir. Alors ne les traitons pas comme des tortues de mer échouées qu'on peut tuer d'un coup de bâton sur la tête.

— Certainement, ce ne serait pas prudent, dit Fudan en virant de bord pour se diriger vers le lieu de l'accident. Examine nos armes, Blade. Celles des Hauris ont tué des requins verts et des anguilles géantes, alors elles montreront peut-être aux Menels aussi que les Hauris ne sont pas des proies faciles.

Si les lance-rayons des Menels ne marchaient pas sous l'eau, Fudan avait sans doute raison. Les armes sous-marines des Hauris n'auraient pas été méprisées par un plongeur de la dimension normale. Ils avaient des tridents et des lances, des barres à croc pour déloger les coquillages des rochers, des arbalètes à cordes élastiques en peau de poisson qui projetaient des harpons, et des couteaux à lame courbe qui pouvaient tout aussi aisément trancher la gorge d'un homme que les ouïes d'un requin vert.

Fudan fit zigzaguer la pirogue quand ils approchèrent du lieu de l'accident, pour la rendre plus difficile à toucher si jamais quelqu'un la visait. Blade espérait que l'épave ne serait pas à plus de vingt-cinq mètres. Il était assez bon plongeur pour atteindre sans peine cette profondeur, mais à côté des Hauris il faisait figure de débutant. Leurs meilleurs plongeurs pouvaient remonter de plus de cinquante mètres, des coquillages et des coraux.

Blade examinait la surface, pour chercher des épaves à flot. Fudan abattit la voile et prit les pagaies. L'eau était si limpide qu'ils pouvaient voir jusqu'au fond, à trente mètres, chaque poisson et chaque buisson de corail. Les deux hommes chargèrent des arbalètes et les déposèrent dans le fond de la pirogue, à portée de la main.

Ils arrivèrent dans la zone de l'accident quand Blade aperçut un nuage d'oiseaux de mer qui tournoyaient en poussant des cris aigus

au-dessus de quelque chose. Sans un mot, Fudan s'y dirigea. Encore quelques coups de pagaie, et Blade reconnut dans l'objet flottant un Menel. Quelques mètres de plus et ils le rejoignirent.

Il ne faisait pas de doute que le Menel était mort. Aucun être vivant ne pouvait survivre avec sa tête en bouillie, deux bras arrachés et la moitié du corps déchiqueté et dont les entrailles traînaient dans l'eau. De petits poissons les grignotaient déjà alors que les oiseaux de mer descendaient en piqué.

Cent mètres plus loin, Blade distingua sur le fond une forme sombre. Le contour était déformé par l'eau et les avaries mais c'était bien ce qu'ils cherchaient. Fudan mouilla l'ancre et compta les nœuds de la corde. Finalement la pierre toucha le fond et la pirogue se balança doucement sur place.

— Neuf *dzors*, annonça le pêcheur en déposant sa pagaie.

Le *dzor* était une mesure de longueur égale à un peu plus de deux mètres. L'épave était donc à moins de vingt mètres, une profondeur facile pour la plongée.

Blade ôta ses sandales et enfila ses palmes en peau de poisson. Puis il boucla sa ceinture lestée de petits sacs de gravier, prit une sacoche et son arbalète. Il plongea le premier, en restant une minute ou deux accroché à la pirogue pour respirer profondément et remplir d'oxygène son système respiratoire. Enfin il la lâcha, se jeta sur le dos et plongea vers l'épave.

Elle avait l'avant écrasé contre des rochers et la queue se dressait comme une pierre tombale. La bulle avait disparu, les deux sabords étaient arrachés et le fuselage de métal déchiré comme un sac en papier. Blade nagea dans l'ouverture béante et regarda au fond du cockpit.

Deux Menels gisaient dans le chaos, le corps broyé, presque méconnaissables. Parmi les commandes brisées et ce qui avait dû être des sièges. Blade aperçut un lance-rayon tordu. Plus loin dans le fuselage il vit un troisième Menel écrasé sous du matériel lourd, détaché des parois au moment de l'impact.

Ce fut tout ce qu'il put découvrir avant de manquer d'air. Il sortit à reculons de l'appareil et remonta à la surface.

Pendant les deux heures suivantes, Blade et Fudan plongèrent et montèrent la garde à tour de rôle. Blade explorait la machine à chacune de ses plongées. À chacune des siennes, Fudan remontait des huîtres perlières et les entassait à l'avant. Il ne faisait pas du tout attention à l'appareil.

— Il m'intéresse, oui, dit-il. Mais je dois aussi rapporter des perles. Nous sommes venus trop loin pour faire autrement. D'ailleurs, si nous

ne rapportons pas de perles, on se demandera ce que nous avons fait ici. On posera des questions auxquelles je ne veux pas avoir à répondre.

Comme l'appareil était conçu pour des êtres de deux mètres soixante-quinze, il y avait beaucoup de place à l'intérieur malgré les dégâts. Blade nageait librement, examinait le matériel autant qu'il le pouvait dans la pénombre et durant le peu de temps qu'il avait à chaque plongée.

Il put reconnaître plusieurs objets familiers. Il découvrit un petit ordinateur avec un système d'imprimante, les restes d'un radar, diverses pièces de matériel scientifique, parmi lesquelles un spectroscope, une centrifugeuse, des appareils à échantillonner, d'analyse chimique, et beaucoup d'autres moins faciles à identifier. À l'arrière, une soute contenait des caisses et des tubes de diverses tailles, portant des marques différentes et, par terre, une pile d'implants électroniques pour les reptiles marins, tombés d'une caisse brisée.

De chaque plongée, Blade rapportait un objet quelconque de l'équipement des Menels. La pile de débris montait de son côté de la pirogue, comme celle des huîtres de Fudan de l'autre.

À sa dernière plongée, Blade s'intéressa au plafond de l'appareil. Jusque-là, il avait été trop occupé à examiner et trier ce qui était sur le sol. Il nagea par l'ouverture, et se retourna sur le dos.

Un gros objet vaguement carré semblait pendre du plafond à un angle impossible. Il crut d'abord que c'était encore une pièce cassée mais il vit que la chose flottait librement. Il leva une main et l'attira vers lui.

C'était un gros livre noir, enfermé dans un sac étanche avec un petit cylindre au bout, servant de flotteur. Il était manifestement destiné à résister à tout écrasement et à flotter librement. Blade se demanda si les Menels tenaient un journal ou un livre de bord. Dans ce cas, cela pourrait en être un.

Il serra le livre sous son bras et remonta à la surface aussi vite qu'il l'osa. Jetant le livre dans la pirogue, il se hissa à bord et reprit haleine. Fudan le regarda et ses yeux expérimentés remarquèrent sa fatigue.

— J'espère que c'est ta dernière plongée, Blade ?

— Oui. Je vais rester dans la pirogue, jusqu'à ce que tu aies fini ta pêche.

— Je n'en ai plus pour longtemps. Je vois dans le ciel qu'une grande tempête se prépare. Si je plonge trop longtemps, nous serons obligés de passer la nuit ici. Ce ne serait pas prudent.

Quand le pêcheur eut disparu dans les profondeurs, Blade se détendit, s'abandonna à la saine fatigue d'une journée bien remplie. Il regarda le ciel. Les premières lueurs du couchant commençaient à briller à l'ouest. Au-dessus des couleurs s'amoncelaient des nuages noirs épais, prometteurs de mauvais temps. À part ces nuages et les oiseaux de mer, le ciel était vide.

Un bruit d'éclaboussures soudain lui fit tourner la tête. Il s'attendait à voir Fudan émerger, mais il se trouva nez à nez avec une paire d'yeux d'or dans une face absolument hideuse. C'était une anguille géante, créature d'aspect sinistre et la plus vorace des mers de cette dimension, s'attaquant parfois même aux grands reptiles marins.

La gueule s'ouvrit, révélant deux rangées de dents pointues et acérées. Les yeux de Blade coururent de la tête bosselée le long du corps noir et luisant, et il serra les dents. Cette anguille-là n'avait pas moins de dix mètres.

Blade ne savait pas ce qui l'avait amenée là, mais il savait que, d'ici une minute, Fudan remonterait du fond, droit sur la créature, droit dans ces mâchoires béantes hérissées de crocs. Il ne la verrait que trop tard. Il ne pourrait échapper à l'incroyable rapidité de l'anguille.

La bête ne semblait pas faire attention à Blade. Il n'avait pas impressionné son minuscule esprit affamé comme une proie ou un ennemi possible. Il avait quelques secondes, au moins, pour agir.

Il allongea le bras avec précaution pour prendre une des arbalètes. Au même instant, la tête de l'anguille plongea et disparut sous la pirogue. Blade jura. Maintenant il ne pouvait pas tirer et la tuer avant qu'elle ne remarque Fudan. Il n'y avait qu'une chose à faire. Prenant un couteau d'une main et une lance de l'autre, il passa par-dessus bord. Avant que l'anguille ne puisse réagir, il serra le long corps effilé entre ses cuisses. Le corps commença à se tordre et à onduler et Blade se pencha en avant, le couteau et la lance tendus pour enfoncer les deux pointes dans la tête.

Il avait espéré pénétrer jusqu'au cerveau, avec l'une ou l'autre arme. Mais il ne fit que provoquer la fureur du monstre. Son corps s'arqua de la tête à la queue et plongea. Blade eut à peine le temps de se remplir les poumons avant d'être entraîné. Au moins il avait détourné de Fudan l'attention de l'anguille.

S'il n'avait pas eu son couteau fermement planté, la bête l'aurait délogé. Tout de même, la force de l'eau arracha la pointe de la lance de la tête et la hampe de la main de Blade. La lance disparut, et il tira sa dague de sa ceinture.

L'anguille choisit ce moment pour secouer violemment la tête en

tendant désespérément de se débarrasser de son bourreau. Blade eut un bras presque déboîté, mais il tint bon. Tant qu'il resterait où il était, l'anguille ne pourrait se tourner pour l'atteindre. Dès qu'il la lâcherait, elle pivoterait et ces monstrueuses mâchoires ne feraient de lui qu'une bouchée.

Blade enfonça sa dague dans la chair noire. Du sang coula, vert pâle dans la lumière sous-marine. L'anguille se tordit convulsivement, mais ne donna aucun signe d'affaiblissement. Elle continua sa plongée vers le fond.

Blade voyait sa dernière heure venue, par noyade ou sous les dents du monstre. Il ne vit pas passer toute sa vie devant ses yeux, son esprit était bien trop occupé à chercher un moyen de porter un coup mortel à cette créature. Il se cramponnait aux deux couteaux, mais l'anguille finit par se secouer au point de les arracher. Blade se sentit remonter vers la surface tandis que la bête se retournait sous lui, dressait la tête, ouvrait la gueule, s'apprêtait à le happer... et soudain un trait d'arbalète surgit sur la tête noire, juste entre les deux yeux dorés.

Ce fut le dernier souvenir de Blade avant qu'il ne se réveille, à plat ventre au fond de la pirogue, avec Fudan à cheval sur son dos qui lui remontait et lui abaissait les bras. C'était une forme de respiration artificielle rudimentaire, mais elle fit son effet. Blade avala de l'air à grands coups jusqu'à ce qu'il retrouve ses esprits, puis il s'assit lentement. Pendant un long moment, il fut incapable de parler, puis il dit simplement :

— Tu m'as sauvé la vie.

— Peut-être. Mais tu as d'abord sauvé la mienne. Je n'aurais pas été en vie pour tirer sur l'anguille si tu ne t'étais pas battu comme tu l'as fait. Tu l'aurais probablement tuée sans mon aide, d'ailleurs.

Blade en doutait mais il était inutile de discuter.

— Il est certain que nous avons combattu aujourd'hui une anguille géante et que nous l'avons tuée, et l'un de nous a tout aussi certainement sauvé l'autre, reprit Fudan en souriant. Par les coutumes des Hauris, cela fait de nous des frères en esprit. Chacun peut demander à l'autre ce qu'il demanderait à son frère de sang. Chacun doit accorder ce qui est demandé, s'il n'y a pas de déshonneur à le faire.

— Eh bien, dans ce cas, je te promets ma voix dans les conseils des Kargois, pour faire durer éternellement la paix avec les Hauris.

— Je donnerai aussi ma voix pour la paix dans nos conseils de chefs. Je consentirai aussi à ce que tu prennes pour femme ma sœur Loya.

Blade fronça les sourcils.

— Tu me fais honneur, Fudan, mais je ne la prendrais pas contre son...

Fudan l'interrompit d'un grand éclat de rire :

— Blade, Blade ! Loya a déjà donné son consentement dix fois ! Son vœu le plus cher est d'être ta femme, de porter tes fils et tes filles qui seront la preuve vivante de la paix entre les Hauris et les Kargois. La trouverais-tu déplaisante ?

Ce fut au tour de Blade de rire :

— Guère ! Mais, simplement, je n'avais pas songé à me marier.

Il n'ajouta pas que c'était en partie parce qu'il ne voulait pas mêler Loya à toutes les batailles qu'il avait encore à livrer dans cette dimension. Les femmes avaient la fâcheuse habitude de se faire tuer dans les batailles et il tenait à éviter ce triste sort à Loya.

— S'il est bon maintenant que je prenne femme, je ne pourrais en trouver de meilleure que Loya. Elle est belle, forte et sage.

— C'est vrai. Je suis heureux que tu penses d'elle ce qu'elle pense de toi, dit Fudan et il commença à lever l'ancre. Allons, il est temps de rentrer.

CHAPITRE XXII

Cette nuit-là, Blade et Fudan s'abritèrent dans une hutte, à la lueur d'une chandelle. Accroupi, Fudan ouvrait les huîtres avec son couteau et y cherchait avec précaution les précieuses perles noires. Avec tout autant de soin, Blade examinait le matériel récupéré des Menels.

Certains objets ou pièces étaient impossibles à identifier. Une grande partie ne pouvait être étudiée sans un laboratoire bien équipé. Agaçant, mais inévitable. Blade garda pour la fin le livre noir dans son sac étanche.

C'était effectivement une espèce de journal ou de livre de bord, avec une carte, des photographies, des notes manuscrites. Du moins le supposa-t-il. L'« écriture » des Menels avait plutôt l'air de traces faites par les pattes d'un cancrelat trempées dans l'encre. Au bout d'un moment, Blade se tourna vers la carte et les photos.

Il aurait été difficile de découvrir l'île servant de base aux Menels uniquement d'après la carte ; leurs cartographes ne travaillaient pas selon les normes humaines, et Blade était incapable de deviner l'échelle. Heureusement, les Hauris avaient vu le vaisseau des Menels tomber du ciel et savaient où était l'île. Avec la carte il serait possible d'y aborder et de marcher droit vers l'endroit où était caché le vaisseau spatial.

Le vaisseau *accidenté*. Les photographies le révélaient bien. À en juger par la taille du Menel debout à côté, le vaisseau avait au moins cent cinquante mètres de long. Il était complètement cassé en deux, une de ses extrémités fracassée enfoncée dans la terre. Sur la photo de groupe, Blade compta quarante-huit Menels. Au moins vingt portaient ce qui pouvaient être des pansements et douze seulement avaient de longs lance-rayons cylindriques.

Peut-être étaient-ils venus dans ce monde avec un plan de conquête. Peut-être des centaines de Menels morts gisaient-ils dans la partie fracassée du vaisseau, avec une douzaine de sous-marins et autant de machines volantes, et tout un matériel de guerre qui leur aurait livré cette dimension en quelques semaines. Il ne leur restait que cette petite bande de survivants mal armés, qui en quelques mois avaient subi de nouvelles pertes en êtres et en matériel grâce à Blade et à leur malchance.

Malgré tout, il n'y avait pas de temps à perdre. Les peuples de

cette dimension devaient s'unir, aussi vite que possible et aussi totalement que possible sans leur dire exactement pourquoi ils devaient s'unir. On pourrait révéler la vérité à quelques-uns des chefs les plus sages, mais, pour le moment, à personne d'autre.

Blade se dit qu'il lui faudrait aussi donner la poudre à cette dimension aussi vite que possible.

Les armes à feu ne valaient pas les lance-rayons des Menels, mais elles étaient quand même supérieures aux arcs et aux lances. Avec une centaine de canons ou mille mousquets pour chaque lance-rayon, les Menels auraient sûrement fort à faire dans une bataille.

Blade s'aperçut qu'il laissait courir ses pensées ridiculement loin devant ses connaissances et il examina de nouveau les photos du livre de bord. Une des dernières montrait une vue aérienne d'un deux-mâts toutes voiles dehors. Les silhouettes humaines sur le pont indiquaient que ce navire devait avoir environ trente à trente-cinq mètres. La plupart des hommes d'équipage portaient un pantalon, des bottes et des bonnets de marins. Plusieurs avaient de longs gilets de mailles, des casques cornus et des épées ou des haches accrochées à leur ceinture.

Blade s'intéressa particulièrement aux longs cylindres de diverses tailles pointant de chaque côté du pont supérieur, ainsi qu'à la proue et la poupe. Sur la passerelle, quelqu'un s'apprêtait à pousser une grosse éponge au bout d'un long bâton dans un de ces cylindres. Il ne pouvait s'agir que de canons, primitifs peut-être, mais très puissants à en juger par leur taille.

Donc, quelqu'un dans cette dimension connaissait déjà la poudre. Qui et où ? Impossible de dire où la photo avait été prise. Le voilier pouvait avoir été juste hors de portée des pirogues hauris ou de l'autre côté du monde.

Quoi qu'il en soit, il était indispensable de rechercher ce peuple. S'ils devenaient des alliés et des amis, les autres peuples de cette dimension auraient la poudre bien plus tôt. S'ils devenaient des ennemis, ou pire encore des alliés des Menels, eh bien il fallait l'empêcher d'une façon ou d'une autre.

La tempête se calma au matin et Fudan reprit la mer dans sa pirogue, un petit sac de perles noires accroché à sa ceinture. Il voulait que Blade l'accompagne mais celui-ci refusa. Il ne tenait pas à rapporter pour le moment la moindre pièce du matériel des Menels dans un village hauri ou un camp kargoi.

— Il est possible que les Menels aient mis dans ces petites machines un système qui lance des signaux, comme des signaux de fumée mais invisibles. De tels signaux peuvent être entendus à

plusieurs jours de navigation. Les Menels pourraient les suivre dans une autre machine volante et détruire ce qu'ils trouvent. S'ils font ça pendant que je suis ici, moi seul mourrai, pas tout un village.

Fudan soupira.

— Je pourrais dire que ta sagesse vaut tout un village et ce serait vrai. Mais tu ne veux pas changer d'idée ?

— Non.

— Dois-je dire à quelqu'un ce que nous avons vu et appris sur la mer ?

Blade allait secouer la tête mais, quelque chose, dans l'expression de Fudan, le retint.

— Tu penses à une personne en particulier ?

— Oui. Celui que tu voudrais voir devenir Grand Baudzi des Kargois. Paor. Il a posé beaucoup de questions, il nous a demandé ce que nous avions vu des reptiles marins. Je crois qu'il soupçonne quelque chose d'anormal.

— Et tu ne me l'as pas dit parce que je ne t'ai rien demandé, hein ? répliqua Blade en riant.

— Eh oui. Alors, veux-tu que je lui parle ?

— Oui. Il est temps qu'il sache. Je me fie à lui pour garder le silence, jusqu'à ce que le moment vienne de l'apprendre à son peuple.

— Très bien. Au revoir, Blade, et ne reste pas seul ici trop longtemps. Les Hauris comme les Kargois ont grand besoin de toi.

Les deux amis se serrèrent la main ; Blade regarda Fudan descendre vers la plage et monter dans la pirogue. Quand la voile eut disparu à l'horizon, il rentra dans la hutte pour étudier encore les souvenirs des Menels.

Blade venait d'allumer sa chandelle, le cinquième soir, quand on frappa à la porte de la hutte. Il souffla la flamme, prit son épée et alla ouvrir, mais il n'avait pas besoin d'armes pour cette visite-là. C'était Loya, torse nu comme d'habitude, portant son bâton d'une main et un sac de provisions en bandoulière. Elle était pieds nus et avait des traces de sel sur sa culotte et dans ses cheveux.

— Suis-je la bienvenue, malgré ça ? railla-t-elle en désignant l'épée, le sourire aux lèvres.

Blade posa son arme et referma la porte.

— Certainement. Et peut-être, en échange de mon bon accueil, me diras-tu pourquoi tu viens ici ?

— Pourquoi une femme viendrait-elle rejoindre l'homme qu'elle a choisi et qui l'a acceptée ? Riposta-t-elle et son sourire n'avait plus

rien de moqueur. Il n'est pas bon que tu restes seul si longtemps.

— Il n'est pas bon non plus que tu sois là. Les êtres du ciel pourraient venir et dans ce cas...

— Mais oui, mais oui. Fudan m'a tout dit. Je suis venue quand même, Blade, parce que rien ne peut me retenir loin de celui qui sera mon mari. Je n'ai pas peur.

— Tu as donc fini par me traquer. Dans ce cas, chasserresse, ta proie est à toi.

Il lui tendit les bras, et Loya parut y voler sans que ses pieds touchent le sol.

Elle était si grande qu'il n'eut pas besoin de se pencher beaucoup pour l'embrasser. Il commença par le front, effleura de ses lèvres ses yeux et son nez droit et lui prit enfin les lèvres, d'abord doucement puis avec une passion fébrile. La langue de Loya se darda entre ses dents blanches et vint taquiner la sienne. Il fut envahi d'une chaleur sensuelle à laquelle il s'abandonna.

Il aurait été heureux de continuer à l'embrasser éternellement mais alors que leurs bouches s'unissaient il laissait glisser ses mains caressantes le long de son dos, et elle insinuait les siennes entre ses cuisses. Il la serra brusquement contre lui, et elle put sentir la dure virilité palpitante. Elle lui caressa la poitrine puis elle baissa les mains pour lui arracher son pagne et refermer les doigts sur la verge dressée. Blade sursauta comme s'il avait reçu une décharge électrique, en étouffant un cri.

Loya respirait plus vite, sa poitrine se soulevait et la pointe de ses seins durcissait. Elle frémit de la tête aux pieds, comme secouée par un grand vent.

Ce fut pour eux un arrachement quand ils se séparèrent un instant seulement mais la douleur fut brève, et plus douce encore la réunion. Blade jeta son pagne alors que Loya délaçait son pantalon et le faisait glisser sur ses longues jambes. Elle s'avança, un parfait triangle bleu-noir niché entre ses cuisses, en se haussant sur la pointe des pieds. Blade fléchit les genoux et, comme elle tombait sur lui, il se dressa en glissant dans la merveilleuse chaleur moite qui l'attendait.

Ils n'auraient pas pu rester séparés une seconde de plus. Même si Loya avait pesé deux cents kilos, il l'aurait quand même soulevée comme une plume, tant le désir lui donnait de forces.

Il n'eut pas besoin de bouger, il n'eut qu'à soutenir Loya tandis qu'elle se haussait et retombait en se tordant comme si tous ses membres étaient en caoutchouc. Elle n'obéissait à aucun rythme, à rien excepté sa propre passion. Mais ce que son désir exigeait était ce qui pouvait le mieux satisfaire Blade. Il eut l'impression que l'union de

leurs corps était aussi celle de leurs esprits, si bien qu'ils ne faisaient plus qu'un.

Soudain, elle parut s'envoler, elle resserra les bras autour du cou de Blade et ses jambes autour de sa taille. Sous l'étreinte de ces muscles puissants, il eut le souffle coupé. Tout l'air s'échappa aussi des poumons de Loya, dans une suite de soupirs convulsifs. Elle s'arqua d'avant en arrière, elle secoua follement la tête et la laissa retomber sur l'épaule de Blade. Puis ce fut au tour de Blade de s'arquer comme un arc bandé et il resserra les bras comme si en la lâchant il perdrait la vie. Il ne poussa pas de cri parce qu'il n'en avait plus la force. Il resta debout jusqu'à ce qu'il se soit entièrement vidé, jusqu'à ce que la hutte tourne autour de lui. Lentement, il tomba sur le sol sans lâcher Loya et elle s'abattit sur lui, à bout de forces, dans un enchevêtrement de bras et de jambes trempés de sueur.

CHAPITRE XXIII

Kayarna Deda, reine de Tor, était assise sur une couverture étalée sur une dune de sable, à une journée de marche au nord de Tordas. Elle était nue, ses longues jambes étendues devant elle et les bras croisés sur ses seins lourds. Tout son corps était admirablement et uniformément bronzé, singulièrement ferme pour une femme de quarante-deux ans qui avait porté trois enfants.

Sans les trois enfants, elle n'aurait pas été libre de terminer sa vie selon son bon plaisir. Kayarna Deda avait la réputation de bien comprendre ses devoirs et de les respecter.

Un homme se tenait au-dessus d'elle sur le sommet de la dune, tourné vers la mer enveloppée de brouillard. Il était nu lui aussi, et Kayarna devait avouer qu'elle le préférait ainsi. Duskas Mon avait tout juste assez d'intelligence pour commander un bataillon de la garde royale. Ses véritables talents étaient ailleurs, et la reine comptait bien en profiter aussi longtemps qu'il pourrait faire son devoir. Elle n'entendait rien lui accorder de plus, en dépit de toutes ses exigences et de ses colères. Elle savait qu'elle pourrait toujours le ramener à son lit et, si un jour elle ne le pouvait plus, eh bien il ne manquait pas de jeunes gardes vigoureux pour le remplacer. Elle n'entendait pas courir le risque de donner à Duskas plus de faveurs qu'il n'en méritait. La jalousie entre les capitaines et les nobles avait coûté à plus d'un souverain de Tor son trône et sa vie.

Kayarna entendit les cris aigus et les bruits d'eau des jeunes femmes, de l'autre côté de la dune. Elle soupira. Les quatre dames d'honneur qui les avaient accompagnés, Duskas et elle, se baignaient dans la mer. Elle se dit qu'une de ces petites sottes avait dû mettre le pied sur une méduse et devrait être transportée au palais. La prochaine fois...

Les cris se changèrent brusquement en hurlements de terreur. Kayarna saisit son épée et se leva d'un bond pour courir au sommet de la dune sans prendre la peine de se rhabiller. Duskas lui cria :

— Couche-toi, glorieuse reine !

Et il la poussa si brutalement qu'elle tomba à genoux. Elle allait s'emporter contre un geste aussi irrespectueux, quand elle vit ce qui émergeait de la mer.

Une chaloupe venait de s'échouer sur la plage et quinze hommes

en sautaient. Ils étaient vêtus de longues cottes de mailles et coiffés d'un casque orné de cornes pointues de chaque côté. Ils avaient une épée ou une hache à la ceinture et trois d'entre eux portaient un long tube de métal avec une espèce de sculpture décorative à l'extrémité qu'ils tenaient entre les mains. Plus loin au large, à peine visibles dans la brume, elle distingua deux grands navires d'où arrivaient plusieurs autres chaloupes.

Les quatre dames d'honneur restaient pétrifiées, alors que les hommes en armure marchaient vers elles. Enfin l'une d'elles se ressaisit, poussa un cri et s'enfuit. Sa panique la rendait maladroite. Elle tomba et hurla encore quand deux hommes se ruèrent sur elle avant qu'elle ne puisse se relever.

Duskas Mon n'avait sans doute pas grand-chose dans la cervelle, mais il ne manquait pas de courage. Les cris de la fille le galvanisèrent. Nu et sans armes, il poussa un cri de guerre et se rua sur les assaillants. Peut-être espérait-il les distraire assez longtemps pour permettre à la reine et à ses femmes de s'enfuir.

Il n'avait fait que quelques pas quand un des hommes pointa vers lui son tube et tira sur la « sculpture ». Un bruit terrible retentit, un nuage de fumée blanche s'éleva et avec un *plop* hideux un objet pénétra dans le corps de Duskas, le traversa et ressortit par le dos. Il tomba sur le nez, rua deux fois et ne bougea plus. Kayarna vit dans son dos un trou rouge béant gros comme les deux poings.

Elle comprit qu'elle ne pouvait rien faire pour elle-même ou pour Tor, sinon courir comme le vent. Duskas était mort, les filles condamnées. Les trois restantes essayaient maintenant de fuir mais les hommes les talonnaient. Quatre des envahisseurs s'élancèrent sur la dune vers la reine. Ils firent quelques pas dans le sable mou, mais déjà Kayarna se précipitait vers les arbres où les chevaux étaient attachés.

Elle ne jeta pas son épée, car cela n'aurait pas été honorable pour la souveraine d'un peuple guerrier, ni raisonnable pour une femme qui aurait peut-être à se tuer. Elle n'emportait rien d'autre, pas un vêtement, pas un seul de ses bijoux. Aussi nue qu'au jour de sa naissance, elle courait sur le sable, s'attendant à tout instant à sentir un des tubes fumants lui projeter quelque chose dans le dos.

Mais les hommes qui la poursuivaient cherchaient à la rattraper à pied. Leur armure et leurs armes les ralentissaient alors que la peur donnait des ailes à Kayarna. Elle les distança sans peine, sauta en selle du premier cheval venu, trancha la longe avec son épée et lui enfonça les talons dans les flancs. Du sable vola et des branches la giflèrent assez violemment pour faire couler le sang. Sans se soucier de la douleur ni du reste, elle ne s'occupa plus que de lancer le cheval au grand galop.

Derrière elle, un autre tube tonna mais le projectile, quel qu'il soit, ne l'atteignit pas. Bientôt elle fut hors de portée des envahisseurs, galopant le long de la plage, cherchant un passage pour regagner l'intérieur des terres. Tordas devait être avertie, et plus qu'avertie. La ville devait se préparer à lutter contre ces hommes venus de la mer, malgré leurs vêtements d'acier, leurs casques et ces étranges tubes fumants qui tiraient comme des arcs mais avec quelque chose d'infiniment plus redoutable et entièrement nouveau.

Les Toriens apprirent bientôt que le peuple de la mer s'appelait les Vodis. Ils leur découvrirent aussi d'autres noms, tous plus malsonnants les uns que les autres.

Dix mille Vodis arrivèrent dans deux cents navires et débarquèrent devant Tordas. Ils combattaient à pied, par conséquent ils ne pouvaient fuir une charge de cavalerie torienne, mais ils n'en avaient pas besoin. Ils restaient sur place, ils projetaient des balles de pierre et de plomb avec leurs tubes à fumée, ils laissaient ricocher les flèches sur leurs vêtements d'acier et ils massacraient les Toriens par centaines avec leurs haches et leurs épées. Les Toriens livrèrent cinq batailles en quinze jours, les perdirent toutes et aussi dix hommes pour chaque Vodi qu'ils tuaient ou blessaient.

Trois semaines après l'arrivée des envahisseurs, Tordas était encerclée. Les vivres ne pouvaient plus entrer, et les pauvres, qui n'avaient d'ailleurs jamais bien mangé, commençaient à mourir de faim. Des messagers réussissaient encore à passer mais ils ne servaient pas à grand-chose. Aucun des commandants de garnison des autres villes de Tor n'avait envie de lancer ses cavaliers contre les grands tubes à fumée et les paletots d'acier des Vodis. Kayarna était sûre que certains de ces capitaines préféraient se tenir cois et attendre, dans l'espoir de conclure une paix séparée avec les Vodis, après la chute de Tordas et une fois le trône vacant.

Ces capitaines n'auraient pas à attendre longtemps. Les Vodis avaient d'autres armes que la famine, à employer contre les Toriens. Ils possédaient d'énormes tubes à fumée, aussi longs qu'une chaloupe de navire et bien plus lourds, projetant des balles de pierres grosses comme une tête de cheval et lourdes comme un homme. Les pierres s'écrasaient sur les murs, roulaient dans les rues, crevaient les toits des palais, des mesures, des temples et des boutiques avec une macabre impartialité. Les remparts de Tordas permettraient certes de repousser tout assaut, aussi longtemps qu'ils resteraient debout. Mais pendant combien de temps résisteraient-ils à l'offensive des tubes à fumée ?

Kayarna se le demandait. Elle ne montrait pas ses craintes quand elle chevauchait par les rues en ruine. Elle aiguillonnait capitaines et

soldats, elle consolait les affligés, elle veillait à ce que les veuves soient nourries et les orphelins recueillis dans le palais. Elle passait dix-huit heures par jour debout ou en selle. Cela ranimait non seulement le courage des Toriens mais lui permettait de dormir la nuit sans être harcelée par les cauchemars de ce qui arriverait à sa ville quand les murailles finiraient par s'écrouler et quand les Vodis l'investiraient.

Plusieurs semaines s'écoulèrent avant que Blade n'apprenne ce qui arrivait à Tordas et pourquoi les Toriens n'allaient pas attaquer de sitôt les Kargois. Il dut soutirer l'histoire par bribes à des éclaireurs toriens faits prisonniers.

Naturellement, ces hommes répugnaient à avouer combien leur pays était impuissant contre les Kargois. Mais les Kargois surent trouver des méthodes convaincantes pour les faire parler.

Quand Blade se fit une idée précise de ce qui se passait à l'ouest, il tint conseil avec Fudan, Loya et Paor, pour décider de la meilleure manœuvre possible.

— Les Toriens ne pourront pas tenir bien longtemps, cela paraît sûr. En Angleterre, nous avons une certaine expérience des tubes à fumée dont se servent les Vodis. Nous les appelons des fusils. Contre les plus gros, que nous appelons des canons, aucune muraille ne peut résister à moins d'avoir été spécialement construite pour cela. Alors les Vodis sont sur le chemin de la victoire et à la fin ils gagneront sans notre aide ; nous ne pouvons donc nous attirer leur reconnaissance en les aidant à vaincre Tor. Nous ne ferions que hâter le jour où ils régneront sur toutes les terres de l'ouest et se sentiront prêts à nous attaquer. Si nous ne nous portons au secours d'aucun des deux camps, les Vodis vaincront quand même. Il leur faudra un peu plus longtemps, mais tôt ou tard, ils régneront sur Tor. Et ils songeront à étendre leurs conquêtes à l'est, ils marcheront contre nous. De plus, un peuple comme les Vodis, qui aime la guerre, pourrait être tenté un jour de s'allier avec les Menels, pour se faire aider par eux dans leur expansion impérialiste.

Cette hypothèse rendit les trois autres muets de stupeur. Enfin Loya s'écria :

— Non ! Les dieux ne le voudront pas !

— Les dieux ne le voudront peut-être pas, répliqua Blade en souriant, mais je crois que nous pouvons faire un travail encore plus certain que cette interdiction-là.

— Comment ? demanda Paor. En allant à l'ouest pour aider les Toriens à repousser les Vodis dans la mer ?

— Précisément. Si nous y arrivons, les Vodis ne reviendront peut-être pas avant de longues années. Les Toriens seront reconnaissants et il sera facile de les amener à se joindre à nous contre les Menels. Quand les Toriens, les Hauris et les Kargois seront tous unis et en possession de canons, les Menels seront faciles à abattre.

— C'est vrai, reconnut Fudan. Nous serons à mille contre un et il n'y a pas de lâches chez nous. Mais ces... ces canons des Vodis ? Les Toriens en ont déjà beaucoup souffert. Crois-tu que nous puissions gagner contre eux alors que les Toriens ont échoué ?

— Certainement, assura Blade. Les canons projettent leurs pierres en mettant le feu à une poudre détonante. Les Vodis ont certainement apporté avec eux, d'au-delà des mers, une certaine quantité de poudre et ils doivent la brûler rapidement. S'ils ont tout utilisé, ou si nous pouvons détruire ce qui reste, alors leurs canons seront inutilisables. À ce moment, nous pourrons nous battre contre eux à notre façon, que nous connaissons si bien.

— Si tout cela est vrai, alors Blade a parlé avec sagesse, déclara Paor. Nous allons marcher vers l'ouest pour aider les Toriens.

Fudan et Loya approuvèrent et tous quatre se levèrent avec la satisfaction du devoir accompli.

CHAPITRE XXIV

Un boulet de pierre de cinquante kilos tomba du ciel et s'écrasa sur le coin d'une maison de la rue des Tailleurs. La moitié du bâtiment frémit et s'écroula dans un nuage de poussière et un grondement assourdissant. Les équipes de secours se dirigèrent vers les décombres, la démarche lourde et les traits tirés. Même sous les yeux de leur reine, ils ne pouvaient se hâter. Le siège de Tordas avait trop duré.

Kayarna flatta et calma son cheval d'une main et essuya de l'autre sa figure couverte de poussière. Au moins les chevaux ne prenaient plus le mors aux dents en entendant le tonnerre des bouches à fumée des Vodis et au fracas de la démolition. La plupart étaient si décharnés qu'ils n'en avaient plus la force ; le fourrage manquait. Encore quelques jours, et aucun ne serait capable de charger. Ensuite, il faudrait les abattre pour la boucherie. En mangeant les chevaux qui avaient naguère porté fièrement ses soldats dans les plaines, Tordas durerait peut-être une semaine de plus... si les tubes à fumée ne la détruisaient pas avant.

Kayarna pressa sa monture. Au même instant, deux cavaliers surgirent du nuage de poussière emplissant la rue et vinrent s'arrêter devant elle. Elle reconnut deux des capitaines les plus hardis qui avaient porté des messages hors de la ville.

— Majesté, haleta le premier, nous sommes perdus ! Le peuple des chariots marche sur la ville. Leur armée est en vue de nos remparts. D'ici une heure, ils vont se joindre aux Vodis et alors...

Kayarna le fit taire d'un geste, et son cœur se serra. Si vraiment le peuple des chariots venait prêter main-forte aux Vodis, Tordas n'avait plus que quelques jours à vivre. Elle crut un instant qu'elle allait être physiquement malade de désespoir. Puis elle se redressa sur sa selle. Elle voulait aller voir de ses yeux.

— Allons aux remparts, dit-elle, et elle talonna sa monture tandis que les deux messagers épuisés tournaient bride pour la suivre.

Richard Blade monta sur la plate-forme installée au sommet du chariot de commandement et contempla le spectacle déployé devant lui. La visibilité était presque parfaite, sauf où les canons des assiégeants vomissaient leur fumée et où leurs boulets soulevaient des nuages de poussière. Il pouvait voir la situation dans ses moindres

détails.

Sur sa droite s'élevaient les murailles martelées de Tordas, hérissées de défenseurs. Une mince ligne de Vodis montés sur des chevaux toriens capturés encerclait complètement la ville. Ces hommes pouvaient surveiller les portes, intercepter les messagers et avertir de toute tentative de sortie des Toriens. Ils n'étaient pas assez forts pour faire autre chose.

Au centre, les Vodis avaient dressé un camp retranché où leurs canons lourds tonnaient contre Tordas, abrités par des remblais de terre. Le poste de commandement et les fournitures devaient être dans ce camp, mais avec les remblais il serait dur à investir, à moins qu'il ne se passe quelque chose ailleurs en même temps, pour faire diversion.

Sur la gauche, d'autres tentes étaient dressées en arc jusqu'à la plage, sans autre protection qu'une légère palissade. C'était le camp principal où vivaient les soldats.

Au-delà des camps et de leurs défenses, il y avait la plage et les navires. De nombreux bateaux et beaucoup de petites embarcations étaient tirés jusque sur la côte, le reste mouillait plus au large, sur plusieurs kilomètres. Les Vodis ne semblaient pas craindre une attaque par mer.

Ils ne semblaient pas non plus venir à sa rencontre, et pourtant son avant-garde était bien en vue. C'était ce qu'il avait prévu. Les Vodis étaient des fantassins et les fantassins luttaienent contre la cavalerie en la laissant venir à eux. Cela voulait dire que, pour le moment, il avait l'initiative.

Donc... une charge rapide avec ses propres cavaliers pour disperser les Vodis surveillant les portes. Ils opéreraient ainsi la liaison avec les Toriens et pousseraient peut-être les Vodis à une manœuvre précipitée et irréfléchie. Une fois que les Toriens et leurs nouveaux alliés inattendus se seraient battus côte à côte, il serait plus facile d'organiser la suite de la campagne. Les chefs toriens seraient beaucoup plus disposés à se fier aux Kargois et à écouter leur Grand Baudzi.

Blade descendit de la plate-forme et sauta sur son cheval torien capturé. Il galopa devant ses troupes montées. Ils étaient environ quatre cents, la moitié sur des chevaux toriens comme lui, l'autre sur des drendes. Blade agita un bras et entendit le martèlement des sabots de chevaux et de drendes qui suivaient au galop.

La reine Kayarna arriva au sommet de l'escalier et déboucha au soleil sur le chemin de ronde. Elle y courut sans se soucier des

sentinelles, laissant sa propre garde derrière elle, en négligeant le tir irrégulier de l'ennemi. Elle courut jusqu'au coin de la muraille offrant la meilleure vue de l'armée du nouvel ennemi.

Une colonne massive d'hommes montés se détachait de cette armée. Certains chevauchaient comme les Vodis des chevaux toriens capturés, d'autres les grands bœufs de combat du peuple des chariots. Peu à peu, les chevaux distançaient les bœufs, malgré les efforts évidents de leur commandant pour les ralentir. Il était facile à reconnaître : un grand homme brun, montant avec une adresse presque arrogante en brandissant une lance torienne comme s'il avait fait cela toute sa vie. La reine se dit qu'il ne devait pas être très intelligent, à en juger par sa manœuvre. À quoi lui servait de commander une charge sauvage contre les murailles de Tordas ? Elle rit en se demandant si les bœufs allaient essayer de renverser les remparts à coups de cornes ou...

Soudain elle fut attentive, les yeux et la bouche grands ouverts, et tout autour d'elle les soldats poussèrent des cris de stupéfaction. La charge balayait les Vodis montés *et ils tombaient les uns après les autres !*

Kayarna ne pouvait en croire ses yeux. Elle vit le grand commandant poursuivre un Vodi et le soulever de sa selle d'un coup de lance. L'homme s'écrasa sur le sol et fut piétiné sous les sabots de cinquante montures. La charge continua de déferler.

Le commandant transperça un autre Vodi mais cette fois sa lance se cassa. Il jeta ce qui lui restait dans la main, dégaina une des longues épées du peuple des chariots et décrivit des moulinets mortels tout en galopant. Ses hommes le suivaient par centaines et devant eux les Vodis disparaissaient comme la rosée du matin sous les rayons du soleil.

Kayarna hurla son triomphe et sa joie et, tournant les talons, se précipita vers l'escalier. Elle devait absolument sauter en selle pour aller faire la connaissance de ce commandant et de ses hommes, envoyés par les dieux pour sauver Tor !

Sur la gauche de Blade, une brèche était ouverte, vers les portes de Tordas. Au centre, les Vodis rassemblaient le reste de leur cavalerie. Ils avaient quelques mousquets, mais pas plus de quelques centaines et ils n'inquiétaient pas Blade. Ce qui lui causait du souci, c'était la masse de l'infanterie, derrière les cavaliers, au moins deux à trois mille hommes.

Il aperçut soudain un nouveau nuage de poussière, s'étendant autour des portes de Tordas. Il crut un instant qu'une des tours de

garde ou une partie du mur s'était écroulée. Puis il vit des cavaliers sortir au galop, avec une hardiesse rare même chez les Toriens. Un des premiers brandissait un étendard blanc.

Blade tourna bride et alla à leur rencontre. Il venait de s'élancer quand des Vodis remarquèrent à leur tour les Toriens. La cavalerie ennemie s'ébranla, plutôt en désordre. Quelques cavaliers tombèrent, d'autres se cramponnèrent au pommeau de leur selle, mais la masse entière se porta contre les Toriens. Blade vit ceux des premiers rangs lever des mousquets.

Il reconnut bientôt l'étendard blanc. C'était l'emblème royal de Tor. Un de ces cavaliers devait être la reine Kayarna en personne ! Il cria à tous les Kargois qui pouvaient l'entendre de le suivre et il piqua des deux. Le cheval bondit, et Blade fonça, en brandissant son épée et en maudissant le courage intempestif de la reine. Quelques Kargois le suivirent parce qu'ils l'entendirent, d'autres parce qu'ils le virent détalé et voulurent participer à l'action. Il y avait maintenant trois masses de cavaliers se précipitant ventre à terre vers un même point.

En voyant venir l'inévitable collision, les premiers Vodis tentèrent de retenir leurs chevaux. Beaucoup en furent incapables et continuèrent de galoper. La plupart ralentirent assez pour épauler et tirer sur les Toriens. Un mousquet vodi, même dans les meilleurs des cas, manquait de précision. Tiré du dos d'un cheval nerveux par un cavalier inexpérimenté, c'était à peu près aussi précis que de cracher contre le vent. Les Toriens, cependant, étaient une cible impossible à manquer. La salve désordonnée vida bien des selles et fit culbuter des montures en plein galop. Les Toriens se télescopèrent dans un chaos bruyant innommable. L'étendard royal vacilla mais ne s'abattit pas. La cavalerie vodienne se rua à la curée pour le corps à corps final.

Les Vodis étaient si occupés par leur charge qu'ils oublièrent l'approche des Kargois. Et, surtout, ils oublièrent Blade. Il se rappela à leur attention en fonçant sur eux au grand galop. Les cavaliers vodis avaient quitté leur armure pour ne pas trop fatiguer les chevaux. L'épée de Blade décrivit de terribles moulinets et fit le vide autour de lui, en tranchant des bras et des têtes sans protection comme une moissonneuse fauchant du blé mûr. Plus d'une dizaine de Vodis tombèrent avant que les autres ne comprennent qu'ils étaient attaqués. Ils essayèrent de se reformer et de cerner ce fou furieux qui se taillait un passage dans leurs rangs. À ce moment, les Kargois qui suivaient Blade leur tombèrent dessus à bras raccourcis, suivis par d'autres qui arrivaient plus lentement sur des drendes. Certains des cavaliers à drende étaient armés d'arcs, d'autres de piques de plus de trois mètres qu'ils utilisaient comme des lances toriennes.

Blade ne vit que des bribes de tout cela. Il fonçait droit vers les

Toriens. Une femme grande et mince était debout à terre, près d'un cheval bleu abattu.

Elle tenait d'une main un long couteau et s'appuyait de l'autre sur son épée, pour supporter une jambe blessée.

Deux Vodis galopèrent sur elle en passant devant Blade. Elle plongea son couteau dans le poitrail du premier cheval, qui se cabra en hennissant de douleur. Son cavalier vida les étriers. L'autre allait abattre sa hache quand Blade arriva. Une lame dégouttante de sang lui trancha le cou ; le corps décapité s'affala et glissa au sol. Blade s'approcha de la reine, lui tendit une main et la hissa en croupe. Puis il éperonna son cheval et tourna bride pour fuir le cœur de la bataille.

Le svelte cheval torien ne pouvait porter deux poids aussi facilement qu'un drende mais ses forces durèrent assez pour transporter Blade et Kayarna en sécurité. Il laissa provisoirement la reine chez les Kargois, en la confiant à Paor et à deux autres baudzis de confiance, puis il prit un cheval frais et retourna vers la mêlée.

L'infanterie des Kargois arrivait maintenant, deux ou trois par drende. Les hommes mirent pied à terre pour former des lignes, comme Blade le leur avait appris, leurs drendes derrière eux. Ils n'auraient pas besoin de beaucoup d'ordres mais d'un peu d'encouragement, s'ils devaient tenir sous le feu de mousqueterie des Vodis.

Mais seuls les premiers rangs avaient des mousquets et encore, seulement un tiers des soldats. Blade vit que les murailles de Tordas étaient noires de spectateurs attendant le heurt entre leurs ennemis et leurs nouveaux alliés. Blade espérait que l'attente ne durerait pas trop longtemps. Il ôta son casque et s'en éventa. Il commençait à bouillir dans son armure de peau de reptile, comme une pomme de terre en robe des champs. De plus, on n'avait pas trouvé de moyen de tanner ces peaux en les empêchant d'empêster par temps chaud.

L'attente dura une heure et se termina brusquement d'une façon tout à fait inattendue. Des tambours et des trompettes retentirent et les Vodis commencèrent à reculer ! Ils gardaient la tête tournée vers leurs ennemis et leurs derniers cavaliers galopaient en tous sens mais, indiscutablement, ils refusaient le combat.

Blade les regarda se replier, sans en croire ses yeux. Enfin il poussa un soupir, prit son outre et but longuement. Une ovation monta, tant des Kargois que des Toriens sur les remparts.

Blade retrouva la reine Kayarna dans une tente dressée pour elle à côté de celle de Paor. Les gardes entourant ce refuge étaient tous toriens mais cela n'inquiéta pas Blade. Il était évident que les nouveaux alliés s'entendaient bien, ils buvaient aux outres les uns des

autres, ils comparaient leurs armes, ils échangeaient des histoires en se vantant de leurs exploits.

Paor accueillit Blade à son arrivée, la figure fendue par un large sourire.

— Blade ! Blade, ils nous ont fuis ! Nous les connaissons, maintenant ! Ah, quelle victoire ! Leurs cavaliers sont morts et leurs fantassins ne sont que des lâches !

Blade secoua la tête.

— J'aimerais pouvoir le croire. Rappelle-toi notre première rencontre, quand tu as refusé un combat qui ne paraissait pas nécessaire ni prudent. Tu n'étais pas un lâche et je ne crois pas que les Vodis le soient. Leurs capitaines ont simplement jugé qu'il ne serait pas prudent de nous affronter tout de suite, alors que nous sommes prêts et qu'ils ne savent pas comment nous repousser. Si nous leur laissons le temps, ils reviendront à l'assaut et ils se battront bien.

Cela ne fit pas perdre son sourire à Paor.

— Mais nous n'allons pas leur laisser le temps, hein ? Non, nous ne leur laisserons pas de temps du tout.

— Nous verrons. J'en saurai davantage après m'être entretenu avec la reine Kayarna.

La reine de Tor était allongée sous sa tente, sur une pile de coussins. Elle portait une jupe fendue du côté gauche pour donner de l'aisance à sa jambe pansée et elle avait le torse nu. Blade contempla ses beaux seins lourds entre lesquels coulait une petite rigole de sueur.

Tout aussi hardiment, les yeux de la reine détaillèrent le corps de Blade. Jamais il ne s'était senti aussi totalement dénudé du regard. Il fit de son mieux pour garder son sang-froid et la lueur concupiscente finit par s'éteindre dans les yeux de Kayarna. À la place d'une femme brûlante de désir, il eut devant lui une redoutable guerrière. Il prit la parole le premier, sur un ton grave :

— Nos peuples se sont battus et ont mutuellement versé beaucoup de sang. Mais pas au point de ne pouvoir s'unir pour verser celui des Vodis. Ensuite...

— Parlons d'abord du présent, interrompit Kayarna. Je ne fais aucune promesse avant de tenir la victoire et je ne t'en demande pas non plus.

— Très bien.

Blade tira d'une sacoche à sa ceinture un long rouleau de parchemin sur lequel il avait tracé au fusain une carte et une liste des forces à engager dans son plan de bataille. Il en expliqua chaque détail, chaque attaque, chaque manœuvre. La reine posa quelques

questions qui révélèrent toutes qu'elle le comprenait fort bien.

— Et les grands tubes à fumée des Vodis, les canons comme tu dis ?

— Ils sont dangereux, reconnut Blade. Mais moins la nuit, quand les tireurs n'y voient pas assez bien pour viser. Je doute aussi qu'il leur reste beaucoup de la poudre qui fait la fumée. S'ils en avaient davantage, je crois qu'ils nous auraient affrontés aujourd'hui, au lieu de battre en retraite. Ils essayent d'économiser leur poudre pour défendre leur camp et tirer sur les remparts de Tordas. Ça n'a pas grande importance, d'ailleurs. Quelle que soit la quantité de poudre qu'ils ont encore, demain matin ils en auront bien moins. Ce sera alors une bataille où le courage affrontera le courage et celle-là, les Toriens et leurs alliés ne peuvent pas la perdre.

— Ce sera donc pour cette nuit ?

— Oui. Nous ne devons pas laisser le temps aux Vodis de préparer de nouvelles ruses.

— Cette nuit donc, murmura Kayarna avec un sourire.

Elle avait plutôt l'air de parler d'un rendez-vous d'amour que d'une lutte à mort avec un compagnon d'armes.

CHAPITRE XXV

Blade contemplait la nuit silencieuse quand soudain le silence et l'obscurité furent rompus. La brise apporta le lointain roulement des tambours d'alarme des Vodis et le grondement un peu plus fort des mousquets. Les remblais de terre autour du camp furent brusquement couronnés de torches vacillantes. De là où se tenait Blade, sur son cheval, elles ne brillaient guère plus que des lucioles.

Les Toriens attaquaient, abandonnant leurs montures pour se précipiter à pied contre les remblais. Ils ne passeraient peut-être pas et beaucoup mourraient, mais Blade était certain qu'ils ne reculeraient pas. Ils avaient trop de morts à venger et la reine Kayarna les commandait. Elle le faisait peut-être d'une litière à cause de sa jambe blessée, mais elle était là !

Blade mouilla son doigt pour tâter le vent. Parfait ; il semblait tenir. Il apporterait le bruit du camp ennemi vers l'endroit où sa propre offensive se préparait dans l'obscurité. Il pousserait aussi les pirogues des Hauris droit vers la flotte ennemie. Ils auraient à subir le feu des canons mais ils présenteraient des cibles basses et rapides surgissant des ténèbres opaques vers les canonniers. Le ciel était couvert, il n'y avait pas de lune, et Blade en était reconnaissant. Il ferait tout juste assez clair pour que ses hommes se reconnaissent à leurs brassards blancs, pas assez pour alerter les Vodis à l'avance.

Une nouvelle fusillade éclata plus près, de nouvelles torches brillèrent. Cela signifiait que les Kargois lançaient leur attaque, tous les piquiers marchant contre les Vodis. Il était temps, pour le troisième assaut. Blade prit la trompe accrochée à sa selle, la porta à ses lèvres et souffla aussi longtemps qu'il lui resta de l'air dans les poumons.

Avant qu'il cesse de sonner, un monstrueux vacarme se fit entendre derrière lui, les cris de guerre des Kargois et des Toriens, le hennissement des chevaux, le mugissement des drendes furieux et puis un martèlement de sabots. Blade quitta la plage, galopant vers l'intérieur alors que le tumulte devenait assourdissant. Il s'était à peine mis à l'abri que l'avant-garde d'un millier de drendes de trait affolés déferla, fonçant sur le camp des Vodis.

Derrière et autour des drendes, même parmi eux, chevauchaient des Toriens et des Kargois, à cheval ou à drende. Ils criaient, ils sonnaient de la trompe et battaient du tambour aux oreilles du bétail pris de panique, ils aiguillonnaient les bêtes de la pointe de leurs

lances ou de leurs épées. Les drendes de trait galopèrent de plus en plus vite en se bousculant, aussi terrifiés que furieux.

Le bruit était tel, que dans le camp, les Vodis devaient l'entendre. Cela ne changerait pas grand-chose, quand le troupeau arriverait. Il formait un béliet vivant, aussi impossible à intercepter que les reptiles marins contrôlés par les Menels.

Derrière les drendes galopèrent d'autres Toriens et Kargois, un millier en tout, chargés de toutes les armes possibles. Des outres rebondies pleines de naphthe dansaient aux flancs des montures. Quand ces sacs seraient jetés dans les feux de camp des Vodis... !

La poussière soulevée par les sabots des drendes et des chevaux rendait la nuit encore plus noire. Blade poussait son cheval hors de ce nuage aussi épais que les brouillards d'autrefois à Londres quand apparut devant lui la palissade du camp des Vodis. Ils l'avaient construite assez solide pour résister à des hommes et des chevaux. Ils n'avaient pas compté sur la ruée de drendes enragés. Les sentinelles brandissaient des torches, qui permirent à Blade de tout voir.

Les drendes franchirent le fossé peu profond, conçu pour arrêter une charge de cavalerie, comme s'il n'existait pas. Certaines bêtes y plongèrent, d'autres leur tombèrent dessus mais les mugissements et les meuglements de terreur firent courir les autres encore plus vite. Ils atteignirent la palissade à une vitesse que Blade n'aurait jamais crue possible. Ils durent sentir l'obstacle car ils baissèrent la tête et chargèrent. Deux cents paires de cornes frappèrent presque simultanément la barrière.

Blade entendit une explosion de bois fendu, éclaté, et sur une grande longueur toutes les torches s'éteignirent. Dans l'obscurité un hideux concert de hurlements s'éleva, qui dura pendant les quelques secondes qu'il fallût aux drendes pour abattre la palissade. Prises d'abord sous les rondins puis sous les sabots des bêtes, la plupart des sentinelles furent réduites en bouillie. Les drendes furent un instant ralenties mais pas arrêtées. Ils continuèrent de foncer droit devant eux, parmi les tentes.

Les cavaliers suivirent au grand galop. Blade aurait pu s'époumoner ou en tuer la moitié sans en retenir un seul. Ils sentaient le sang de leurs ennemis et, comme une bande de loups, ils se ruaient sur eux pour profiter de l'occasion et les achever. Ils rattrapaient le troupeau affolé, ils y perçaient des brèches, ils le dépassaient dans le camp.

Ce fut à la lueur des feux de camp que Blade vit ce qui se passa ensuite. Maintenant, la plupart des Vodis étaient réveillés et armés, alors peu moururent piétinés par les drendes sous leurs tentes. Beaucoup périrent debout. Blade en vit un abattre sa hache sur un

drénde, lui fendre le crâne et puis mourir écrasé en hurlant sous le poids de la bête tombant sur lui. D'autres tentèrent de fuir, trébuchèrent et furent piétinés à leur tour ou tombèrent dans des feux pour être brûlés vifs.

Ceux qui survécurent à la ruée eurent à affronter les cavaliers kargois et toriens. À ce moment, les Vodis avaient perdu le peu de courage qui leur restait, ils tournaient les talons et prenaient leurs jambes à leur cou. La plupart n'allèrent pas bien loin avant d'être taillés en pièces par les lances des Toriens. Blade vit un Vodi se retourner, épauler son mousquet, abattre un Torien et son cheval mais un autre cavalier chargea avec sa lance. Le Vodi s'écroula dans un feu et la poire à poudre de sa ceinture explosa. Même les chevaux toriens endurcis à la guerre firent un écart devant ce qui restait.

D'autres explosions retentissaient, plus loin dans le camp. Blade vit jaillir des langues de feu. Les Vodis avaient réussi à tourner leurs canons sur les assaillants ou alors ces assaillants avaient trouvé le magasin à poudre. Paor avait chargé douze hommes de sa garde personnelle de mettre le feu à tout ce qui ressemblerait à de la poudre. Blade espéra que certains au moins survivraient à leur mission mais il en doutait. Ils étaient trop enthousiasmés par ce que les explosions feraient à l'ennemi pour songer à se protéger.

Des flammes montaient aussi derrière Blade, de la couleur particulière des feux de naphte. Il espéra que ses hommes ne gaspillaient pas leur naphte sur des cibles mineures et aussi qu'ils ne causeraient pas trop de dégâts car il aurait aimé s'emparer du camp avec le plus possible de son matériel de guerre intact.

Il lança son cheval au galop vers la plage. C'était là que se déciderait le sort de la bataille, parmi les navires. Une menace contre leur flotte – leur ligne de repli – briserait ou détruirait les Vodis plus sûrement que tout le reste.

Le cheval répondit aux coups d'épéron de Blade si avidement qu'il atteignit la plage bien avant ses hommes. Soudain, il se trouva au bord de l'eau, son cheval couvert d'écume soulevant du sable au lieu de la poussière. Il était assez loin de la bataille pour être de nouveau entouré de silence et de nuit.

Cette obscurité et ce silence ne durèrent que quelques secondes. Des mousquets commencèrent à tirer, quand les hommes de garde à bord des bateaux échoués s'en prirent à la première cible qui leur était présentée depuis le coucher de soleil. Blade était une cible impossible à manquer, même pour les armes les plus imprécises entre les mains des plus mauvais tireurs. Une balle arracha l'épée de sa ceinture, une autre emporta son casque. Une troisième creusa un sillon à sa tempe en lui rasant des cheveux ; il sentit couler le sang sur sa joue. Puis

deux autres frappèrent le cheval ; il tomba et Blade, à moitié assommé, avec lui.

Il parvint à rouler sur lui-même pour ne pas être pris sous sa monture et se releva tant bien que mal. Les Vodis lâchaient leurs mousquets vides et se précipitaient vers lui. Blade était tout juste prêt à se défendre quand les deux premiers arrivèrent.

L'un d'eux leva une hache et tomba à la renverse, une main en moins et l'autre lâchant l'arme. Quand le deuxième voulut sauter sur Blade, plusieurs tonnes de poudre sautèrent du côté du camp. Le tonnerre de l'explosion et la lueur aveuglante paralysèrent l'homme. Blade lui décocha un coup de pied dans le genou, lui entailla la cuisse quand il tomba et lui trancha la tête quand il fut à terre. Puis il ramassa l'épée de son assaillant et affronta l'adversaire suivant avec une arme dans chaque main.

Avec les deux épées, il tissa autour de lui un rideau d'acier scintillant, pendant plusieurs minutes, tuant un ennemi après l'autre. Il ne sut jamais combien d'hommes il avait tué ni pendant combien de temps il s'était battu. Mais finalement il n'eut plus autour de lui qu'un monceau de morts et de mourants et quelques Vodis se traînant dans l'obscurité pour mourir en paix un peu plus loin.

Mais à présent, deux chaloupes de Vodis ramaient vers lui. Il y avait au moins vingt hommes dans chaque embarcation. Ils seraient trop peu nombreux pour aller prêter main-forte au camp mais plus qu'assez pour le tuer s'il ne fuyait pas. Comme il ne voyait pas où il pourrait fuir, il décida de rester où il était et de tenter sa chance. Il attendit les deux chaloupes, la tête claire et assez froide pour choisir dans chacune son premier adversaire.

Sur ce, des silhouettes obscures surgirent de l'eau à côté de chaque bateau et des objets sombres y tombèrent avec un bruit sourd. Avant qu'un seul Vodi puisse réagir, des torches s'abattirent sur eux. Les hommes assis et debout se profilèrent contre des nappes de feu tandis que le naphte s'enflammait.

La plupart moururent en hurlant dans ces flammes ou entraînés au fond par le poids de leur armure quand ils sautèrent par-dessus bord. Quelques-uns étaient de bons nageurs ou alors des marins qui ne portaient pas d'armure. Certains furent égorgés dans l'eau par des Hauris armés de couteaux.

Une ombre svelte surgit d'une vague et courut avec légèreté vers la plage. Blade s'avança à sa rencontre et enlaça Loya.

La bataille navale commençait maintenant, s'étendant tout le long des navires à l'ancre. Les éclairs des canons illuminaient les pirogues des Hauris qui se glissaient entre les vaisseaux de haut-bord. La

plupart des boulets passaient par-dessus les cibles basses sans faire le moindre mal. Quelques-uns tombèrent de plein fouet, brisant les légères embarcations comme des jouets de baignoire entre les mains d'un enfant en colère. Même alors, peu de Hauris moururent, car ils étaient à l'aise dans la mer comme des poissons.

De nouvelles outres de naphte volaient pour retomber sur les ponts des bateaux ou dans les chaloupes, et de nouvelles torches bleues les suivaient. Des flammes montèrent d'une douzaine de navires, puis d'une vingtaine de plus. Blade vit les incendies gagner les haubans, les mâts, les voiles en une minute. Des explosions tonnèrent quand les flammes atteignirent les barils de poudre, des mâts s'effondrèrent dans des gerbes d'étincelles et des nuages de vapeur. Les sabords flamboyèrent quand les incendies se propagèrent sous les ponts. D'autres vaisseaux encore intacts se mirent à dériver, à mesure que les Hauris coupaient leurs cordages d'ancre.

Blade poussa des cris triomphants et dansa de joie au spectacle de la flotte ennemie mourant sous ses yeux. Derrière lui, les explosions se succédaient aussi, alors que les assaillants envahissaient le camp et mettaient le feu aux magasins de poudre. Certaines étaient si violentes qu'elles projetaient jusque sur la plage des fragments de bois en feu et des lambeaux de corps humains.

Blade serra Loya contre lui. Pendant un moment ils s'étreignirent, aveugles et sourds à ce qui n'était pas eux-mêmes, puis ils retournèrent vers la bataille.

Elle était pour ainsi dire terminée. Les Vodis fuyaient ou tentaient de fuir, ou bien ils essayaient de se rendre quand ils voyaient toute autre issue impossible. Blade put sauver quelques prisonniers mais pas beaucoup. Les Toriens ne faisaient pas de quartier, et ni les Kargois ni les Hauris n'éprouvaient le besoin de discuter avec eux sur ce point.

Quand le jour se leva, Blade put écrire l'építaphe de l'expédition des Vodis. Dans les tentes des commandants il trouva des papiers révélant que l'ennemi avait lancé presque toutes ses forces militaires et navales dans son offensive. Ils avaient perdu neuf hommes sur dix, les deux tiers de leur flotte, tous les canons, tout le matériel de siège et tous les vivres, en un mot c'était pour eux un désastre total.

Blade rejoignit la reine Kayarna alors qu'elle s'éloignait sur un cheval, le quatrième de la nuit. Incapable de marcher, elle avait monté les trois autres jusqu'au cœur de la mêlée et ils avaient été tués sous elle. Elle tourna vers Blade un sourire triomphant, qui s'effaça quand elle vit son bras autour de la taille de Loya. Ce qu'elle allait dire mourut sur ses lèvres pincées. Elle tourna bride et partit au galop, le dos raide.

Loya, la mine assombrie, la suivit des yeux.

— Je crois qu'elle n'a pas aimé nous voir ensemble.

— Non, en effet, grommela Blade dans un soupir. J'espère qu'elle changera d'idée... un jour. Ou du moins qu'elle ne fera rien. Mais si elle est jalouse...

Il ne trouva pas la force d'achever sa phrase. Il avait réglé tous les problèmes de guerre. Maintenant commençaient ceux de la paix.

CHAPITRE XXVI

Pendant les quelques jours suivants, il importa peu que la reine Kayarna soit jalouse de Loya ou non. Tout le monde était trop occupé à enterrer les morts, à soigner les blessés, à rassembler le butin du camp des Vodis, à déblayer les décombres de Tordas. Kayarna travaillait autant que les autres. À cheval ou en litière, elle allait et venait jour et nuit, faisait le tour de sa ville, visitait les camps alliés, posait mille questions à propos de tout, sauf de Loya.

Blade savait cependant que les jours de dur travail prendraient bientôt fin. Alors Kayarna aurait le temps d'être jalouse. Avant que ne vienne ce moment, il tenait à mettre Loya en sécurité, hors d'atteinte de la reine.

Il expliqua la situation à Fudan et à elle :

— Je ne demande pas cela de gaieté de cœur. Je préférerais de beaucoup garder Loya auprès de moi. Mais la reine a un œil aigu et un cœur jaloux, je le crains. Je ne pense pas qu'elle courra le risque d'offenser les Kargois en prenant des mesures contre moi à cause de mon amour pour toi, dit-il en caressant la joue de Loya. Mais tu risques d'être en grand danger. Nous ne pouvons absolument pas nous fier à Kayarna, du moins pour le moment.

— Alors tu préférerais que je m'en aille, vers l'est peut-être ?

— Oui. Comme on dit chez nous en Angleterre, « loin des yeux, loin du cœur ». Si tu t'en vas pour quelques mois dans les terres des Hauris, peut-être pour un an, Kayarna t'oubliera sans doute.

— N'importe comment, je pense que c'est la sagesse, dit Loya, puis, après une brève hésitation, elle annonça avec simplicité : Blade, je vais avoir un enfant de toi.

Il s'écoula pas mal de temps avant que la reine de Tor ne vienne rechercher Blade. Conscientieuse jusqu'au bout, elle refusa de laisser réparer son palais avant que les remparts de la ville n'aient été consolidés et les entrepôts de céréales remplis. Alors seulement, elle permit aux maçons de venir refaire ses toitures, relever les murs écroulés, changer les chaudières sous les bains et déblayer les statues brisées, les gravats et les tuiles cassées jonchant le sol. Après cela, Blade fut convoqué au palais et au lit de la reine. Il savait maintenant Loya en lieu sûr chez les Hauris, où Kayarna ne la trouverait jamais

même si elle la cherchait.

Apparemment, elle ne s'en souciait pas le moins du monde. Son plus grand désir était d'avoir Blade à sa disposition, autant que le travail qu'ils avaient encore à faire tous les deux le permettait. Il était avec elle au lit, au bain, aux repas dans ses appartements privés, dans ses longues chevauchées dans la campagne, au-delà de la région dévastée autour de Tordas.

Blade commençait à se demander si son désir pour lui se calmerait un jour. Elle parlait maintenant du roi qu'il faudrait à Tor, et plus il l'écoutait moins cette idée lui plaisait. En devenant roi de Tor, il lui serait bien plus difficile d'assurer à Loya les honneurs qu'elle méritait et même la sécurité. Kayarna serait encore plus jalouse des autres femmes de son royal conjoint que s'il n'était qu'un simple amant.

D'autre part, si le roi de Tor était l'ancien Grand Baudzi des Kargois, l'alliance entre les deux peuples ne pourrait être plus solide. Une fois de plus, Blade avait douloureusement conscience de ses responsabilités en conflit. Au moins, Loya était encore en vie, et il savait qu'il était prêt à tout risquer pour qu'elle le reste.

La nuit tombait sur Tordas. De la fenêtre de la salle, dans la tour nord du palais, Blade contemplait la ville et la mer au-delà. Le flamboiement des couleurs du couchant s'était presque éteint. De petites lumières s'allumaient sur terre et sur mer. Des torches brûlaient, là où les pêcheurs hauris rentraient leurs filets, d'autres en ville où les maçons travaillaient tard pour réparer les maisons détruites.

La reconstruction de Tor exigeait les efforts des trois peuples qui avaient combattu les Vodis. Les Toriens faisaient le plus gros de la besogne, mais les Hauris péchaient pour nourrir la capitale tandis que de nombreux Kargois travaillaient comme tanneurs, charpentiers et bouchers. Tordas rebâtie, serait une ville appartenant de droit aux trois peuples.

Depuis quelques jours, Blade enseignait à tous les guerriers à se servir des mousquets et des canons pris à l'ennemi. Il avait aussi écrit la formule pour fabriquer la poudre. Le lendemain, il devait sortir pour assister aux essais de la première poudre torienne. Il faudrait sans doute un moment avant qu'ils ne puissent produire quelque chose qui fasse *boum* au lieu de *pfuit*, mais ils en prenaient bien le chemin. Longtemps avant que d'autres ennemis, humains ou non, ne viennent attaquer les trois peuples, ils auraient des armes à feu et une tactique pour les utiliser.

Blade en était là de ses réflexions quand il entendit un pas léger

derrière lui et la voix de Kayarna :

— Ne te retourne pas, Blade. Reste où tu es. Ne regarde pas. J'ai quelque chose pour toi.

Le ton était léger, presque badin, mais un homme avisé obéissait à Kayarna Deda de Tor, même quand elle parlait en plaisantant. Ce que fit Blade, conscient de la douce respiration derrière lui et aussi de la fenêtre ouverte devant. La chute était longue jusqu'au sol, et Kayarna avait un fâcheux penchant pour les farces d'un goût douteux.

Il perçut un bruit d'étoffe déchirée puis quelque chose de lourd se posa sur sa tête, du métal froid pressant son front et ses tempes. Une main tomba légèrement sur son épaule.

— Retourne-toi, Blade, et regarde dans le miroir.

Blade pivota. Il vit Kayarna en longue jupe rouge, chaussée de sandales ornées de pierreries, ses cheveux relevés et retenus par un bandeau d'or, les pointes de ses seins nus délicatement fardées de rouge. Puis il se vit lui-même dans le grand miroir de bronze poli.

Sur sa tête se dressait une couronne conique de trente centimètres de haut, à l'armature d'or blanc presque entièrement cachée par des rangées de perles noires. Il y en avait des centaines, peut-être plus de mille, toutes parfaites, toutes admirablement dégradées et serties avec soin. Les plus grosses à la base avaient la taille de grains de raisin muscat, les plus petites au sommet celle de grains de sable. Blade bougea légèrement la tête, et la lumière scintilla sur l'orient des perles noires. Il avait l'impression d'être couronné d'obscurité lumineuse.

— Tu étais déjà le roi de mes amants, murmura Kayarna en lui caressant le bras. Par la Couronne de Perles, tu es Roi-par-mariage de tout le pays de Tor, pas seulement de mon lit. Tu auras ta place à côté de moi tant que tu vivras. Cette place est vacante, et nul mieux que toi n'en est plus digne. Et il n'y en aura aucun.

— Tu me flattes. Je puis mal refuser, dit Blade. Mais que vont devenir les Kargois ?

— Tu as dis toi-même que Paor est digne d'être Grand Baudzi. Il me paraît en effet sage et valeureux. Alors, qu'il soit choisi pour gouverner les Kargois, et ils n'auront plus besoin de toi.

L'idée vint à Blade que ce serait peut-être l'occasion parfaite de soulever la question des Hauris... et de la position de Loya. Mais avant qu'il puisse parler, Kayarna sourit et reprit :

— Devant le Roi-par-mariage, tous sauf la reine doivent s'agenouiller. Même elle, si elle le veut.

D'un mouvement souple, elle se mit à genoux devant Blade. D'une main elle souleva son kilt, de l'autre elle écarta le pagne qu'il portait

dessous. Sa bouche aux lèvres chaudes, humides, admirablement expertes, se referma sur sa virilité.

Il resta ferme comme un roc tandis qu'elle caressait, léchait et suçait ; il s'efforça de garder son dos droit et sa respiration régulière. C'était un jeu auquel ils jouaient parfois, pour voir pendant combien de temps ils pourraient endurer en silence les efforts les plus habiles de l'autre pour les exciter. C'était un jeu délicieux où il n'y avait jamais de perdant.

Le silence de Blade poussa Kayarna à travailler aussi de ses mains. Il serra les dents et les poings. Mais son dos commençait à s'arquer malgré lui, comme s'il était empoigné par deux mains puissantes et tiré en arrière. Son corps livrait son propre combat contre les lèvres de la reine.

Un gémissement échappa à Blade. Comme si cette plainte était un signal, une douleur fulgurante explosa dans sa tête comme un ouragan, une tornade soufflant de la mer. Le tonnerre gronda à ses oreilles et devant ses yeux le monde disparut dans un brouillard de douleur cramoisi. L'ordinateur de Lord Leighton s'emparait de son cerveau et il reprenait le chemin de la Dimension Normale.

De folles pensées, de Loya, du livre de bord des Menels, de mille tâches inachevées, se bousculèrent dans son esprit. Il gémit encore, autant de dépit que de douleur ou de plaisir. Kayarna entendit cette plainte et fut certaine que la résistance de Blade allait céder. Ses lèvres se refermèrent sur lui.

Et puis il n'y eut plus rien pour Blade que la douleur sous son crâne et l'autre dans son ventre qui était aussi de l'extase brûlante. Le monde se dissolvait autour de lui mais déjà la bouche de Kayarna avait fait son œuvre. Alors que la sensation de cette langue disparaissait, le corps de Blade tressauta et se convulsa dans un orgasme frémissant. Un nouveau spasme le secoua quand la douleur descendit de sa tête le long de tous ses nerfs. Puis il eut l'impression de s'allonger et de ne plus bouger tandis que les ténèbres l'avalèrent, qu'il y sombrait, loin de Kayarna, loin de Tor, loin dans l'infini.

CHAPITRE XXVII

— Eh bien, Richard, demanda J. Que pensez-vous de ce dernier voyage ?

Peu après avoir commencé à envoyer des agents en mission au lieu d'y aller lui-même, J, chef suprême du contre-espionnage britannique, avait éprouvé le besoin de quelque chose de plus personnel que les simples rapports officiels. Bien sûr, ces rapports étaient nécessaires et le seraient toujours. Mais ensuite, on s'asseyait avec lui devant de l'excellent whisky et l'on parlait des choses d'une manière plus détendue. Ce qui ressortait de ces conversations amicales était parfois fort surprenant.

Blade soupira.

— Franchement, c'était un peu comme la première fois où j'ai eu affaire aux Menels. J'ai eu l'impression d'être ramené juste au moment où la vraie mission allait commencer. Non seulement pour m'occuper des Menels mais pour tellement plus encore. Il y a Loya et notre enfant, il y a Paor, il y a... Je pourrais continuer ainsi pendant une heure, mais je suis sûr que vous voyez ce que je veux dire.

— Certainement. Mais si nous vous donnions toujours le temps de finir ce que vous avez commencé, vous passeriez dix ans dans chaque dimension.

— C'est vrai, reconnut Blade en riant. Je n'ai jamais aimé laisser une tâche inachevée, même quand j'étais enfant.

Pendant un moment, il but son whisky en silence, puis il murmura :

— Je suppose que j'ai quand même fait tout ce qui devait absolument être accompli. J'ai aussi laissé presque tout le monde en vie. C'est un changement agréable.

— Tout le monde sauf les Vodis, rectifia J.

— Oui. Mais je ne crois pas que les Vodis vont peser sur ma conscience. Les Menels non plus, d'ailleurs.

— Les Menels font piquer des crises à Lord L, vous vous en doutez. S'il avait une âme, je crois qu'il la vendrait pour avoir entre ses mains leur livre de bord. Il ne cesse de répéter que nous pourrions apprendre les véritables rapports des dimensions et de l'espace, si seulement nous pouvions traduire ce journal.

— Je sais. Je me suis moi-même demandé ce que signifiait la présence des Menels dans cette dimension. Est-ce qu'ils ont mis au point le voyage interdimensionnel ? Ou est-ce que les Toriens et les Kargois, et les autres étaient dans... je ne sais quoi, quelque chose de physiquement pareil à la dimension du maître des glaces, ou dans cette dimension elle-même ? Au bout d'un moment, j'ai cessé de m'interroger. J'avais bien trop d'autres choses en tête et je savais d'ailleurs que Lord Leighton saurait mieux que moi résoudre l'énigme. Ce qui m'a fait le plus réfléchir, c'est ce que cherchent en réalité les Menels. Je me suis demandé s'ils pouvaient sérieusement espérer conquérir la dimension avec leurs animaux implantés. Je ne voyais pas comment c'était possible, alors je me suis demandé si les Menels n'étaient pas une bande d'imbéciles.

« Je ne le crois pas. Je pense maintenant qu'ils espéraient sans doute inonder une région particulière d'animaux implantés. Cela rendrait cette région inhabitable, en tuant ou en chassant les habitants « primitifs ». Les êtres humains en viendraient même à la qualifier de maudite. Alors les Menels pourraient quitter leur île pour s'installer sur le continent. Ils y seraient tout aussi protégés, ou presque, d'interventions humaines prématurées. Ils auraient plus d'espace vital, plus de ressources naturelles, en minerais et autres. Dans une génération ou deux, ils auraient les forces et les armes pour une véritable guerre de conquête. Ils n'avaient pas compté sur un peuple aussi résistant que les Kargois. Les Kargois seraient morts jusqu'au dernier guerrier, mais je crois qu'ils auraient détruit presque tous les animaux des Menels.

— Peut-être, dit J. Mais je n'ai pas l'impression que cela les a gênés de vous avoir pour les guider.

— Non, sans doute, avoua Blade en rougissant. Quoi qu'il en soit, les Menels ont été battus et maintenant leur secret est connu. De plus, ils vont avoir à affronter une race humaine unie, du moins dans une partie du monde. Je suis certain qu'ils ne doivent pas attendre cela d'une race « primitive ». Qui sait ? Dans une génération ou deux, ils peuvent vouloir renoncer à la lutte. Je donnerais cher pour être là quand cela arrivera.

Les yeux de Blade avaient un regard lointain, que J aurait appelé « rêveur » chez tout homme à l'esprit moins pratique et moins endurci.

— Si un être humain pouvait aborder les Menels sur un pied d'égalité, qui sait... ? Cela aussi, je me le suis demandé.

— Vous auriez tout le soutien de Lord Leighton pour y retourner, c'est certain, assura J. Mais nous n'avons pas encore de processus de retour contrôlé assez sûr pour vous faire courir ce risque. Et même si nous l'avions, vous pourriez retomber dans la même dimension mais à

vingt-cinq ans dans son passé ou à trois siècles dans son avenir.

— C'est compliqué, on dirait, dit ironiquement Blade.

— Plutôt, répliqua J sur le même ton en se tournant vers la desserte.

Tous deux levèrent leur verre rempli et burent à la prochaine expédition.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge
Usine de La Flèche, le 15-12-1980
6813-5 – N° d'éditeur 10771, 1^e trimestre 1981.